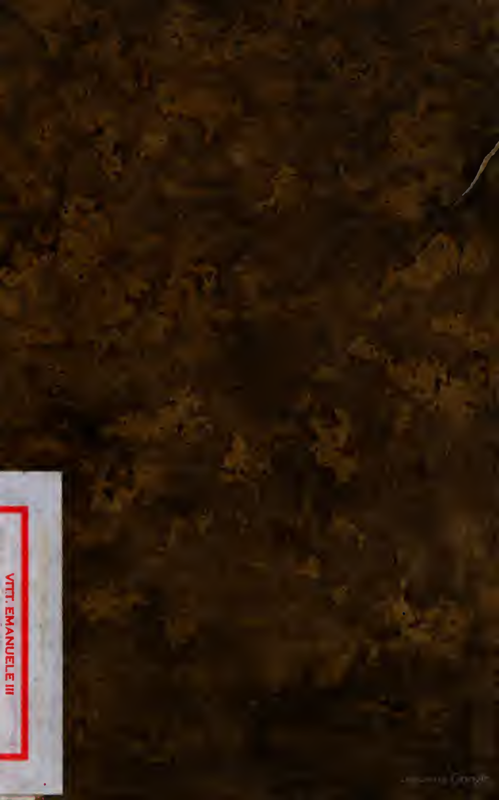

VITT. EMANUELE III


FONDO PIZZOFALCONE
BIBLIOTECA NAZIONALE VITT. EM. III NAPOLI
B. Prov.
V
258
TOPOGRAFICO
PROVINCIALE
Palchetto
Num.° d' ordine
30614



ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

T. VI.

J. P. JACOB, IMPRIMEUR
A VERSAILLES.





Hist. anc. THESÉE ET LE MINOTAURE. *Fre. Lav.*

ABRÉGÉ

DE

L'HISTOIRE UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

A L'USAGE DE LA JEUNESSE,

PAR M. LE COMTE DE SÉGUR,

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE;

Avec cartes, gravures et vignettes;

DEUXIÈME ÉDITION, REVUE ET CORRIGÉE.

Histoire Ancienne.

TOME SIXIÈME,

Contenant l'histoire de la Grèce.



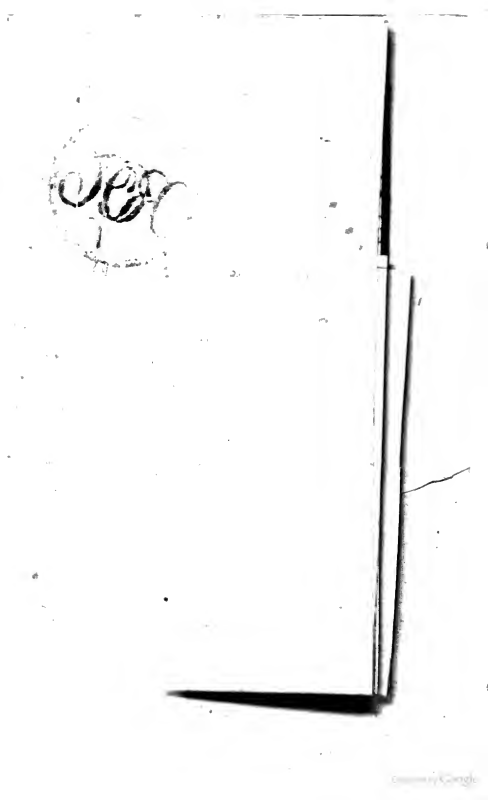
PARIS,

A la librairie d'Éducation d'Alexis EYMERY,

rue Mazarine, n° 30.

1823.

et
gloir
natio
Elle
dans
bellie
senté
ses fê



HISTOIRE

ANCIENNE.

HISTOIRE DE LA GRÈCE.

La Grèce, pays classique, aussi célèbre dans la fable que dans l'histoire, était la patrie des héros et le temple des dieux de l'ancien monde. Aucune contrée n'a produit de plus braves guerriers, de plus grands philosophes, de plus habiles législateurs et des esprits plus ingénieux. Le nom seul de la Grèce parle à l'imagination, et rappelle à la mémoire l'amour de la gloire, de la sagesse, de la liberté. Cette nation poétique animait, divinisait tout. Elle plaçait ses passions comme ses vertus dans le ciel. Sa religion était l'histoire embellie par des figures et la nature représentée par des images célestes. Ses jeux, ses fêtes, ses lois, ses combats, ses arts

sont toujours gravés dans notre souvenir. Nos guerriers, nos orateurs, nos poëtes, nos philosophes prennent encore aujourd'hui les Grecs pour maîtres et pour modèles. Notre enfance est formée par leurs leçons; la Grèce, détruite, barbare et dépeuplée, revit dans notre pensée, et conserve sur les esprits l'influence et la domination qu'elle a perdues sur la terre.

Ce pays, destiné à une si longue renommée, fut long-temps obscur et habité par des sauvages, tandis que l'Égypte et la Phénicie jouissaient de tous les avantages de la civilisation. Il était difficile de prévoir alors qu'une contrée dont le territoire était inculte, couvert de forêts, peuplé de bêtes féroces et de barbares, et qui n'avait pas le quart de l'étendue de la France, dût répandre, peu d'années après, tant de lumières en Europe et en Asie, et remplir le monde de sa gloire et de sa puissance. Quelques colonies, parties de Saïs, de Memphis et de Tyr, changèrent la face de la Grèce : les Égyptiens lui donnèrent des lois et un culte. Elle reçut des Phéniciens la science du commerce et de la navigation. Les Chaldéens lui apprirent l'astronomie et

l'astrologie. Bientôt elle surpassa ses maîtres, et l'on vit les petits États qui la partageaient, remplis de héros, peuplés de talens, résister aux plus grands empires, les combattre et les subjuguer.

L'union des différens peuples grecs les fit triompher du grand roi Xerxès. Mais, enivrés de gloire, ils se divisèrent; la discorde, détruisant leurs forces, les soumit au pouvoir d'Alexandre et de ses successeurs, les assujétit à la puissance romaine, et les fit enfin tomber dans l'esclavage et dans les chaînes des mahométans.

La Grèce fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Europe. Elle était bornée à l'orient par la mer Égée (l'Archipel); au midi, par la mer de Crète ou Candie; au couchant, par la mer d'Ionie; au nord, par l'Illyrie et la Thrace. Elle était divisée en plusieurs contrées: l'Épire, le Péloponèse (aujourd'hui la Morée), la Grèce proprement dite, la Thessalie, la Macédoine et plusieurs îles.

Les peuples de l'Épire étaient les Molosses, les Chaoniens, les Thespotiens, les Acarnaniens; on y remarquait les villes de

Dodone, célèbre par une forêt qui rendait des oracles; de Dorique, Buthrotie, Ambracie, Nicopolis, et d'Actium, qui devint fameuse par la bataille que s'y livrèrent Auguste et Antoine. Les rivières de l'Épire étaient le Cocyte et l'Achéron, que la fable place dans les enfers.

Le Péloponèse est une presqu'île, qui ne tient à la Grèce que par l'isthme de Corinthe. Ses divisions étaient : l'Achaïe, où l'on trouvait Sycione, la plus ancienne ville du pays; Corinthe, célèbre par sa magnificence; Patras, Olympie, Pise; c'était là aussi qu'on se rendait de toutes parts pour disputer le prix aux jeux publics de la Grèce :

La Messénie, qui contenait la ville de Mycène, et celle de Pyle, patrie de Nestor :

L'Arcadie, célébrée par tous les poëtes qui ont chanté la vie pastorale de ses habitans; ses villes étaient Cyllène, Tégée, Stymphale, Gallopolis, Mantinée, qu'illustra une victoire des Thébains :

La Laconie, immortalisée par Sparte ou Lacédémone sa capitale, par Lycurgue son législateur, par ses rois Agis, Agésilas, et par une foule de héros.

L'Argolide fut la première contrée de la Grèce civilisée par Inachus. Elle était la patrie d'Hercule et d'Agamemnon. On y admirait les villes d'Argos, de Némée, de Mycène, de Nauplie, d'Épidaure, patrie d'Esculape. L'Eurotas arrosait cette contrée, que dominait le mont Taygète.

La Grèce, proprement dite, comprenait l'Étolie, et les villes de Chalcis et de Calydon; la Doride, ou le pays des Locres-Éoliens, dont la capitale était Naupacte, aujourd'hui Lépante; la Phocide, où l'on venait de toutes parts consulter l'oracle d'Apollon, dans la ville de Delphes, Anticyre était aussi une de ses villes; la Béotie, dont la cité principale était la fameuse Thèbes, qu'illustrèrent Œdipe dans les temps fabuleux, et le sage et vaillant Épaminondas à la fin des beaux jours de la Grèce. De grandes victoires immortalisèrent aussi les villes de Chéronée, de Platée et de Leuctres. On y trouvait encore Orchomène et Thespis.

L'Aulide : l'embarquement des Grecs et le sacrifice d'Iphigénie ont signalé son nom.

L'Attique : les arts, la gloire, la liberté consacrèrent le nom d'Athènes. Les autres

villes de l'Attique étaient Mégare, Marathon, qui vit fuir les Perses; Éleusis, dont les mystères furent toujours impénétrables. Les poëtes célébraient encore Décélie. Athènes avait trois ports fameux, le Pirée, Munychie et Phalère.

Les montagnes de la Grèce étaient le Parnasse, l'Hélicon et le Cythéron.

La Thessalie, connue par ses vallons, par sa magie, contenait les villes de Magnésie, Méthone, Gompfie, Thèbes de Thessalie, Larisse patrie d'Achille, Démétriade, Pharsale, qui vit fuir Pompée. Ses montagnes sont l'Olympe, résidence des dieux; Pélion et Ossa, que les Titans, selon la fable, voulurent entasser l'une sur l'autre pour s'élever jusqu'au ciel. Le fleuve Pénée rafraîchissait par ses eaux limpides le charmant vallon de Tempé. Ses montagnes formaient le fameux défilé des Thermopyles, où trois cents Spartiates bravèrent le plus grand monarque de l'Orient, et éternisèrent la gloire de leurs noms et de leur pays par une mort héroïque.

La Macédoine était un royaume séparé de la Grèce, et qui la subjugua. Les villes qui décoraient cette contrée étaient :

Dyrrachium, aujourd'hui Durazzo, Apollonie, Égée, Édesse, Pallène, Olynthe, Thessalonique, Philippes (Brutus et la liberté romaine y périrent), Stagyre, Scotus, Pella, qui donna naissance au plus illustre des conquérans, Alexandre-le-Grand. Le mont Athos s'élevait au-dessus de toutes les autres montagnes de la Macédoine. Sa rivière principale était le Strymon.

Les îles grecques étaient : dans la mer Ionienne, Corcyre (aujourd'hui Corfou), Céphallène; Ithaque, patrie d'Ulysse; Cythère, consacrée à Vénus : dans le golfe de Salone, Égine; entre le Péloponèse et l'Attique, Salamine; entre la mer de Crète et la mer Égée, les Cyclades, parmi lesquelles on remarquait Andros, Délos et Paros; et au-dessous des Cyclades, les Sporades.

En remontant dans la mer Égée, du côté de la Béotie, est l'Eubée, séparée de la terre par un bras de mer appelé l'Euripe, sur les rives duquel on voyait la ville de Chalcis; et, toujours en remontant vers le Nord, Scyros; Lemnos, fameuse par les forges de Vulcain, et Samothrace.

En descendant, et du côté de l'Asie-Mi-

neure, Lesbos, dont la capitale était Mitylène, Chio, Samos;

Au septentrion de l'Archipel, Crète ou Candie, célèbre par ses lois, par son roi Minos, que la fable établit comme juge dans les enfers. Ses principales villes étaient Gortyne et Sydon; ses montagnes, Dictée, et Ida, où l'on plaçait le berceau de Jupiter.

Les Grecs avaient fondé de grandes colonies dans l'Asie-Mineure, qui fait aujourd'hui partie de la Turquie d'Asie. C'était l'Éolie, où l'on voyait Cumes, Phocée, Élée; l'Ionie, dont les villes les plus remarquables étaient Smyrne, puissante encore aujourd'hui par son commerce; Clazomène, Théos, Colophon, Éphèse, célèbre par le temple de Diane; enfin la Doride, qui comptait parmi ses villes celles d'Halicarnasse, où naquit Hérodote; et Gnide, consacrée à Vénus. Les Grecs avaient encore des colonies en Sicile et en Calabre; on leur donna le nom de Grande-Grèce. Notre riche cité de Marseille était une colonie de Phocéens.

On divise ordinairement l'histoire des Grecs en quatre âges, qui renferment deux

mille cent cinquante-quatre années. Le premier date de la fondation des petits royaumes, qui commencent par celui de Sycione jusqu'au siége de Troie. Cet âge comprend mille ans, depuis l'an du monde 1820 jusqu'en 2820.

Le second âge s'étend depuis la prise de Troie jusqu'au règne de Darius, fils d'Hystaspe, époque à laquelle l'histoire des Grecs se mêle à celle des Perses. Cet âge renferme six cent soixante-trois ans, depuis l'an du monde 2820 jusqu'en 3483.

Le troisième âge, qui fut la belle époque de la Grèce, commence au règne de Darius, fils d'Hystaspe, et se termine à la mort d'Alexandre-le-Grand. Il comprend cent quatre-vingt-dix-huit ans, de l'an du monde 3483 à l'an 3681.

Le quatrième et dernier âge, celui de la décadence, depuis la mort d'Alexandre-le-Grand en 3681, offre pour principales époques la destruction de Corinthe par le consul Lucius Mummius en 3858; l'extinction des Séleucides, détrônés par Pompée en 3939; et la fin du règne de la race des Lagides, détrônés par Auguste en 3974.

Ces événemens sont renfermés dans l'espace de deux cent quatre-vingt-treize ans.

ORIGINE DES GRECS.

Il est impossible de connaître avec quelque certitude les premiers habitans qui peuplèrent la Grèce. Ces hommes sauvages, qui broutaient comme les animaux, ne purent laisser ni monumens, ni traditions. Ce que l'on peut penser de plus probable, c'est que le nord de la Grèce fut d'abord habité par des hommes venus de différentes contrées de l'Europe, tandis que le midi se peupla par les incursions de quelques pirates sortis des ports de l'Asie et des îles de l'Archipel.

On croit généralement que ses premiers habitans portaient le nom de Pélages, que leur avait donné Pélagus ou Phaleg, l'un de leurs rois. Les Hébreux, les Chaldéens, les Arabes appelaient les Grecs Ioniens : selon eux, Jon ou Javan, fils de Japhet et petit-fils de Noé, était le père des peuples connus sous le nom de Grecs.

Javan eut, dit-on, quatre enfans : Élisa,

Tharsis, Cetthius, Dodanim, qui furent chefs de différentes tribus. On prétend que le nom d'Hellènes ou Helléniens venait d'Élisa, qu'on nommait aussi Élos. Cetthius passait, selon cette version, pour être le père des Macédoniens. Le livre des Machabées appelle Alexandre roi de Cetthius; il nomme Philippe et Persée rois des Cetthéens. Les mêmes auteurs croient qu'en Thessalie le nom de la ville et du temple de Dodone venait de Dodanim.

Dans les ouvrages d'Homère, les Grecs sont toujours appelés Helléniens, Danaées, Argiens et Achéens. Virgile n'emploie presque jamais la dénomination de *Græcus*. Il est singulier qu'on ne puisse savoir l'origine véritable du nom sous lequel ces peuples sont maintenant le plus universellement connus. Pline rapporte qu'ils le reçurent d'un roi nommé Græcus, dont l'histoire ne nous a conservé aucun souvenir. Ce qui paraît constant c'est que ces peuples ignoraient à tel point les premiers élémens de la civilisation, qu'ils décernèrent les honneurs divins à leur roi Phaleg ou Pélasgus, parce qu'il leur avait appris à se nourrir de glands.

Ces peuplades se réunirent d'abord probablement pour se défendre contre les bêtes féroces. Elles s'exercèrent à les chasser, et conservèrent par leur destruction les troupeaux qui servaient à les nourrir et à les vêtir. Ces troupeaux devenant bientôt un objet d'envie, toutes ces hordes errantes combattaient et s'entretuaient continuellement pour les enlever.

Les peuplades, qui s'étaient retirées dans les îles pour éviter plus facilement l'attaque des animaux sauvages, ne connaissant point l'art de cultiver la terre, creusaient des arbres, et, s'embarquant sur ces frêles canots, se formaient à la piraterie en faisant des incursions fréquentes sur les côtes de la Grèce, pour les piller.

Cette simple navigation, dont la découverte a été célébrée comme un prodige, devait être facile et paraître peu dangereuse à des hommes habitant un climat chaud, accoutumés à nager et à jouer sur les arbres que les vents déracinaient et faisaient tomber dans les fleuves.

Il paraît que la peuplade qui habitait l'Attique, dont le terrain plus sec tentait moins l'avidité de ses voisins, conserva son

territoire, tandis que toutes les autres changeaient continuellement d'habitation.

Quelques auteurs disent que Deucalion, vivant dans le temps d'un déluge qui bouleversa la face de la Grèce, avait un fils, nommé Hellénus, qui se rendit maître du Péloponèse, et nomma ses sujets Helléniens. Les Achéens et les Ioniens, habitans de Lacédémone, attribuaient leur origine à Jon et à Achéus, petit-fils d'Hellénus. Éolus et Dorus, autres descendans d'Hellénus, furent chefs des Éoliens et des Doriens. Pélops, fils de Tantale, vint ensuite dans le Péloponèse, et lui donna son nom ; enfin, les Héraclides, descendans d'Hercule, en chassèrent les Achéens et les Ioniens, qui se retirèrent dans l'Asie-Mineure.

PREMIER AGE DE LA GRÈCE.

Le premier âge de la Grèce nous montre cette contrée divisée en plusieurs petits royaumes, qui furent tous fondés par des colonies d'Égypte et de Phénicie. Les habitans sauvages de la Grèce s'étaient soumis, les uns volontairement et les autres par

nécessité, aux rois de Sycione, d'Athènes, d'Argos, de Sparte et de Corinthe. Ces princes commencèrent à polir et à civiliser les peuples en leur procurant les premiers avantages de la réunion sociale, et en leur faisant goûter la sécurité que leur donnaient les murs de leurs villes naissantes contre les attaques des animaux féroces et les invasions des brigands.

Une grande partie des Pélages, attachés aux habitudes et à l'oisiveté de la vie sauvage, repoussèrent long-temps les lumières qu'on leur présentait, et résistèrent au joug qu'on voulait leur inposer. Ces hordes errantes, guidées par des chefs braves et cruels, répandaient partout l'effroi, massacraient les voyageurs, enlevaient les troupeaux, et dévastaient comme un torrent tous les lieux qu'elles traversaient. Cet obstacle, opposé aux progrès de la civilisation, excitait l'indignation des fondateurs des nouvelles colonies. Le but de leurs efforts et l'objet de leur gloire furent long-temps la destruction de ces brigands, et les premiers héros que l'histoire immortalisa et que la reconnaissance divinisa, se signalèrent par des victoires remportées

sur les monstres des forêts et sur les chefs des hordes sauvages. La fortune, la puissance et la célébrité, fruits de ces premiers exploits, entretinrent l'esprit militaire chez les Grecs.

Lorsqu'ils n'eurent plus de monstres à terrasser ni de sauvages à soumettre, ils combattirent entre eux, et firent des incursions dans les îles adjacentes et sur les côtes voisines pour accroître leur renommée, pour étendre leur puissance et pour augmenter leurs richesses, qu'ils ne pouvaient devoir qu'au pillage, en attendant que le commerce vînt leur donner des moyens plus doux d'en acquérir.

C'est dans ces temps qu'on nomme héroïques, que l'histoire place le voyage des Argonautes, les crimes des Danaïdes, les aventures de Thésée, les travaux d'Hercule, les malheurs d'Œdipe, le siége de Thèbes et celui de Troie. On y trouve tellement mêlées la mythologie et l'histoire, la vie des hommes et celle des dieux, les métamorphoses et les révolutions, qu'on peut appeler ces temps fabuleux aussi bien qu'héroïques.

Les premiers rois des Grecs comman-

daient à des hommes braves et même féroces; leur autorité n'avait quelque étendue que pendant la guerre, elle était très bornée pendant la paix. Ils adoucirent leurs mœurs par leurs lumières, sans pouvoir amollir assez les courages pour établir solidement leur domination. Toute autorité contestée et mécontente de ses limites, cherche à obtenir par la crainte ce qu'elle ne peut obtenir par la loi; aussi vit-on bientôt tous ces princes abuser de leurs victoires sur leurs ennemis et du dévouement de leurs soldats pour opprimer leurs concitoyens; mais les Grecs, uniquement occupés de guerre et d'agriculture, étaient exempts des vices qu'entraîne la mollesse. Ils brisèrent les chaînes de la tyrannie, et presque partout le gouvernement républicain s'établit. Les Grecs avaient conservé entre tous les citoyens une parfaite égalité qui maintint la liberté durant les deux premiers âges; le troisième y introduisit la richesse, l'ambition, l'inégalité, la corruption; et le quatrième, la servitude.

SICYONE.

Plusieurs historiens parlent de Sicyone, comme d'une des plus anciennes villes du monde. Ils font remonter sa fondation jusqu'à l'an 1915 Égialée fut, dit-on, le premier de ses rois. On ne s'accorde pas sur le nombre de ses successeurs; le souvenir de leurs actions ne s'est pas conservé. Les historiens prétendent que ce royaume dura mille ans.

LA CRÈTE.

La plupart des anciens auteurs s'accordent à dire que le premier peuple grec civilisé fut celui d'Argos que fonda l'Égyptien Inachus, l'an du monde 2148 *. Cependant d'autres assurent que l'île de Crète, éclairée et policée par Minos, avait reçu ses sages lois qui furent admirées par les philosophes, et qu'elle avait un gouvernement régulier dans le temps où toute la Grèce était encore sauvage. Ce qui est difficile à

*An du monde 2148.—Avant Jésus-Christ 1856.

concevoir, c'est l'ignorance où l'histoire nous a laissés sur les noms et les actions des rois de cette île célèbre, dont tant de sages avaient étudié la législation. On ne sait pas même avec certitude si Minos était indigène ou étranger; l'opinion la plus générale est qu'il était venu d'Égypte. Au reste sa justice et sa sévérité lui attirèrent tant de renom que la fable le plaça dans les enfers, et le chargea du soin de juger les ombres. On croit que Rhadamante, qui partagea cette triste gloire, était son frère.

ARGOS.

Les rois les plus connus qui gouvernèrent cette contrée furent Inachus, Phoronée, Apis, Argus, Criasus, Phorbas, Triopas, Crotopus, Sthénélus, Gélanor, Danaüs, Lyncée, Abas, Prétus et Acrisius; de celui-ci provinrent Persée, Eurysthée, Hercule.

Inachus, victime d'une révolution en Égypte, fonda la première colonie en Grèce. Le règne de Phoronée, son successeur, marque l'époque la plus ancienne de la civilisation grecque. Ce prince établit dans la

nouvelle ville d'Argos le culte des dieux et les lois égyptiennes. Il s'empara de toute la presqu'île du Péloponèse. Apis donna son nom à la partie de cette presqu'île qui se nomma long-temps *Apie*. Argus fut le premier qui attela des bœufs à la charrue; la ville d'Argos, embellie par ses soins, prit et conserva son nom. Criasus y éleva un temple à Junon. Inachus fut le père de la fameuse Io. Un prince du pays, nommé Jupiter, enleva cette princesse, et la conduisit en Égypte où elle fut, dit-on, adorée sous le nom d'Isis. Les poëtes, ornant cette aventure des couleurs de la fable, dirent que le maître des dieux, étant devenu amoureux d'Io, la transforma en génisse pour la soustraire au courroux de Junon.

Lorsque le roi Gélanor gouvernait l'Argolide, Égyptus régnait en Égypte. Égyptus avait cinquante fils; il voulait les unir aux cinquante filles de son frère Danaüs. Celui-ci rejeta cette union et s'enfuit en Grèce. Ayant rassemblé ses amis et quelques aventuriers, il se mit à la tête des Argiens mécontens de leur roi, et s'empara du trône de Gélanor. Le roi d'Égypte, opiniâtre dans ses desseins, troubla bientôt

son frère dans son nouveau royaume. Il envoya en Grèce une armée sous les ordres de ses cinquante fils, fit le siége d'Argos, et força Danaüs à consentir au mariage projeté : mais le cruel roi d'Argos, dont la haine s'était accrue par cette violence, fit assassiner ses neveux par leurs femmes la nuit de leurs noces. Hypermnestre seule sauva son mari Lyncée, qui s'échappa ainsi des embûches du tyran, vengea ses frères et régna.

Acrisius et Prætus, fils jumeaux de Lyncée, se disputèrent le trône. Acrisius l'emporta et donna la ville de Tirynthe en apanage à Prætus.

Acrisius fut père de Danaé. Un oracle l'avertit que l'enfant qui naîtrait d'elle le tuerait. Pour éviter ce malheur il enferma sa fille dans une tour; mais un prince voisin, nommé Jupiter, séduisit les gardes, entra dans la prison, enleva Danaé, l'épousa et donna naissance à Persée. Ce héros combattit les monstres des forêts, tua une reine d'Afrique, nommée Méduse, dont l'aspect, dit la fable, pétrifiait ceux qui la regardaient. La princesse Andromède fut délivrée par lui d'un ravisseur,

dont les poëtes ont fait un monstre marin. Enfin, Persée, disputant le prix aux jeux funèbres de Thessalie, accomplit involontairement l'oracle, et tua son grand-père Acrisius d'un coup de palet.

Dans le même temps Pélops, fils de Tantale, roi de Lydie, vint en Grèce pour éviter la vengeance de Tros, roi des Troyens, qui lui faisait la guerre parce que Tantale avait enlevé un de ses enfans, nommé Ganymède. Pélops, ayant remporté le prix des chars aux jeux de Pise ou d'Olympie, épousa Hippodamie, fille d'Œnomaüs, roi de cette contrée. Il succéda à son beau-père, se rendit maître d'une partie du Péloponèse qui prit son nom, et fut le chef de la race des Pélopides.

Persée, ne pouvant plus supporter le séjour d'Argos depuis qu'il avait tué son grand-père, transporta le siége de ses États à Mycène, et régna cinquante-huit ans*. Ses enfans se partagèrent son royaume; Anaxagoras, l'un d'eux, s'établit à Argos et eut des successeurs.

* An du monde 2992.

Sténélus, qui avait épousé une fille de Pélops, resta à Mycène et laissa son sceptre à son fils Eurysthée, dont les enfans furent tués par ceux d'Hercule. Persée avait eu deux autres enfans : Alcée, père d'Amphitryon, et Électryon, père d'Alcmène. Le mariage d'Alcmène et d'Amphitryon devint la source des grandes querelles qui éclatèrent par la suite entre les Pélopides et les Héraclides.

Alcmène, que les poëtes font aussi mère d'Eurysthée, cédant à l'amour d'un prince voisin, nommé Jupiter, donna naissance au fameux Hercule. Ce héros, doué du plus grand courage et d'une force merveilleuse, signala sa jeunesse par des victoires remportées sur des monstres et des brigands. Le roi Eurysthée, jaloux de sa renommée, le chargea de plusieurs entreprises périlleuses, espérant qu'il y trouverait la mort.

Hercule, poursuivi par le courroux de Junon et par la haine d'Eurysthée, remplit la terre du bruit de son nom. On croit généralement qu'il a existé dans différentes contrées plusieurs Hercules. On trouve dans presque tous les pays des traces de

leurs exploits, qu'on attribua dans la suite au seul Hercule, fils d'Alcmène et d'Amphitryon. Hercule, le premier des demi-dieux, extermina, dit-on, le lion de Némée, le taureau de Crète, le sanglier d'Érymanthe et l'hydre de Lerne. Il tua Busiris, roi d'Égypte, qui faisait massacrer les étrangers, et terrassa le roi de Lybie, Anthée, dont la vengeance s'exerçait sur ceux qu'il avait vaincus à la lutte. Sa massue écrasa les géans de Sicile et les centaures de Thessalie. Après avoir purgé la terre de brigands, il en fixa les limites à Cadix, qu'on appela les colonnes d'Hercule. La fable dit qu'il ouvrit les montagnes pour rapprocher les nations, qu'il creusa des détroits pour confondre les mers, et que les dieux durent à son secours leurs triomphes sur les géans appelés Titans. Son histoire est un tissu de fables. Les poëtes lui ont attribué toutes les grandes actions dont on ignorait les auteurs; mais il a existé certainement un véritable Hercule; célèbre par sa force et sa valeur, puisque sa race a subsisté et régné long-temps dans la Grèce.

EXPÉDITION DES ARGONAUTES.

(An du monde 2785.)

Les courses et les travaux de ces illustres aventuriers, n'avaient pas toujours pour objet la sûreté du pays, la destruction des monstres, la protection de l'innocence et la punition des brigands. Le but de cette espèce de chevalerie errante, que n'éclairait point une religion pure et vraie, était souvent l'enlèvement de quelques belles princesses ou le pillage de quelques riches cités.

La Colchide passait pour un pays très-opulent : sa capitale renfermait, dit-on, un trésor que la fable transforme en toison d'or gardée par des dragons. Le bruit des richesses de la Colchide excita la cupidité des héros grecs.

Jason était un prince de Thessalie ; son oncle Pélias, qui s'était emparé du trône, détermina ce jeune guerrier à tenter cette expédition contre Colchos, espérant qu'il y périrait. Les hommes les plus vaillans de la Grèce, Hercule, Oïlée, Télamon, Castor,

Pollux, Thésée, Philoctète, Argus et plusieurs autres furent ses compagnons. Argus se chargea de la construction du navire qui devait les porter. Leur navigation fut heureuse. Médée, fille d'Ætas, roi de Colchide, seconda leurs efforts. Séduite par Jason, elle lui livra les trésors de son père et s'enfuit avec lui. Au retour de cette expédition Hercule continua long-temps ses brillans exploits; mais ce superbe vainqueur lui-même, vaincu par l'amour, fila pour la reine Omphale, et conçut une grande passion pour Déjanire, qu'il épousa. Cette princesse, dans un accès de jalousie, lui donna un breuvage qui le rendit furieux. Ne pouvant supporter ni calmer ses violentes douleurs, il fit dresser un bûcher au sommet du mont Æta, se précipita au milieu des flammes et y périt. La fable dit que ses entrailles étaient brûlées par une robe empoisonnée que Déjanire avait reçue de son rival Nessus, prince de Thessalie, et qu'on appelait Centaure, parce que les Thessaliens furent les premiers Grecs qui dressèrent et montèrent des chevaux.

La mort d'Hercule n'éteignit point la haine d'Euristée. Il chassa du Péloponèse

les enfans de ce héros; mais ils y revinrent bientôt, le défirent dans un combat et le tuèrent. Trois ans après, Hellène, leur aîné, fut vaincu par un roi de Tégée, et périt. Ses frères se dispersèrent dans la Grèce où ils furent connus sous le nom d'Héraclides.

Eurysthée étant mort, Atrée, son oncle maternel et fils de Pélops, prit possession du Péloponèse, et fonda la dynastie des Pélopides, dont les passions, les crimes et les malheurs remplissent encore le monde d'affreux souvenirs. Atrée, fameux par ses cruautés, conçut la plus violente haine contre Thieste, son frère, qui avait séduit sa femme Europe. Il le chassa de Mycène; l'ayant ensuite rappelé dans sa patrie et dissimulant son courroux pour mieux assurer sa vengeance, il feignit de se réconcilier avec lui, assassina secrètement son fils Pélops, et servit à ce malheureux père, dans un festin, les membres de son fils.

Plisthène, fils et successeur d'Atrée, fut le père du célèbre Agamemnon, Ce monarque acquit une grande puissance, et tous les Grecs l'élurent pour leur chef lorsqu'ils entreprirent la guerre de Troie. On verra dans la suite de cette histoire la mort fu-

neste d'Agamemnon, qui périt sous le poignard de sa femme, fut vengé par son fils Oreste, et laissa son palais rempli de crimes, et son royaume de troubles. Tisamène et Penthile, fils d'Oreste, vaincus par les Héraclides, se virent chassés de leur patrie, où la race des Pélopides cessa de régner.

ROYAUME D'ATHÈNES.

(An du monde 2448.)

Cécrops, né dans la ville de Saïs, en Égypte, quitta les bords du Nil pour échapper au joug d'un vainqueur inexorable. Après de longues courses sur la mer, il débarqua avec ses compagnons sur les côtes de l'Attique, pays habité, de temps immémorial, par un peuple sauvage que les hordes errantes de la Grèce n'avaient jamais été tentées de subjuguer. Sa pauvreté fut sa première égide. Cette contrée stérile et peu peuplée n'excitait ni crainte ni avidité. Les Athéniens, plus grossiers que barbares, accueillirent sans défiance les étrangers malheureux qui venaient leur apprendre à connaître les jouissances de la vie sociale.

Bientôt les Athéniens et la colonie égyptienne ne formèrent qu'un seul peuple ; mais la supériorité des lumières assura la domination des Africains, et Cécrops, choisi pour roi par les deux nations réunies, justifia leur choix par le bonheur dont il fit jouir ses sujets. Les anciens habitans ne se nourrissaient que de glands. Cécrops leur apprit à se nourrir de grains. La charrue força la terre à devenir féconde; l'olivier vint se naturaliser dans l'Attique; une foule d'arbres fruitiers, jusque-là inconnus, ombragèrent les moissons et les couvrirent de fruits. Il soumit le mariage aux lois ; ses réglemens, en créant les devoirs, firent à la fois naître les vertus et les plaisirs. Les liens des familles commencèrent les liens de la société, et les hommes, autrefois isolés, aimèrent d'abord leurs foyers et bientôt leur patrie.

On adorait autrefois les astres, les forêts et les montagnes. Les Égyptiens firent adorer leurs dieux dans l'Attique, ils consacrèrent la ville d'Athènes à Minerve, comme Argos l'avait été à Junon, et Thèbes à Bacchus.

Pour inspirer l'humanité à ces peuples

barbares, le législateur égyptien ordonna d'honorer les morts, de les enterrer avec pompe, de consacrer par des éloges le souvenir des hommes vertueux, et de flétrir la mémoire des méchans. Il établit un tribunal dont la sagesse fut long-temps célèbre; jamais on ne se plaignit d'un jugement de l'aréopage. Il eut la gloire de faire connaître la justice aux Grecs. Pour remédier à l'aridité du pays dont la population devait s'accroître rapidement, il forma ses sujets à la navigation, et bientôt les blés apportés d'Afrique assurèrent des subsistances abondantes à ce nouveau peuple.

Les successeurs de ce sage roi furent Cranaüs, Amphictyon, Erictonius, Pandion Ier, Érecthée, Cécrops II, Pandion II, Égée, Thésée, Ménesthée, Démophoon, Oxynthès, Phidas, Thimétès, Mélanthus et Codrus.

Si les institutions de Cécrops durèrent long-temps, sa postérité n'eut pas le même bonheur. Cranaüs fut chassé d'Athènes par Amphictyon Ier, et par Hellène, prince de Thessalie et fils de Deucalion. La fable plaça le déluge de Deucalion au temps où vivait Cranaüs. Un plus ancien déluge, celui d'O-

gygès, avait eu lieu en Grèce, long-temps auparavant*. Quelques auteurs prétendent que ce fut Hellène le Thessalien qui donna son nom aux Grecs, nommés Helléniens.

Amphictyon devint célèbre par une alliance qu'il forma entre plusieurs villes de la Grèce, que les uns portent au nombre de douze et les autres de trente et une. Ces peuples confédérés envoyaient des députés deux fois par an aux Thermopyles pour délibérer sur les affaires publiques; leur réunion s'appelait le conseil des Amphictyons. Il jugeait tous les différends des peuples et des villes, et veillait à la défense du temple d'Apollon à Delphes. Cette institution, qui nous donne le premier exemple d'une confédération et d'une sorte de gouvernement représentatif, conserva beaucoup de force, d'indépendance et de crédit, jusqu'au temps de Philippe, roi de Macédoine, qui en brigua la présidence pour en faire un instrument de son ambition.

On croit que ce fut sous le règne d'Amphictyon que Bacchus, qu'on nommait aussi Dionysius, vint des Indes dans l'Attique. Il enseigna aux Grecs plusieurs arts, et entre

*An du monde 2208.

autres celui de cultiver la vigne. Sa gloire excita l'envie; les Athéniens attentèrent plusieurs fois à ses jours; mais, après sa mort, ils le divinisèrent.

On place à l'époque du règne d'Érechtée l'enlèvement de Proserpine fille de Cérès, reine de Sicile, par Pluton, roi d'Épire. Cérès accourut en Grèce pour chercher sa fille : on dit qu'elle s'arrêta à Éleusis chez Triptolème qui apprit d'elle le labourage. Les lumières qu'elle répandit dans cette contrée la firent regarder comme une déesse. On établit son culte à Éleusis; les mystères de ce culte devinrent célèbres dans l'univers. Les princes les plus puissans et les personnages les plus distingués par leur science et par leurs vertus s'y fesaient initier. Retenu par des lois sévères, aucun n'en trahit le secret; mais on croit généralement qu'on y enseignait aux initiés une religion plus simple, plus spirituelle et plus morale que celle du peuple auquel on laissait les images et les fables.

Ce fut le roi Éricthonius qui établit à Athènes les courses de chars, les fêtes de Minerve, nommées Panathénées, et qui ap-

prit aux Athéniens l'usage des monnaies d'or et d'argent.

Pandion II eut deux fils, Égée et Pallas; celui-ci devint célèbre par l'ambition de ses cinquante enfans, qu'on nommait les Pallantides.

Égée eut la gloire d'être le père de Thésée. Éthra, fille de Pithée, l'un des sages et des illustres guerriers de la Grèce, fut la mère de Thésée. Elle n'était point l'épouse d'Égée, mais elle avait cédé à son amour.

THÉSÉE.

(An du monde 2740.)

Pithée, aïeul de Thésée, gouvernait la ville de Trézène; Égée laissa dans cette ville le jeune enfant qu'il avait eu d'Éthra, et dont il cachait avec soin la naissance, pour ne point exciter la haine de son frère Pallas et de ses enfans. En partant de Trézène il plaça sous un rocher énorme une riche épée et fit jurer à Éthra de ne révéler à son fils le secret de sa naissance, que lorsqu'il serait assez fort pour soulever le rocher et s'armer du glaive qui devait servir à le faire recon-

naître. Le jeune Thésée, destiné à la gloire, écoutait dans son enfance, avec une ardeur inquiète, le récit des grandes actions d'Hercule et brûlait du désir de l'imiter. Lorsqu'il eut atteint l'âge où la force pouvait seconder son courage, Hercule était en Lydie; les brigands, profitant de son absence, reparaissaient dans la Grèce, et les monstres infestaient de nouveau les forêts. Éthra, ne pouvant plus contenir le courage bouillant de son fils, lui apprit le nom de son père, le conduisit vers le rocher et lui ordonna de le déplacer. Il y parvint sans peine, et y trouva les signes qui devaient constater sa naissance. Armé du glaive royal, il s'arracha rapidement des bras de sa mère, et parcourut la Grèce, qu'il remplit bientôt du bruit de ses aventures et de ses succès. Cinnis, brigand redoutable et cruel, attachait les vaincus à des branches d'arbres qu'il courbait avec effort, et qui les écartelaient en se relevant. Il tomba sous les coups du jeune héros.

Son épée trancha les jours de Scyrron, qui défendait l'accès d'une montagne et précipitait les voyageurs du haut d'un rocher dans la mer.

Le tyran Procuste étendait ses prisonniers sur un lit dont la longueur devait servir de mesure à leur corps, qu'il allongeait ou raccourcissait par d'affreux supplices. Thésée l'immola sur ce lit, funeste théâtre de tant de crimes.

Après avoir ainsi marché sur les traces d'Alcide, son modèle, il vint à la cour d'Athènes, dont le trône était ébranlé par de violentes dissensions. Les Pallantides, sacrifiant la nature à l'ambition, méprisaient la vieillesse d'Égée, conspiraient contre ses jours, et suivaient les conseils de la perfide Médée, qui se trouvait alors en Attique.

Les projets parricides des enfans de Pallas furent suspendus par l'arrivée imprévue du jeune guerrier. Son nom était devenu l'effroi du crime. Médée, accoutumée aux artifices, parvint à inspirer des soupçons au vieux roi d'Athènes sur les desseins secrets d'un étranger qui, fier de sa vaillance, pouvait aspirer au trône. Le faible Égée la crut, et la mort de Thésée fut résolue. Mais au milieu du festin qui devait terminer sa vie, au moment où on lui présentait une coupe empoisonnée, le jeune héros tirant son épée pour trancher, sui-

vant l'usage, la viande qui était devant lui, Égée reconnut son glaive, son fils, renversa la coupe, et, n'écoutant que sa tendresse, découvrit hautement le secret de sa naissance. Les Pallantides furieux coururent aux armes. Thésée les combattit, les tua et chassa Médée.

L'aréopage décida qne la mort des Pallantides, quoique nécessaire, devait être expiée. Thésée fut banni pour un an, et ne revint dans Athènes qu'après s'être fait absoudre par les juges, qui s'assemblaient à Delphes, dans le temple d'Apollon.

Il trouva l'Attique ravagée par un taureau furieux, né dans les champs de Marathon : Thésée l'attaqua, le terrassa et le montra chargé de chaînes aux regards du peuple.

Les Athéniens ayant fait périr Androgée, fils de Minos, roi de Crète, ce monarque leur avait déclaré la guerre, et, après une grande victoire, les avait contraints à lui livrer, tous les sept ans, un certain nombre de jeunes enfans qui trouvaient en Crète la mort ou l'esclavage.

Lorsque Thésée reparut dans Athènes, on allait payer pour la troisième fois ce fatal

tribut. Le jeune prince, rassurant le peuple, lui promit de l'affranchir de cette honteuse sujétion. Il s'embarqua promptement et conduisit en Crète, non des victimes, mais des soldats.

Son audace fut couronnée de succès. Il vainquit Taurus, général des troupes de Minos, et ce roi sage eut la générosité de pardonner aux Athéniens, de rendre hommage à la valeur de Thésée, et de lui accorder sa fille Ariane en mariage.

Si l'on en croit d'autres historiens, Ariane, séduite par Thésée, lui donna le moyen de surprendre Taurus. Après sa victoire il enleva la jeune princesse, qui lui fut ravie dans sa route par Bacchus.

Le chagrin de cette perte lui fit oublier de hisser sur son vaisseau, comme il en était convenu, une voile blanche, signe de victoire et de succès. Égée, voyant le navire entrer dans le port avec une voile noire, crut son fils perdu, et se précipita dans la mer, qui, depuis, a conservé son nom.

La fable raconte autrement cette aventure ; elle dit que les victimes de Minos étaient renfermées dans un labyrinthe et

dévorées par le Minotaure, monstre moitié homme et moitié taureau, issu des amours infâmes de Pasiphaé, reine de Crète; qu'Ariane, amoureuse de Thésée, lui donna un peloton de fil, à l'aide duquel il sortit du labyrinthe, après avoir tué le Minotaure; que, vainqueur de ce monstre, il enleva la princesse qui l'avait secouru, et l'abandonna ensuite sur le rivage de Naxos.

Ce qui est constant c'est que Thésée délivra son pays d'une honteuse servitude, et qu'à son retour il monta sur le trône, vacant par la mort d'Égée.

Thésée fut le dixième roi d'Athènes. Il donna au gouvernement une forme plus régulière. Les douze villes de l'Attique étaient devenues des républiques particulières; des chefs indépendans se faisaient la guerre et ôtaient toute force et toute utilité à l'autorité royale qui se trouvait toujours entre deux écueils, le mépris qu'inspire la faiblesse et la haine qu'excite l'arbitraire.

Thésée mit le peuple dans son parti, et, malgré l'opposition des riches et des grands, qui ne combattaient que pour leurs intérêts, en prétendant défendre la prérogative royale, il obtint, par la persuasion, une sou-

mission plus solide que celle qu'il aurait gagné• par la force.

Athènes devint le centre et la métropole de l'État; la puissance législative fut attribuée à l'assemblée générale de la nation, qu'on distribua en trois classes: les nobles ou notables, les agriculteurs et les artisans. Les principaux magistrats devaient être choisis dans la première classe et chargés de la conservation du culte et de l'interprétation des réglemens. Thésée, comme roi, avait pour attribution la défense des lois promulguées par le peuple et le commandement des troupes.

Par ces changemens le gouvernement d'Athènes devint démocratique, ce qui fut la cause des agitations qui troublèrent constamment l'Attique.

Thésée institua une fête solennelle pour consacrer cette révolution et la réunion des différens peuples de ses États. Il agrandit Athènes, y construisit un bâtiment pour l'aréopage. Les étrangers, attirés par le commerce, accrurent la population; la réunion du territoire de Mégare recula les limites du royaume. Une colonne placée sur l'Isthme de Corinthe marqua la sépa-

ration de l'Attique et du Péloponèse. On célébrait près de ce monument les jeux Isthmiques, à l'instar des jeux d'Olympie.

Les soins paisibles de l'administration ne pouvaient satisfaire long-temps le génie ardent de Thésée. Descendant de son trône pour chercher de nouvelles aventures, il prit part à la défaite des Centaures, accompagna les Argonautes dans leur expédition, terrassa le sanglier de Calydon, et mêla son nom à celui des héros qui se distinguèrent dans les deux siéges de Thèbes.

Pirithoüs, qu'il avait combattu, fut bientôt son admirateur et son ami; cette liaison lui devint funeste. Inconstans dans leurs amours et dominés par leurs passions, ils enlevèrent Hélène, fille de Tyndare. Castor et Pollux, ses frères, la délivrèrent de leurs mains. Embrasés d'une nouvelle flamme, ils voulurent enlever Proserpine, femme d'Aïdonius, roi des Molosses, qu'on appelait aussi Pluton. Ce prince découvrit leur complot, tua Pirithoüs et enferma Thésée dans une prison, d'où Hercule le délivra. La fable place ces événemens dans les enfers. Le roi d'Athènes avait autrefois combattu, vaincu les Amazones et épousé

leur reine Antiope. Le jeune Hippolyte, fruit de cette union, était resté dans l'Attique pendant l'absence de son père. Phèdre, nouvelle épouse de Thésée, conçut pour son beau-fils un amour criminel, dont le jeune prince repoussa l'aveu avec horreur. Lorsque Thésée, délivré des prisons d'Épire, revint dans ses États, la reine, furieuse, accusa l'innocent Hippolyte d'avoir attenté à sa vertu : le roi, trop crédule, ordonna la mort de son fils. Le désespoir de Phèdre expia ce crime.

La longue absence du roi, ses aventures, le bruit scandaleux de ses amours et le trépas injuste de son fils avaient inspiré beaucoup de mécontentement aux Athéniens. Ménesthée, profitant de cette disposition des esprits, porta le peuple à la révolte. Thésée fut accusé devant l'aréopage. Ce héros, dédaignant de se justifier, abdiqua la royauté et se retira dans l'île de Scyros, après avoir chargé d'imprécations le peuple ingrat qui l'abandonnait.

Le roi de Scyros, Lycomède, jaloux de sa gloire, l'attira dans un piége et le précipita dans la mer.

L'envie s'arrête sur la tombe des grands

hommes, une reconnaissance tardive la remplace. Thésée fut l'objet des longs regrets du peuple athénien. On le regarda comme un demi-dieu; on prétendit qu'il était le fruit des amours secrètes de Neptune et d'Éthra. Dans la suite le célèbre Cimon fut chargé de rapporter de Scyros ses ossemens à Athènes. Son tombeau devint un lieu d'asile pour les esclaves.

Ménesthée, qui l'avait détrôné et qui lui succéda, fit observer ses lois. Il acquit quelque gloire dans la guerre de Troie.

Sous le règne de Codrus, les Héraclides attaquèrent Athènes. Codrus, informé par un oracle que les Athéniens seraient vainqueurs, si leur roi était tué, se déguisa en paysan, se jeta au milieu des ennemis et y trouva la mort. Les Héraclides, admirant ce dévouement d'un roi pour son peuple, et effrayés par l'oracle, prirent la fuite.

Après la mort de Codrus, le gouvernement d'Athènes devint républicain sous l'autorité de magistrats nommés archontes.

Médon, fils de Codrus, fut le premier de ces magistrats.

ROYAUME DE THÈBES.

Cadmus, premier roi de Thèbes, fils d'Agénor et cousin d'Égyptus et de Danaüs, voyagea d'abord à Tyr et conduisit en Grèce une colonie phénicienne, sous prétexte de chercher sa sœur que Jupiter avait enlevée. Il s'établit en Béotie, y bâtit la ville de Thèbes et sa citadelle qui porta le nom de Cadmée.

Polydore, Labdacus et Lycus lui succédèrent.

Polydore fut déchiré par les bacchantes. Une mort prématurée termina les jours de Labdacus. Il ne laissait qu'un fils dont le berceau était entouré d'ennemis; ce fils se nommait Laïus. Le royaume fut gouverné par Lycus qui s'empara de l'autorité royale.

Sa femme Antiope, séduite par Jupiter, en avait eu deux enfans, nommés Amphion et Zéthus. Le roi, irrité des désordres de cette femme coupable qui prétendait les couvrir par son intimité avec le maître des dieux, la répudia et la chassa de son palais. Ses fils la vengèrent: ils pri-

rent la ville de Thèbes, dont Amphion se déclara roi. Sa douceur et son éloquence charmèrent ses sujets; leur attachement légitima son usurpation. Il agrandit la ville et bâtit des temples.

Amphion fit entendre en Béotie les premiers accords de la lyre, et les poëtes prétendirent que les pierres mêmes, sensibles à ses accens, venaient se ranger à sa volonté pour élever les édifices de Thèbes.

Cependant Laïus, fils de Labdacus, réclama ses droits au sceptre paternel. Ses armes furent heureuses; il battit Amphion, le chassa de ses États et remonta sur son trône.

Après cette victoire il épousa Jocaste, fille de Créon, prince thébain. Cette union devint la source des plus grands malheurs pour ce monarque et pour sa famille. Effrayé par un oracle qui lui avait prédit que son fils trancherait ses jours, il fit exposer sur le mont Cythéron l'enfant de Jocaste, qu'on appela Œdipe, parce que ses pieds s'étaient enflés lorsqu'on l'avait lié et suspendu aux branches d'un arbre. Un berger lui sauva la vie et le conduisit à Corinthe, où il fut élevé.

Lorsqu'il eut atteint l'âge viril, comme il parcourait la Grèce pour chercher des aventures, à l'exemple des héros de ces temps barbares, il rencontra son père dans la Phocide, le combattit sans le connaître et le tua.

Créon, père de Jocaste, prit les rênes du gouvernement. La Béotie était alors désolée par une guerre civile, qu'excitait une fille naturelle de Laïus, nommée Sphinge. La fable en fait un monstre ailé, moitié femme et moitié dragon, qu'on appelait Sphinx. Il égorgeait tous ceux qui ne pouvaient deviner le sens obscur de ses paroles.

Créon, effrayé, fit publier qu'il donnerait le royaume et Jocaste à celui qui expliquerait l'énigme du Sphinx. Œdipe se présenta : le monstre lui demanda, dit la fable, quel était l'animal qui marchait à quatre pieds le matin, à deux au milieu du jour et le soir à trois. Œdipe devina que c'était l'homme. Il combattit ensuite le Sphinx, ou plutôt Sphinge, et l'immola.

Créon tint sa parole : Œdipe régna et devint l'époux de sa mère. Le ciel, irrité de cet affreux hymen, répandit dans la Béotie une peste qui la dépeuplait. On consulta

l'oracle, qui déclara que la peste cesserait lorsqu'on aurait banni de Thèbes le meurtrier de Laïus.

Après beaucoup de recherches, Œdipe découvrit à la fois son inceste et son parricide. Se trouvant lui-même indigne de voir le jour, il s'arracha les yeux et s'exila : Jocaste se donna la mort. Deux jumeaux, Étéocle et Polynice, fruits de cet hymen funeste, et dont les combats, dit la fable, avaient commencé dans le sein de leur mère, convinrent d'abord de régner alternativement.

Étéocle monta sur le trône; mais, lorsque l'année fut expirée, il refusa de céder le pouvoir à son frère.

Polynice appela à son secours Adraste, roi d'Argos, Tydée, Amphiaraüs, Capanée, Hippomédon, Parthénopée et Thésée. Ces princes alliés firent le siége de Thèbes, qui eut lieu trente ans avant la guerre de Troie. Il fut long, opiniâtre et sanglant. Presque tous les chefs des deux partis y périrent; enfin, dans une bataille générale, Étéocle et Polynice tombèrent sous les coups l'un de l'autre.

Les fils des rois alliés, qu'on appelait les

Épigones, s'emparèrent de Thèbes. Le nom des princes qui y régnèrent n'est pas connu. On sait que le dernier s'appelait Xanthus, et qu'après lui le gouvernement devint républicain.

ROYAUME DE CORINTHE.

(An du monde 2628.)

Les anciens auteurs ne s'accordent pas sur l'origine des Corinthiens. On croit que Sysiphe, leur premier roi, bâtit la ville d'Éphyre, dans la suite appelée Corinthe. Il était petit-fils d'Hélène : sa femme s'appelait Mérope, et était petite-fille d'Atlas. Ses successeurs furent Glaucus son fils, Bellérophon, Ornythion, Thersandre, Alinus. La fable dit que Sysiphe était fils d'Éole, qu'il chassa Médée de Corinthe, et qu'il enchaîna la mort jusqu'au moment où Mars vint la délivrer pour satisfaire Pluton, dont l'empire devenait désert.

Homère explique cette allégorie, en représentant Sysiphe comme un roi pacifique qui épargnait le sang de ses sujets et de ses

voisins. Les poëtes cependant le placent dans les enfers, où il est condamné à rouler perpétuellement une roche qu'il élève en vain sur une montagne, et qui retombe sans cesse. Il mérita, disent-ils, ce supplice en trahissant un secret de Jupiter.

Quelques historiens regardent Glaucus comme l'instituteur des jeux Isthmiques. Bellérophon, son fils, termina en héros toutes les guerres qu'il avait reprises; et, pour dire poétiquement qu'il triompha des plus grands obstacles, la fable le représente monté sur le cheval Pégase et vainqueur d'un monstre qu'on nommait la Chimère.

Il est impossible d'éclaircir la confusion qui règne dans l'histoire des rois de Corinthe. Aucune action ne signala leurs vies. Un d'eux, nommé Bacchis, donna son nom à sa race. Elle fut détrônée. Corinthe libre remporta quelques victoires sur mer, et fonda les colonies de Corcyre et de Syracuse.

Les Bacchides, après un long bannissement, rentrèrent dans leur patrie, et y établirent le gouvernement aristocratique.

Dans la suite Cypsélus s'empara de l'au-

torité, se fit pardonner son usurpation par sa douceur, et régna trente ans. Son fils Périandre lui succéda : il gouverna en tyran. Les principaux citoyens qui lui donnaient de l'ombrage furent immolés ; il assassina sa femme. Cependant son esprit et ses liaisons avec les philosophes de son temps le firent compter au nombre des sept sages de la Grèce. Il aurait été plus juste de le compter au nombre des monstres dont la destruction était un bienfait pour l'humanité.

Après sa mort les Corinthiens, las de sa tyrannie, renversèrent le gouvernement monarchique, bannirent sa famille et rétablirent le gouvernement démocratique.

Corinthe, placée entre le Péloponèse et le continent, était appelée l'œil de la Grèce. Elle aurait pu aspirer à devenir la ville la plus puissante de l'Europe : elle se contenta d'être la plus riche et la plus commerçante.

Nous ne parlerons point ici de la Macédoine. Ce pays, destiné à devenir un jour si fameux, resta long-temps ignoré, sauvage et en quelque sorte séparé de la Grèce.

Philippe fut le premier de ses rois qui lui donna de l'éclat, et ce royaume passa presque subitement de la barbarie à la civilisation, de l'obscurité à la lumière, de la faiblesse à la puissance.

ROYAUME DE LACÉDÉMONE.

(An du monde 2884.)

Lélex fut le premier roi de cette contrée, qui s'appela d'abord Lélégie, et depuis Laconie. La fable le disait fils de la Terre. Ses successeurs furent Mysès, Eurotas, Lacédémon, Amyclès, Argalus, Cynortès, Abalus, Hippocoon et Tyndare.

Eurotas bâtit Sparte, et lui donna le nom de sa fille, qu'il maria à Lacédémon. La capitale du royaume s'appela Sparte, et le territoire Lacédémone.

Tyndare, son fils, épousa Léda, dont les enfans devinrent célèbres sous le nom de Castor, Pollux, Hélène et Clytemnestre.

Castor et Pollux, jumeaux, se distinguèrent parmi les héros des temps fabuleux de la Grèce. Ils délivrèrent leur sœur Hélène des mains de Thésée et de Pirithoüs, et concoururent aux victoires des Argo-

nautes. Les Grecs les divinisèrent et donnèrent leurs noms à une constellation.

Après leur mort Tyndare accorda sa fille Hélène en mariage à Ménélas, frère d'Agamemnon. Ce prince reçut avec elle le royaume de Sparte. Clytemnestre épousa le roi d'Argos, Agamemnon.

La fable dit que Jupiter, amoureux de Léda, prit la forme d'un cygne pour la séduire. Deux œufs furent le fruit de cette union : de l'un sortirent Pollux et Hélène, de l'autre Castor et Clytemnestre; les deux premiers crus fils de Jupiter, les autres enfans de Tyndare. Pollux seul, dit-on, était immortel; mais il obtint de Jupiter de partager avec son frère l'immortalité, et tous deux habitèrent alternativement les cieux.

L'enlèvement de leur sœur Hélène par un prince troyen devint la cause de la première guerre qui éclata entre l'Europe et l'Asie.

GUERRE DE TROIE.

Le royaume des Troyens, placé sur la côte d'Asie, à l'opposite de la Grèce, était

MORT D'HECTOR.

Hist. anc. 1re Livon


Biblioteca Nazionale
V. E. III
NAPOLI

déjà célèbre par son opulence, par le courage de ses guerriers et par ses liaisons avec le puissant empire d'Assyrie.

Troie brillait alors dans l'Asie, comme Argos et Mycène dans la Grèce. Priam régnait en Troade; Agamemnon, petit-fils d'Atrée, en Argolide. Celui-ci avait réuni récemment à ses États Corinthe, Sicyône et plusieurs autres villes. Ménélas son frère, époux d'Hélène, héritait du royaume de Sparte; et tous deux, maîtres de la presqu'île qui tenait son nom de Pélops leur aïeul, exerçaient une grande influence sur toute la Grèce.

On croyait généralement que les Troyens tiraient leur origine des Grecs, et que leur premier roi Dardanus était né en Arcadie. Ce qui est constant c'est que les deux peuples adoraient les mêmes dieux, suivaient les mêmes lois, parlaient la même langue, et qu'il n'existait aucune différence entre leurs mœurs et leurs armes.

Les principaux successeurs de Dardanus furent Ériethonius, Tros, Ilus, Laomédon et Priam. Le nom d'Ilium venait d'Ilus; celui de Troie, de Tros. Priam avait

épousé Hécube, fille d'un roi de Thrace et sœur de Théano, prêtresse d'Apollon; cinquante fils furent le fruit de cette union. Priam, entouré d'une famille si nombreuse, vainqueur de ses ennemis, chéri par ses alliés, respecté dans toute l'Asie, avait donné à sa capitale un nouveau nom, celui de Pergame. Ses murs, renversés précédemment par Hercule, venaient d'être relevés; et Priam, à la fin d'un règne long et glorieux, était loin de prévoir la perte de ses États, l'embrasement de sa capitale et la destruction de sa famille. Mais, tel est le sort des prospérités mortelles, le moment qui précède leur ruine est souvent celui de leur plus grand éclat. Plusieurs causes amenèrent cette grande catastrophe.

Depuis long-temps la maison de Priam et celle d'Agamemnon étaient aigries l'une contre l'autre par le souvenir d'outrages réciproques restés impunis, et qui excitaient entre elles une haine implacable.

Tantale, bisaïeul d'Agamemnon, régnant autrefois en Lydie, avait retenu dans les fers un prince troyen, nommé Ganymède. Tros, vengeant cette injure, avait chassé d'Asie Tantale et Pélops, qui furent

obligés de chercher une autre fortune dans la Grèce.

Laomédon, voulant embellir et fortifier sa capitale, s'était servi d'un trésor déposé dans les temples d'Apollon et de Neptune. Bientôt une peste terrible ravagea la Troade; les prêtres attribuèrent ce fléau à l'impiété du roi. L'oracle déclara que Laomédon ne pouvait apaiser les dieux qu'en exposant sa fille Hésione à la fureur d'un monstre marin.

Hercule, de la race des Pélopides, arrivait alors à Troie. Il promit de délivrer la princesse, et en effet il extermina le monstre. Hésione devait être le prix de ce service; Laomédon la lui refusa. Hercule, furieux, saccagea le pays, renversa les murs de la ville, enleva Hésione et la conduisit dans le Péloponèse.

Enfin un dernier attentat fit éclater la haine des deux peuples, et excita tous les Grecs à prendre les armes contre les Troyens.

La reine Hécube, au moment de donner le jour à Pâris, avait rêvé qu'elle accouchait d'un tison qui embraserait la ville de Troie. Priam, effrayé de ce songe, donna l'ordre

d'exposer et d'abandonner son enfant sur le mont Ida. Il fut sauvé par des bergers qui l'élevèrent. Doué d'une grâce et d'une beauté singulière, il osa, dès qu'il fut devenu grand, reparaître dans les murs de Troie. Priam le reconnut; la tendresse l'emporta sur la crainte, il le reçut dans ses bras.

Peu de temps après Pâris se rendit en Grèce dans le dessein de voir sa tante Hésione, qu'Hercule avait enlevée, et qu'il avait fait épouser à un prince nommé Télamon.

Le mariage de Ménélas avec Hélène attirait alors beaucoup d'étrangers à Sparte. Pâris y vint; les charmes d'Hélène l'enflammèrent; la beauté du prince troyen séduisit la jeune reine de Sparte; et Pâris, entraîné par son amour et par le désir de venger l'injure faite à Hésione, enleva Hélène et la conduisit à Troie.

Ménélas, furieux, implora le secours d'Agamemnon, son frère, qui trouva le moyen de faire partager son ressentiment par tous les princes grecs, qui regardèrent l'enlèvement d'une femme comme une insulte faite à la Grèce par l'Asie; la ruine d'Ilion fut résolue. Si quelques rois hésitè-

rent à s'engager dans une entreprise si périlleuse et qui devait coûter tant de sang, ils furent bientôt entraînés par l'éloquence du vieux Nestor, roi de Pylos, par les discours artificieux d'Ulysse, roi d'Ithaque, le plus rusé des Grecs, et surtout par l'ardeur et par l'exemple de Diomède, fils de Tydée, roi de Calydon, d'Ajax, prince de Salamine, d'Achille, fils de Pélée, prince de Thessalie, et d'une foule de jeunes guerriers, brûlant du désir d'effacer la gloire des héros de Thèbes et de Colchide.

Tous ces princes confédérés rassemblèrent dans le port d'Aulide une armée de cent mille hommes. Ils élurent Agamemnon pour leur chef; et douze cents vaisseaux les transportèrent sur les rivages de la Troade.

Le célèbre poëte Homère, qui chanta cette longue guerre trois cents ans après la prise de Troie, représente à cette époque le ciel divisé comme la terre. Les dieux, selon la fable, prirent parti, les uns pour le roi d'Ilion, et les autres pour les princes grecs. Apollon, Minerve et Vénus protégeaient Troie : Mars et Junon avaient juré

sa ruine; et Jupiter dans ses balances pesait leurs destinées.

Les combats de la terre se répétaient dans le ciel; et les divinités de l'Olympe, descendant au milieu des camps, s'exposaient aux glaives des mortels, tant était vive et brillante l'imagination de ces peuples, dont l'esprit semblait n'avoir plus à faire de progrès, lorsque leur raison et leur civilisation étaient encore dans l'enfance.

Troie était défendue par des remparts et des tours; une armée nombreuse la couvrait. Le fameux Hector, fils de Priam, le pieux Énée, Déiphobe, Pâris, et un grand nombre de princes d'Asie, alliés du roi de Pergame, résistèrent aux premiers efforts des Grecs, qui furent obligés de se retrancher dans leur camp et d'y renfermer la plus grande partie de leurs galères. Ces bâtimens n'étaient point pontés; les plus forts ne pouvaient porter que cent cinquante hommes, et, pour ne point les exposer aux tempêtes, on les retirait sur le rivage.

Tout annonçait une longue guerre; les forces étaient à peu près égales des deux côtés; les hautes murailles bravaient facilement les efforts d'une armée qui ne

connaissait point les machines de guerre.

La plaine qui séparait la ville de Troie du camp des Grecs, devint le théâtre d'une multitude de combats qui ne décidaient rien; les troupes s'approchaient sans ordre; on se lançait d'abord des flèches et des javelots; on se mêlait ensuite pour se battre corps à corps. Tantôt les princes montaient sur des chars, tantôt ils combattaient à pied; ils s'accablaient réciproquement d'invectives.

Lorsqu'un chef tombait, la mêlée devenait furieuse autour de lui; les vainqueurs cherchaient à le dépouiller de ses armes; les vaincus voulaient défendre son corps: la nuit séparait les combattans, et la prochaine aurore éclairait de nouveaux combats. On ne savait ni préparer la victoire, ni en profiter par des manœuvres. Les batailles n'avaient aucun fruit; les défaites ne coûtaient que du sang, et le triomphe ne donnait que de la gloire.

Après de longs et infructueux combats, interrompus par des trèves qu'on s'accordait pour brûler les morts et pour honorer leur mémoire par des jeux funèbres, les subsistances commencèrent à manquer

dans le camp des Grecs. Une partie de la flotte fut chargée de ravager les îles et les côtes voisines.

Divers détachemens se répandirent en Asie pour enlever les récoltes et les troupeaux, et pour obliger les alliés de Priam à revenir défendre leurs foyers.

Achille, fameux par cette guerre, portait de tous côtés le fer et la flamme, et revenait au camp avec un butin immense et une foule d'esclaves, objet de l'avidité et des querelles des princes confédérés.

Bientôt la guerre recommença avec plus de vigueur. Ulysse et Ménélas avaient demandé à Priam de rendre Hélène et de conclure la paix. Le conseil des Troyens voulait qu'on acquiesçât à leur demande; mais le roi, touché des pleurs d'Hélène et de Pâris, et n'écoutant que son antique haine contre les Pélopides, rompit toutes négociations, et causa, par cette opiniâtreté, sa ruine et celle de sa patrie.

L'artificieux Ulysse, jaloux de Palamède, prince de l'île d'Eubée, qui avait conseillé la paix, et dont on admirait à la fois la science et la valeur, fit cacher dans sa tente une forte somme d'argent, et par-

vint à faire croire que Priam l'avait envoyée pour acheter une trahison. Les Grecs, irrités, ordonnèrent la mort de Palamède.

Achille, qui l'aimait et qui n'avait pu le sauver, rompit avec ses cruels alliés et ne voulut plus combattre pour eux; cette inaction d'un héros diminua la force des Grecs et augmenta celle des Troyens.

Hector et ses frères, plusieurs princes alliés, tels que Sarpédon, Rhésus, Memnon, faisaient un grand carnage des Grecs. Enfin Hector, forçant leurs retranchemens, mit le feu à la flotte. La victoire semblait se déclarer pour Troie; mais alors Patrocle, ami d'Achille, ne pouvant supporter le triomphe de ses ennemis, fit avancer les Thessaliens, rétablit le combat et mit en fuite les Troyens. Plusieurs guerriers vaillans périrent dans cette bataille. Patrocle, revêtu des armes d'Achille, tua Sarpédon et périt lui-même sous les coups d'Hector.

Cet événement changea le destin des deux armées. Achille, furieux de la mort de son ami, oublia son ressentiment contre les Grecs. Après avoir immolé douze prisonniers aux mânes de Patrocle, il se précipita au milieu des Troyens pour chercher

Hector, le combattit, le tua et traîna, autour de la ville de Troie, son corps attaché à un char.

Peu de temps après une flèche partie de la main de Pâris termina les jours d'Achille. Pâris lui-même, le flambeau de cette guerre, fut tué par Philoctète, qui avait hérité des flèches d'Hercule.

Les deux armées avaient ainsi perdu leurs plus illustres guerriers. Les Troyens maudissaient Hélène; les Grecs soupiraient après leur patrie, et cependant le désir de la vengeance s'opposait à tous les vœux formés pour la paix.

Après dix ans de batailles infructueuses Troie succomba; et sa chute, qui remplit la Grèce d'orgueil et l'Asie d'effroi, retentit encore dans l'Europe, et sert aujourd'hui même de principale époque à l'histoire.

Les poëtes disent que les Grecs, usant d'artifice, se cachèrent dans les flancs d'un immense cheval de bois qui devait être consacré à Minerve, et qu'entrés de nuit dans la ville, ils exterminèrent les Troyens, surpris par cette attaque imprévue.

Il est probable qu'on a voulu nous ap-

prendre par cette allégorie la première invention d'une machine de guerre dont l'extrémité, représentant la forme d'un cheval, renversa les murs de Troie.

Quoi qu'il en soit, les murs, les maisons, les palais, les temples de cette ville célèbre furent réduits en cendres. Priam périt au pied des autels, après avoir vu égorger ses fils sous ses yeux. Hécube sa femme, Cassandre sa fille, Andromaque veuve d'Hector, toutes les princesses et toutes les Troyennes, chargées de fers, suivirent leurs vainqueurs et terminèrent leur vie dans l'esclavage.

Tel fut le dénoûment de cette guerre cruelle. Les rois grecs satisfirent leur vengeance; mais cette jouissance fatale fut le terme de leur prospérité et le commencement des malheurs qui les attendaient dans leur patrie.

Peu même d'entre eux revirent leurs foyers. Ménesthée, roi d'Athènes, mourut dans l'île de Mélos; Ulysse erra dix ans avant de revoir Ithaque; Ajax, roi des Locriens, périt avec sa flotte; Idoménée, Philoctète, Teucer, Diomède trouvèrent leur trône usurpé, leur lit souillé, leurs

sujets soulevés, et cherchèrent un asile dans d'autres contrées. Le roi d'Argos fut assassiné par sa femme et vengé par son fils. Ménélas seul jouit du triste fruit de cette expédition ; il ramena la coupable Hélène à Sparte ; et l'on peut douter si ce ne fut pas plutôt une preuve du courroux des dieux, qu'une marque de leur faveur.

Énée, suivi de quelques Troyens, parcourut les côtes de Grèce, de Sicile, d'Afrique ; et, abordant enfin en Italie, il y fonda une colonie qui, dans la suite des temps, donna naissance au peuple romain. Ainsi Rome, qui devait gouverner le monde, sortit des cendres de Troie. Nous devons aussi à la ruine de cette ville fameuse les trois plus beaux poëmes que l'esprit humain ait produits, l'Iliade, l'Odyssée d'Homère, et l'Énéide de Virgile.

Ainsi se termina le premier âge de la Grèce, l'an 1184, suivant la chronologie ordinaire, et l'an 1209, selon les marbres d'Arundel, trouvés à Paros.

Nous avons suivi la version la plus généralement répandue relativement au sort de Troie ; cependant, si l'on en croit quelques passages d'Homère et de Strabon,

confirmés par le témoignage de Xénophon, cette ville ne fut pas entièrement détruite. Énée y régna, ainsi que sa postérité. Scamandre, fils d'Hector, et Ascagne, fils d'Énée, occupèrent le trône. Les Troyens réparèrent les ruines de leur capitale, reprirent leur ancienne splendeur, et ne perdirent leur nom que dans le temps où les Éoliens, chassés de la Grèce par les Héraclides, vinrent en Asie.

SECOND AGE DE LA GRÈCE.

(An du monde 2820.)

Après avoir fait connaître les temps fabuleux et héroïques de la Grèce, temps qui ont été plutôt chantés qu'écrits, et sur lesquels la poésie nous a transmis plus de lumières que la philosophie et l'histoire, le fil des événemens semble tout-à-coup interrompu : la civilisation des Grecs s'avance dans le silence et dans l'obscurité. Nous n'avons que des relations incertaines sur tous les événemens dont la Grèce fut le théâtre pendant quatre cents ans.

Un petit nombre de noms célèbres, de

faits marquans, échappés à l'oubli et transmis par les écrivains de l'antiquité, nous apprennent seulement que les Héraclides, quatre-vingts ans après la guerre de Troie, chassèrent les Pélopides de la presqu'île, et forcèrent les Ioniens et les Achéens à s'exiler et à passer en Asie, où ils fondèrent de nombreuses colonies.

Toutes les villes, tous les peuples de la Grèce étaient gouvernés dans le premier âge par des rois. On voit qu'Agamemnon commanda ceux de son temps. Quatre siècles après l'esprit républicain se répandit par toute la Grèce; le gouvernement monarchique ne se maintint que dans la Macédoine : l'amour de la liberté devint la première des passions. La vengeance des rois avait causé la ruine de Troie; l'amour de l'indépendance fit sentir à chaque ville sa force, à chaque homme sa dignité; on discuta les lois auxquelles on voulait se soumettre; on consulta les sages de tous les pays. La lumière, dissipant les ténèbres, remplit la Grèce de législateurs, de philosophes, de poëtes et d'orateurs.

Le désir de commander reste le même parmi les hommes, et ne fait que changer de

forme, suivant les différentes espèces de gouvernement. Chez les Grecs sauvages, il fallait être le plus fort pour dominer : c'était le temps d'Hercule, de Thésée et de Philoctète, etc. Sous la domination des rois, la bravoure qui les défendait, la flatterie qui caressait leurs passions, étaient les seuls moyens d'arriver à la puissance. Mais, pour parvenir au gouvernement d'un peuple libre, pour primer parmi ses égaux, il faut avoir la science qui éclaire, l'éloquence qui persuade, le talent qui séduit et entraîne, ou l'héroïsme qui éblouit.

Aussi l'on vit bientôt cette petite contrée, que connaissaient à peine l'Afrique et l'Asie, peuplée de talens supérieurs, de génies transcendans, de guerriers célèbres, répandre le plus vif éclat dans le monde. Tous ses rois ligués avaient été dix ans devant les remparts d'une seule ville; ses peuples, devenus libres, furent promptement en état de résister à toutes les forces de l'Asie, de dominer toutes les mers, et de porter leurs armes en Sicile, en Afrique et jusqu'aux bornes de l'Inde.

Il aurait été aussi curieux qu'important de suivre avec détails les causes de cette

grande révolution qui changea la face de la Grèce, et les degrés par lesquels on parvint à l'opérer; mais, comme elle commença peu de temps après la prise de Troie, à cette époque obscure du passage de la fable à l'histoire, les anciens ne nous ont transmis à cet égard que des notions vagues.

Ce qu'on sait positivement, c'est que, dans l'origine, les Grecs, ainsi que l'observe Platon, s'étaient tous soumis au gouvernement monarchique, le plus ancien, le plus universellement répandu, le plus propre à entretenir la paix, et dont l'autorité paternelle avait donné l'idée et le modèle.

Peu à peu les passions des courtisans, la corruption des monarques, leurs injustices, la violence des usurpateurs qui s'emparaient de la puissance, firent dégénérer la monarchie en despotisme. Les premiers rois avaient un pouvoir borné, consultaient leur nation et ne gouvernaient que pour elle. L'habitude et l'ivresse du pouvoir leur persuadèrent que leur volonté devait tenir lieu de loi, et que leurs peuples ne devaient être que les instrumens de leurs passions. On peut juger, par les crimes dont le palais

des Atrides fut le théâtre, des désordres qui régnèrent alors dans toutes les cours de la Grèce.

Un peuple à demi civilisé, conservant la vigueur de la barbarie, ne pouvait supporter tranquillement une telle servitude. L'éloignement des rois grecs pendant dix années avait accoutumé les nations à leur absence. Un désir violent de liberté s'établit partout, excepté dans la Macédoine. Les peuples se donnèrent un gouvernement républicain, mais varié, suivant leur génie et leur caractère.

Il resta cependant toujours quelques partisans du régime monarchique. De temps en temps on vit des citoyens ambitieux se rendre momentanément maîtres de leur patrie. Quelques guerriers heureux, quelques hommes opulens, méprisant les lois et n'écoutant que leur ambition, s'élevèrent au pouvoir suprême par trahison ou par violence.

N'ayant pour eux ni le droit de naissance ni celui d'élection, ils vivaient dans les alarmes : pour maintenir leur usurpation, ils sacrifiaient à leur sûreté tous ceux dont ils redoutaient le mérite, le rang, l'opu-

lence et le patriotisme. Cette conduite inhumaine, qui finissait presque toujours par les précipiter du trône, fit détester aux Grecs non-seulement l'autorité, mais le nom de tyran, qui signifiait alors roi.

La haine attachée à cette odieuse dénomination s'est conservée jusqu'à nos jours. On peut encore, je crois, attribuer la révolution arrivée en Grèce à une autre cause. La monarchie convient aux grands États, et la république aux petits. La Grèce était trop divisée pour conserver long-temps cette foule de princes, dont l'ambition, les dépenses, les caprices et les discordes opprimaient les villes.

Une population nombreuse, qui occupe un territoire étendu, sent la nécessité d'une grande force pour la contenir et la diriger. Elle peut d'ailleurs, sans se ruiner, pourvoir à l'éclat du monarque et de sa famille; enfin, dans de pareils pays, les intérêts sont trop épars, et toute réunion est trop difficile pour qu'on puisse fréquemment renverser l'autorité établie. Mais, dans une cité où tous les citoyens se connaissent, où l'injure faite à l'un est promptement sentie par l'autre, où toutes les dépenses exces-

sives du trône sont un fardeau insupportable pour les sujets; au milieu d'une population resserrée, qui peut se réunir à toute heure, à tout instant, la tyrannie ne peut durer, et la liberté doit y être plus ardemment désirée, plus facilement établie, plus courageusement surveillée et défendue.

On ne sait pas précisément quel fut le peuple qui, le premier, établit en Grèce la liberté sur les ruines de la monarchie. La première république dont l'histoire nous ait fait connaître les institutions, est celle de Sparte. Athènes ne reçut les lois de Dracon et de Solon qu'environ deux siècles après la promulgation des ordonnances de Lycurgue à Lacédémone.

Nous n'examinerons avec détails que ces deux législations. Elles ont été mieux connues que toutes les autres, et d'ailleurs Athènes et Sparte ont dû à leurs lois un tel éclat et une telle puissance, qu'on peut regarder ces deux peuples comme les pivots sur lesquels ont tourné toutes les affaires de la Grèce, qui ne fut forte que par leur union et déchirée que par leurs querelles.

En écrivant ainsi l'histoire de Sparte et

d'Athènes, on fait connaître celle de tous les Grecs, jusqu'au moment où la ville de Thèbes, ensuite les rois de Macédoine et enfin la ligue des Achéens rivalisèrent et remplacèrent leur influence.

Nous avons vu qu'après la prise de Troie, la maison d'Argos s'était souillée par des forfaits. Agamemnon, revenant à Mycène, trouva son trône et son lit profanés. Égisthe, fils de Thyeste, avait séduit Clytemnestre, et gouvernait l'Argolide. Tous deux assassinèrent Agamemnon et régnèrent à sa place.

Bientôt Oreste, son fils, parut, le vengea et reprit son trône. La mort de Clytemnestre, sa mère, remplit son cœur de remords, ce qui fit dire aux poëtes qu'il était poursuivi par les furies. Ce roi malheureux et coupable avait aussi tué Pyrrhus, fils d'Achille, qui lui avait enlevé Hermione, fille d'Hélène.

Quelques auteurs prétendent qu'il mourut dans une course de chars, d'autres par la morsure d'un serpent.

Tisamène, son fils, fut renversé du trône par les Héraclides.

Hercule, descendant de Danaüs, étant

persécuté par Eurysthée, n'avait pu faire valoir ses droits au trône contre la maison de Pélops. Il les transmit à ses fils, qui furent bannis du Péloponèse, et qui tentèrent plusieurs fois, sans succès, d'y rentrer. On regarda leurs prétentions comme criminelles, tant qu'on respecta le nom de Pélops; mais, les crimes des Atrides ayant excité la haine et le mépris, les Héraclides en profitèrent pour réveiller en leur faveur l'attachement des peuples du Péloponèse.

Leurs chefs étaient trois frères, Témène, Cresphonte, Aristodème. Soutenus par les Doriens, ils entrèrent dans la presqu'île. Tout le pays se déclara pour eux. Les descendans d'Agamemnon et de Nestor se réfugièrent, avec les Achéens et les Ioniens qui voulurent les suivre, dans l'Attique; d'où, peu de temps après, ils partirent pour l'Asie.

Les Héraclides, maîtres du Péloponèse, le partagèrent entre eux. Argos échut à Témène, la Messénie à Cresphonte; Eurysthène et Proclès, fils d'Aristodème, qui était mort pendant cette expédition, régnèrent tous deux à Lacédémone. Depuis

ce temps elle eut toujours deux rois.

Les Héraclides devinrent bientôt jaloux de la puissance des Athéniens qui s'augmentait rapidement par le grand nombre des bannis du Péloponèse, que le roi Codrus protégeait et attirait dans l'Attique. Ils firent donc la guerre au roi d'Athènes, et, quoique vaincus dans un combat, ils demeurèrent maîtres de la Mégaride, où ils bâtirent Mégare.

Ils établirent dans ce pays les Doriens, à la place des Ioniens. Ces Doriens, après la mort de Codrus, passèrent les uns en Crète, et les autres dans l'Asie-Mineure. Ainsi cette révolution, qui détruisit la maison d'Argos, peupla l'Asie-Mineure de Grecs.

Les Achéens y fondirent Smyrne et onze autres villes; les Ioniens bâtirent Éphèse, Clazomène et Samos; les Éoliens, plusieurs villes dans l'île de Lesbos; les Doriens, Halicarnasse, Gnide et d'autres villes. Ils s'établirent aussi dans les îles de Rhodes et de Cos.

Eurysthène et Proclès eurent pour successeurs leurs enfans, Agis et Soiès. Ce fut sous leur règne que l'esclavage parut à Sparte. Les habitans de la ville d'Ilos avaient

refusé de payer les contributions imposées par Agis. Le roi assiégea leur ville, la prit et réduisit tous les habitans en servitude. Ils furent condamnés aux fonctions les plus pénibles. Dans la suite les Lacédémoniens occupèrent les Ilotes à labourer leurs champs, sans les affranchir de leur esclavage.

Tandis que, dans les autres contrées de la Grèce, la tyrannie des princes faisait naître l'amour de la liberté, elle naquit chez les Spartiates de la faiblesse d'un de leurs rois nommé Eurypont. Le peuple en abusa; l'autorité monarchique s'affaiblit, et le désordre la remplaça.

Son successeur, le roi Eunome, laissa en mourant deux fils qu'il avait eus de différens lits. L'un s'appelait Polydecte, l'autre fut le célèbre Lycurgue. Polydecte mourut sans enfans; mais sa femme était enceinte. Lycurgue déclara que la royauté appartiendrait à l'enfant qui devait naître, si c'était un fils. Il ne voulut gouverner le royaume qu'en qualité de tuteur.

Cependant la reine lui fit dire secrètement que, s'il voulait lui promettre de l'épouser quand il serait roi, elle ferait périr son fruit. Cette odieuse proposition fit

frémir Lycurgue; mais il dissimula l'horreur qu'elle lui causait, différa de répondre, et gagna si bien le temps par ses artifices, qu'il la trompa jusqu'au terme de sa grossesse.

Quand l'enfant fut né, on l'apporta promptement à Lycurgue, ainsi qu'il l'avait ordonné : il le déclara publiquement roi, le nomma Charilaüs, le fit nourrir avec soin, et confia son éducation à des hommes qui pouvaient répondre de sa sûreté.

Cependant le plus grand désordre régnait dans l'État; l'autorité des rois était de jour en jour plus méprisée, et le frein des lois ne pouvait plus réprimer la turbulence du peuple. Loin de rendre justice à la vertu de Lycurgue, la multitude, égarée par la reine qui le haïssait, l'accusa de tramer une conspiration.

Il en méditait en effet une bien glorieuse, la régénération des lois et la réforme des mœurs.

Plein de cette grande idée, et voulant acquérir les lumières qui lui manquaient pour exécuter ce vaste dessein, il s'éloigna de Sparte et voyagea en Crète et en Égypte, afin d'étudier la législation des deux pays

les plus célèbres alors par la sagesse de leurs lois.

Il parcourut aussi l'Asie, où il rassembla les ouvrages d'Homère, alors dispersés par fragmens et chantés dans les villes d'Ionie par quelques musiciens qu'on appelait *Rhapsodes.*

Après avoir examiné les réglemens et les coutumes de tant de contrées diverses, il créa un système de gouvernement si extraordinaire et si impraticable en apparence qu'on croirait qu'il n'a jamais pu subsister, si son existence pendant sept siècles n'était pas attestée par tous les auteurs de l'antiquité.

On ne peut concevoir comment un homme seul parvint à établir sans violence, au milieu d'un peuple où la licence régnait, une législation austère qui révoltait les esprits, détruisait les propriétés, abaissait l'orgueil, comprimait les rois, condamnait les plaisirs, et enchaînait toutes les passions hors celles de la gloire et de la liberté.

Tandis que Lycurgue parcourait la terre en méditant ses lois, le peuple de Sparte se souleva et massacra le jeune roi Charilaüs.

La ville, éprouvant tous les maux de l'anarchie, sentit la nécessité d'un gouvernement. On envoya des députés à Lycurgue pour hâter son retour. Il revint; mais il connaissait son siècle et savait qu'il était nécessaire de donner à l'autorité des lois l'appui de celle des dieux. Il partit donc pour Delphes, consulta Apollon et reçut cet oracle célèbre qui l'appelait: « Ami des » dieux, et plutôt dieu qu'homme. »

L'oracle déclarait de plus qu'Apollon avait exaucé ses prières, et que la république qu'il allait établir serait la plus sage, la plus glorieuse et la plus florissante qui eût jamais existé.

Revenu à Lacédémone, il communiqua son plan aux principales personnes de la ville, et, lorsqu'il se fut assuré de leur consentement, il parut dans la place publique, accompagné de gens armés pour intimider ceux qui voudraient s'opposer à son entreprise. Là, en présence du peuple, il lut, proclama ses lois et en ordonna l'exécution. Nous allons entrer dans quelques détails pour faire connaître cette étonnante législation.





REPAS PUBLIC DES LACÉDÉMONIENS.

Hist. anc. *[illegible] Lin[illegible]*

LÉGISLATION DE LYCURGUE.

(An du monde environ 3100. — Avant Jésus-Christ 904.)

L'idée principale du législateur de Sparte, en formant son nouveau gouvernement, fut de donner aux Lacédémoniens une constitution mixte qui réunît les avantages de la monarchie, de l'aristocratie et de la démocratie. Il pensa que la création d'un sénat revêtu d'une grande autorité, tempèrerait la puissance des rois, qui penchait souvent vers la tyrannie, et contiendrait la turbulence du peuple dont les passions précipitaient l'État dans l'anarchie. La durée de ses institutions en prouva la sagesse.

Les deux rois, tirés des deux branches de la maison des Héraclides, continuèrent à occuper le trône. Ils joignaient aux honneurs de la royauté ceux du grand sacerdoce. Ils commandaient les armées et présidaient le sénat. Les sénateurs étaient au nombre de trente, en comptant les deux princes; on les nommait à vie. Toutes les

lois, toutes les ordonnances étaient examinées, discutées et proposées par le sénat. Le peuple approuvait ou rejetait ses propositions sans pouvoir les discuter, ni les modifier.

Cinq autres magistrats, nommés éphores, choisis par le peuple pour empêcher les rois et le sénat d'étendre leur autorité au-delà de leurs attributions, avaient le droit de destituer, d'emprisonner les sénateurs et de les condamner à mort. Ils pouvaient même faire arrêter les rois et les suspendre de leurs fonctions, jusqu'au moment où l'oracle consulté ordonnait leur rétablissement.

Hérodote et Xénophon attribuent à Lycurgue la création des éphores; Aristote et Plutarque disent au contraire que ce fut un roi nommé Théopompe qui les établit cent trente ans après la mort de Lycurgue, dans le dessein de réprimer l'ambition du sénat.

On peut, je crois, concilier ces opinions contradictoires avec le respect inviolable qu'on gardait à Sparte pour les lois de Lycurgue, en disant que ce législateur avait

conçu l'idée de l'établissement des éphores, et en avait ordonné l'élection dans le cas où il s'éléverait quelque mésintelligence entre le sénat et les rois.

On rapporte un mot du roi Théopompe lorsqu'il fit nommer les éphores. Sa femme lui reprochait cette démarche qui devait laisser à ses enfans une autorité plus faible que celle qu'il avait reçue de ses pères ; il répondit : « Je la leur laisserai plus grande, » car elle sera plus durable. »

Lycurgue avait créé une constitution plus sage et plus solide que toutes celles qui existaient dans la Grèce : c'était, pour ainsi dire, un traité entre les passions qui troublent le repos des Etats, puisqu'elle assurait l'éclat du trône et la liberté du peuple, en les tempérant par la sagesse et par la puissance d'un sénat.

Une institution capable de maintenir si long-temps l'équilibre entre tous les pouvoirs, était, certes, l'œuvre d'un grand génie, mais ce qui peut paraître encore plus étonnant, c'est la hardiesse avec laquelle Lycurgue entreprit de faire venir les mœurs aux secours et à l'appui de ses lois.

Ses idées, supérieures aux vues ordinaires de la politique, avaient pour objet de fonder la force de l'État sur la vertu; et cependant plusieurs de ses lois sont évidemment contraires aux principes de la justice et aux maximes d'une saine morale.

Pour tarir, dans sa république, les deux sources les plus communes de la corruption, la pauvreté et la richesse, il mit, pour ainsi dire, les biens en commun, et partagea également toutes les terres qu'il distribua en trente-neuf mille parts : neuf mille furent données aux citoyens de Sparte et trente mille aux habitans de la campagne.

Voulant parvenir à établir la même égalité dans les propriétés mobilières, et bannir toute espèce de luxe, il abolit les monnaies d'or et d'argent, et en créa une de fer, si pesante et de si bas prix qu'il fallait une charrette à deux bœufs pour porter une somme de cinq cents francs.

Ce réglement pouvait le dispenser de chasser de sa ville les manufactures de luxe et les arts frivoles; cependant il les bannit par une ordonnance formelle, pour éloigner tout ce qui pourrait amollir les mœurs.

Le même amour de la pauvreté et de l'égalité lui fit prescrire les repas publics. Tous les citoyens mangeaient ensemble ; leur nourriture était réglée par la loi, et il était défendu à tout citoyen de dîner en particulier chez lui.

Cette défense fut si sévèrement observée que, long-temps après, le roi Agis, au retour d'une campagne glorieuse, se vit réprimandé et puni, parce qu'il avait dîné avec la reine, au lieu de se rendre au repas public.

Chacun apportait à ces banquets un boisseau de farine, huit mesures de vin, cinq livres de fromage, deux livres et demie de figues, un peu de monnaie pour faire apprêter et assaisonner les vivres.

Le plus connu de tous leurs mets, et celui qu'ils préféraient, était le *brouet noir*. Denys le tyran, d'autres disent le roi de Pont, voulut goûter de ce plat, qu'il fit apprêter par un cuisinier lacédémonien : il lui parut détestable ; mais le cuisinier lui dit : « Seigneur, pour trouver ce mets bon, il faut » s'être baigné avant dans l'Eurotas ; car » l'exercice et la faim, voilà ce qui assai» sonne tous nos mets. »

On amenait les enfans mêmes à ces repas. Ils se formaient à la tempérance, et s'instruisaient en écoutant des entretiens graves. Lorsqu'ils entraient dans la salle, un vieillard leur disait, en leur montrant la porte : « Rien de tout ce qui se dit ici, ne sort » par là. »

Il est difficile de concevoir comment Lycurgue osa et put renverser toutes les fortunes et dépouiller tous les citoyens de leurs propriétés. Il est vrai qu'autrefois les Héraclides avaient fait un partage égal des terres de la Laconie, et que le législateur ne faisait ainsi que revenir à cette égalité primitive ; de plus on doit dire que la prodigalité des uns, l'avarice des autres et diverses circonstances avaient amené un tel état de choses, qu'un petit nombre de citoyens possédaient toutes les terres, tandis que le peuple était dans la plus affreuse pauvreté. Cette extrême misère de la plus grande partie de la nation la portait souvent à des émeutes, et plaçait les citoyens riches dans une situation périlleuse : la haine de la multitude contre eux et les dangers qu'ils couraient les déterminèrent à se soumettre aux lois de Lycurgue.

Cependant ce ne fut pas sans quelque résistance. Ils soulevèrent d'abord leurs partisans, et excitèrent un tumulte, au milieu duquel un jeune homme nommé Alcandre frappa Lycurgue d'un coup de bâton, et lui creva l'œil. Le peuple, indigné, saisit le coupable et le livra au roi, qui, loin de s'en venger, le prit sous sa protection, et par sa bonté changea totalement le caractère de ce jeune homme.

Lycurgue, voulant former des hommes et des citoyens, ne laissa point aux pères la propriété de leurs enfans. Dès qu'ils étaient nés, les anciens de leurs tribus les visitaient; l'enfant qu'on trouvait trop faible était condamné à périr : loi sauvage, aussi contraire à la raison qu'à la nature.

A sept ans, les enfans quittaient leurs mères. On les distribuait en classes; leur tête était rasée; ils marchaient nu-pieds; on les accoutumait à braver l'intempérie des saisons.

A douze ans, ils apprenaient les lois, et s'habituaient à l'obéissance qu'exigeaient les magistrats, et au respect qu'on doit à la vieillesse.

Formés à la lutte, instruits à manier le

glaive, à lancer le javelot, on les faisait battre les uns contre les autres, et si vivement qu'ils y perdaient quelquefois des membres et même la vie.

Dans le dessein de se former aux ruses de la guerre, on leur permettait de voler quelques fruits : ces vols n'étaient punis que lorsqu'ils se laissaient surprendre.

A la fête de Diane on les battait de verges, pour exercer leur patience et leur courage. Ceux qui montraient le plus de constance étaient les plus estimés.

Lycurgue les rendait durs et braves, pour qu'ils ne fussent jamais conquis ; mais il les faisait pauvres et ennemis du luxe, pour qu'ils ne fussent jamais conquérans.

L'expérience ne prouva que trop l'impossibilité de rendre un peuple guerrier et de l'empêcher d'être ambitieux.

La jeunesse s'instruisait par la conversation, et non par la lecture. La musique guerrière était en honneur à Sparte, où l'on proscrivait toute musique tendre et voluptueuse.

Les Lacédémoniens ne connaissaient d'autre éloquence que la concision. Ils voulaient que la parole fût rapide comme la pensée,

et l'ornement de l'esprit leur semblait aussi frivole que celui du corps.

On a souvent admiré la brièveté de leurs réponses. Les ambassadeurs d'un peuple étranger leur dirent un jour : « Nous met- » trons tout à feu et à sang dans votre » pays, si nous y entrons. » Le sénat répondit : « Si. »

Le premier objet du législateur était d'inspirer aux citoyens un amour ardent pour la patrie : ils devaient la préférer à tout ; cet amour était la première des vertus. S'ils faisaient la guerre, *Vaincre ou mourir* devenait leur devise ; quel que fût le nombre des ennemis, il était défendu de fuir. Chaque citoyen avait le droit d'insulter impunément le lâche. Le soldat devait, comme le dit une femme spartiate à son fils, se défendre jusqu'à la mort, *et revenir sur ou sous son bouclier.*

L'éducation des femmes était presque aussi sévère que celle des hommes. Elles s'exerçaient à la lutte, à la course, à lancer le javelot ; elles se montraient nues sur l'arène. On parait leur âme et non leur corps, et leur vertu, disait-on, rendait la pudeur inutile.

Cet usage, qui blessait la modestie, s'opposait plutôt à l'amour qu'au vice. Lycurgue voulait que les femmes de Sparte fussent plus citoyennes que mères et qu'épouses. En élevant leur courage, il endurcit leur cœur. Lorsqu'on rapportait un Lacédémonien tué sur le champ de bataille, sa femme ou sa mère, avant de le pleurer, examinaient ses blessures pour voir s'il les avait reçues à la poitrine ou au dos, si elles étaient honorables ou honteuses.

Enfin le législateur, sacrifiant tous les intérêts privés à l'intérêt public et les sentimens de la nature à l'amour de la patrie, permit aux vieillards et aux hommes valétudinaires de céder leurs femmes aux jeunes gens qui pouvaient faire naître d'elles des enfans robustes.

Tous ces règlemens firent des Lacédémoniens un peuple à part, une espèce de communauté politique et guerrière, qui étonna son siècle et la postérité par l'austérité de ses mœurs, par l'indépendance de ses habitans, par l'intrépidité de ses guerriers. Mais cette nation, admirable quand on la considère dans l'éloignement, devait offrir un triste spectacle à ceux qui venaient

la visiter. Lacédémone était un temple dédié à la gloire et à la liberté, dont les prêtres fanatiques avaient banni les arts, les lettres, l'amour, l'amitié, l'aisance, les plaisirs, et jusqu'aux liens les plus doux qui attachent les familles. Ce peuple était fait pour être célèbre, et non pour être heureux.

Toutes les lois de Lycurgue entourèrent les hommes de tant de chaînes, et par le moyen de l'éducation publique se gravèrent si profondément dans les âmes, qu'on ne vit à Sparte, pendant plusieurs siècles, aucune sédition populaire, aucune violence privée, aucun empiétement de la part de l'autorité royale.

Cette discipline austère, cette vertu publique donnèrent aux Lacédémoniens un empire d'estime sur les Grecs. Mais cet empire, trop dur et trop étranger à leurs mœurs, les fatigua bientôt; et la brillante Athènes, rivale de Sparte, profita, pour étendre son influence, de la haine qu'inspirait le joug pesant des Lacédémoniens.

Quoique le législateur de Sparte eût tendu constamment au double but d'assu-

rer la liberté du peuple, et de le mettre à l'abri des attaques de l'étranger, plusieurs de ses concitoyens hasardèrent de lui faire quelques observations critiques sur ses lois.

L'un d'eux, effrayé de la puissance du trône et de celle du sénat, lui proposait d'établir dans l'État une égalité absolue; il répondit : « Essaie-la toi-même dans ta » maison. »

Un autre lui demandait d'indiquer aux Spartiates les meilleurs moyens à prendre pour se défendre contre leurs ennemis; il dit : « C'est de demeurer pauvres. »

On lui proposait d'environner la ville de murailles. « J'aime mieux, dit-il, qu'elle » soit entourée d'hommes. »

Ce qui est certain c'est que sa république fut puissante et florissante, jusqu'au moment où Lysandre y introduisit à la fois les trésors et les vices des peuples vaincus.

Après avoir achevé cette grande entreprise, Lycurgue déclara qu'il allait consulter l'oracle d'Apollon, et fit jurer à ses concitoyens qu'ils exécuteraient ses lois inviolablement jusqu'à son retour.

Arrivé à Delphes, il fit un sacrifice à Apollon. L'oracle déclara que Sparte serait la cité la plus illustre et la plus heureuse, tant qu'elle observerait ses lois. Lycurgue envoya cette réponse à Sparte, et se laissa ensuite mourir de faim pour que ses concitoyens, qui avaient fait serment d'exécuter ses règlemens jusqu'à son retour, n'eussent aucun prétexte pour les enfreindre.

Les anciens auteurs ne sont pas d'accord sur le temps où vécut Lycurgue. Aristote le fait naître à l'époque où régnait Iphitus; Xénophon place sa naissance quelques années après l'établissement des Héraclides dans le Péloponèse; Eutichidès dit qu'il était le onzième descendant d'Hercule.

Il connut le sage Thalès en Crète; il prit en Égypte l'idée de la séparation des citoyens en classes. Les assemblées du peuple se tenaient par ses ordres en plein champ. Craignant la séduction de l'éloquence, il ne voulut ni juges ni tribunaux, et il ordonna que les différends des citoyens seraient jugés par des arbitres.

Malgré l'austérité de ses décrets contre les arts, le luxe et les voluptés, il voulait

que la jeunesse spartiate fût gaie, et l'on vit avec surprise que le plus sévère de tous les législateurs fût le seul qui eût élevé un autel au rire.

On peut se faire une idée de la poésie permise à Sparte par cette chanson lacédémonienne, que Plutarque nous a conservée, et qui fut traduite par Amyot.

CHOEUR DES VIEILLARDS.

Nous avons été jadis
Jeunes, vaillans et hardis.

CHOEUR DES JEUNES GENS.

Nous le sommes maintenant,
A l'épreuve à tout venant.

CHOEUR DES ENFANS.

Et nous un jour le serons,
Qui tous vous surpasserons.

Les femmes lacédémoniennes, dont les mœurs étaient aussi mâles que celles de leurs maris, ne plaçaient leur amour-propre que dans la gloire de leurs époux et de leurs enfans: elles exaltaient leur courage, et ils avaient pour elles le plus grand respect. Une étrangère disait à la

femme de Léonidas : « Vous êtes la seule » femme qui commandiez aux hommes. » — « Aussi, répondit la reine de Sparte, » sommes-nous les seules qui faisons des » hommes. »

Une mère, pour consoler son fils qu'une blessure rendait boiteux, lui dit : « Chacun » de tes pas te rappellera ta valeur. »

Le célibat était méprisé. Un jeune Spartiate, refusant de se lever devant un illustre capitaine qui n'était pas marié, lui dit : « Tu n'as point d'enfans qui puissent me » rendre un jour cet honneur. »

Le respect pour la vieillesse était un devoir. On vit même un jour au spectacle d'Athènes les ambassadeurs de Lacédémone céder leurs places à un vieillard qui n'en pouvait pas trouver parmi ses compatriotes.

L'amour du bien public fut la vertu qui distingua le plus les Lacédémoniens. Un d'eux, nommé Pédarète, n'ayant pas été admis au nombre des trois cents membres du conseil de la république, témoigna sa joie de ce que Sparte avait trouvé trois cents citoyens qui valaient mieux que lui.

Leurs prières étaient brèves comme leurs discours. Ils demandaient seulement aux

Dieux *de favoriser les gens de bien.* Socrate préférait cette oraison aux riches offrandes et aux cérémonies pompeuses de l'Attique.

Ce peuple belliqueux voulait que, chez lui, toutes les statues des divinités fussent armées, même celle de Vénus. Cependant ces citoyens intrépides connaissaient la peur : c'était celle des lois.

Sparte avait un temple consacré à la crainte : on l'avait placé près du lieu où se rassemblaient les éphores. Les Lacédémoniens pensaient, comme Plutarque, que le citoyen qui craint le plus les lois est celui qui redoute le moins l'ennemi : il disait que la crainte du blâme empêche la crainte de la mort.

PREMIÈRES GUERRES DE SPARTE.

Peu de temps après la mort de Lycurgue, les Lacédémoniens, sous le règne de Théopompe, firent la guerre aux Argiens, qui leur disputaient la possession d'un petit pays nommé Thyréa. Les deux peuples, voulant épargner le sang de leurs concitoyens, nommèrent de chaque côté trois cents champions pour décider cette que-

relle. Presque tous périrent dans le combat; il ne resta que deux Argiens et un Lacédémonien, nommé Othriades. Chaque peuple s'attribua la victoire; le combat continua; les deux Argiens périrent; mais Othriades, vainqueur, ne voulant pas survivre à ses compagnons d'armes, se tua lui-même sur le champ de bataille.

Ce fut après cette guerre que le roi Théopompe, jaloux du sénat et profitant des sujets de plainte que ce corps avait donnés au peuple, créa cinq nouveaux magistrats, nommés éphores, qui devaient surveiller la conduite des sénateurs et même celle des rois. On les élisait pour un an; leur autorité, fort étendue tant que la guerre durait, était très bornée pendant la paix.

Le ravissement d'Hélène avait causé la ruine de Troie; une injure faite à quelques femmes de Sparte fut l'origine d'une longue guerre, qui détruisit le royaume des Messéniens.

Suivant un antique usage, les habitans de Sparte venaient offrir des sacrifices aux Dieux dans un temple situé sur la frontière de la Laconie et de la Messénie. Les Messéniens, au milieu des fêtes qui suivirent ces

sacrifices, enlevèrent quelques filles lacédémoniennes. Alcmène, roi de Sparte, pour se venger de cet outrage, entra en Messénie sans déclarer la guerre, surprit de nuit la ville d'Amphée, et massacra tous ses habitans.

Quatre mois après, les Messéniens pénétrèrent à leur tour en Laconie, sous la conduite de Phaës, leur roi. Les deux armées se livrèrent bataille; le combat dura toute une journée, et la victoire resta indécise.

L'année suivante l'armée lacédémonienne, en quittant Sparte, jura de n'y pas revenir avant d'avoir conquis la Messénie. Une nouvelle bataille eut lieu sans qu'aucun parti pût s'attribuer la victoire. Mais une maladie contagieuse, s'étant répandue dans le camp des Messéniens, diminua leurs forces à un tel point qu'ils se virent obligés de se retirer et de s'enfermer dans la ville d'Ithome, située sur une haute montagne.

L'oracle de Delphes, consulté par eux, déclara qu'ils devaient, pour s'assurer la faveur des Dieux, leur offrir en holocauste

une de leurs princesses. Aristodème, prince du sang royal, sacrifia sa fille.

Bientôt après les Lacédémoniens s'approchèrent d'Ithome; les Messéniens vinrent à leur rencontre, le combat fut opiniâtre et sanglant. Euphraës, roi de Messène, tomba percé de coups. La mêlée fut terrible autour de lui. Aristodème l'enleva des mains des Spartiates et le ramena dans Ithome, où il mourut de ses blessures.

La valeur brillante d'Aristodème lui mérita la couronne; les suffrages unanimes de son peuple la lui donnèrent. Profitant habilement de leur confiance et de leur ardeur, il marcha contre les ennemis, les battit, prit le roi Théopompe, et le fit mourir avec trois cents Spartiates.

Cette guerre se prolongeait toujours et semblait interminable. Les Lacédémoniens, qui avaient juré de ne pas revenir chez eux avant d'avoir subjugué leurs ennemis, commencèrent à craindre qu'une si longue absence ne causât l'extinction de leurs familles. Ils envoyèrent à Sparte les jeunes soldats nouvellement enrôlés, et qui n'étaient pas liés, comme eux, par un serment. Ils leur cédèrent tous leurs femmes;

et les enfans qui naquirent de ces mariages illicites s'appelèrent Parthéniens. Dans la suite, honteux de leur origine, ils se bannirent eux-mêmes, et allèrent s'établir à Tarente, en Italie, où ils fondèrent une colonie.

La guerre dura encore quatre années. Enfin, après une longue vicissitude d'échecs et de succès, les Spartiates bloquèrent la ville d'Ithome. Les Messéniens résistèrent long-temps; mais, leurs vivres étant épuisés, ils se rendirent. Aristodème se tua sur le tombeau de sa fille. Ithome fut rasée, et le peuple messénien se vit réduit en servitude. Cette première guerre avait duré vingt ans.

Trente ans après, les Messéniens se révoltèrent sous la conduite d'un de leurs princes, nommé Aristomène, qui défit plusieurs fois complètement les Spartiates. Ceux-ci consultèrent l'oracle, qui leur ordonna de demander un général à la ville d'Athènes.

Les Athéniens, jaloux de Lacédémone et désirant plutôt sa perte que ses succès, lui envoyèrent, avec une sorte de dérision, un poëte, nommé Tyrtée, qui était petit

et contrefait. Ce nouveau général n'avait jamais porté les armes. Son inexpérience lui attira des revers; il fut vaincu trois fois. Les Spartiates, découragés, voulaient abandonner le camp et retourner dans leurs foyers. Mais Tyrtée, plus habile en poésie qu'en tactique, composa des chants dont la verve et l'harmonie transportèrent les Lacédémoniens d'une telle ardeur qu'ils lui demandèrent de les mener sur-le-champ à l'ennemi. Tyrtée, répondant à leurs vœux, défit complètement les Messéniens, qui se retirèrent sur le mont Ira. Après une défense opiniâtre Aristomène périt, et les Messéniens cessèrent d'exister. Les uns furent pris et réduits à la condition des Ilotes; les autres, cherchant leur salut dans la fuite, renoncèrent à leur patrie, et s'établirent en Sicile, où ils bâtirent la ville de Messine.

Avant de parler d'une autre guerre que la république de Sparte soutint contre les Athéniens, nous allons faire connaître les révolutions qui étaient survenues dans la ville d'Athènes, depuis la mort du roi Codrus.

RÉVOLUTION D'ATHÈNES.

Législation de Dracon et de Solon.

Après la mort de Codrus, les Athéniens pensèrent qu'aucun homme ne pouvait jamais être digne de remplacer un roi qui avait porté son dévouement au peuple jusqu'au point de se livrer à la mort pour lui. Ils adoptèrent le gouvernement républicain, et donnèrent la présidence des archontes qui les gouvernaient. à Médon, fils de Codrus.

Cette magistrature devait être d'abord perpétuelle; dans la suite, après la mort d'Alcméon, le peuple augmenta le nombre des archontes, et décida qu'ils ne resteraient en place que dix ans. Peu de temps après on réduisit cette durée à un an.

Le premier archonte s'appelait archonte éponyme; on datait les actes de son nom. Le second se nommait archonte roi; le troisième archonte polémarque, et les autres archontes thesmothètes.

Cette forme de gouvernement ne tarda pas à dégénérer en anarchie. L'État était déchiré par trois factions. Les habitans des

montagnes, pauvres et indépendans, voulaient la démocratie; les riches, qui possédaient la plaine, tendaient à l'oligarchie; tous ceux qui étaient distribués sur les côtes désiraient un gouvernement mixte qui garantît les propriétés, et qui pût maintenir l'ordre sans nuire à la liberté.

L'inégalité des fortunes s'était considérablement accrue. Les riches opprimaient les pauvres; ceux-ci, accablés de dettes, se voyaient obligés, pour les acquitter, de vendre eux ou leurs enfans. La crainte d'une éternelle servitude les portait souvent à la révolte. La licence était impunie ou réprimée arbitrairement.

Les anciennes lois royales incomplètes ne suffisaient plus à un pays qui, par les progrès de sa civilisation, avait acquis une nouvelle industrie, de nouveaux besoins et de nouveaux vices.

Las de cette anarchie, le peuple choisit pour législateur l'homme qu'il croyait le plus éclairé, le plus vertueux et le plus sévère. Il s'appelait Dracon et se trouvait alors au nombre des archontes. Ce magistrat fit un code de morale et de lois pénales. Sans toucher à la forme du gouverne-

ment, il prescrivit aux hommes leurs devoirs à toutes les époques de leur vie; il régla leur nourriture, leur éducation; il espérait faire de bons citoyens, et ne fit que des mécontens. La sévérité de ses principes révolta les passions, et il se vit obligé de s'exiler dans l'île d'Égine, où il mourut.

La dureté de son caractère était peinte dans ses lois. Ne connaissant point de nuances entre les fautes, toute déviation de la vertu lui semblait un crime; il punissait de mort le moindre délit; l'oisiveté même attirait cette peine.

Après son départ la confusion augmenta. Un des principaux citoyens nommé Cylon, appuyé d'un grand nombre de partisans, voulut s'emparer de l'autorité. Le peuple l'assiégea dans la citadelle; Cylon, voyant que sa résistance était inutile, évita la mort par la fuite.

Ses amis se réfugièrent dans le temple de Minerve; ils en furent arrachés et massacrés. Cette cruauté impie excita l'indignation générale, qui fut suivie d'une grande consternation, parce qu'on apprit en même temps que les Mégariens s'étaient emparés de la ville de Nisée et de Salamine.

Une maladie contagieuse se répandit dans Athènes. La superstition augmenta la crainte et troubla les esprits. Partout on crut voir des spectres; on disait que Minerve voulait venger la profanation de ses autels.

Les prêtres, les devins profitaient de ces désordres. L'ambiguité des oracles répandait et augmentait la terreur. Tous les vœux se tournèrent alors vers Épiménide, qui était en Crète et qu'on regardait généralement comme un homme favorisé des dieux.

On vantait partout son habileté pour lire dans l'avenir et pour expliquer les songes, les pressentimens et les oracles. La sévérité de ses mœurs le faisait respecter; son éloquence était persuasive. Les Crétois prétendaient qu'il avait dormi pendant quarante ans dans une caverne, et qu'après son réveil, exilé comme un imposteur, il eut besoin d'accumuler les preuves les plus frappantes de la vérité de son récit pour parvenir à se faire reconnaître.

Ce qu'on doit croire de cette fable c'est qu'Épiménide vécut long-temps solitaire, et que l'étude et la méditation, jointes à une imagination vive, lui donnèrent les

moyens de connaître et de dominer les hommes.

Ce qui est certain c'est que sa sagesse, sa piété étaient si révérées que les peuples imploraient son secours dans les calamités publiques, et s'adressaient à lui pour purifier leurs villes et pour expier leurs crimes.

Athènes l'appela et le reçut avec transport. Il purifia les temples, immola des victimes, dressa de nouveaux autels, composa des cantiques, régla les cérémonies religieuses, calma les imaginations troublées, et, par une piété douce, ramena pour quelque temps le peuple à des principes d'ordre et de vertu.

Le respect qu'il inspirait commanda l'obéissance; tant qu'il resta dans la ville la paix y régna. Il partit, emportant l'amour du peuple qui voulut le combler de présens. Il les refusa et ne demanda pour lui qu'une branche de l'olivier consacré à Minerve, et pour Gnosse, sa patrie, l'amitié des Athéniens.

Après son départ la fureur des factions se réveilla, et, comme il arrive lorsque les désordres populaires sont au comble, on

sentit qu'un pouvoir unique devenait le seul remède aux maux de l'État.

Solon, de la race des rois, attira tous les regards : on le choisit pour législateur et pour premier magistrat. Le peuple voulait même le faire roi; mais le précipice qui entourait le trône l'effraya; il accepta le gouvernement de la république et refusa le sceptre.

Solon avait beaucoup voyagé. Dans ces temps on trouvait en Grèce, en Asie, en Afrique, plusieurs hommes éclairés et vertueux qui recueillaient les vérités reconnues en morale et en politique, et les réduisaient en maximes, courtes et claires, qui frappaient les esprits et se gravaient dans la mémoire. Ils avaient mérité le beau titre de sages. On admirait la profondeur et la concision de leurs questions et de leurs réponses. Liés entre eux par une amitié que ne troublait point la jalousie, ils se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement.

Les plus célèbres de ces sages étaient alors Thalès de Milet, Pittacus de Mytilène, Bias de Priène, Cléobule de Linde dans l'île de Rhodes, Myson et Chilon de Lacé-

démone, le Scythe Anacharsis, et Solon d'Athènes.

Solon joignait à ses connaissances en philosophie et en politique le talent de la poésie. Il avait fait des hymnes pour les dieux ; on admirait deux poëmes qu'il avait composés, l'un sur les révolutions du globe, l'autre sur une ancienne guerre des Grecs contre les habitans d'une île Atlantique, située au-delà des colonnes d'Hercule, et que les flots avaient engloutie.

Les lumières des sages, l'étude des lois d'Égypte avaient mûri son imagination ; et, s'il n'avait pas cette austérité de mœurs qu'on attend d'un homme appelé pour réformer une nation, on trouvait en lui la justice qui inspire la confiance, le talent qui persuade, la science qui éclaire, et une douceur de caractère propre à concilier les intérêts et à calmer les passions.

Sa douceur n'était pas sans courage, et le commencement de son administration fut marqué par un acte de vigueur. Les Athéniens, craignant, dans l'état de confusion où ils se trouvaient, qu'une guerre entreprise imprudemment ne consommât leur ruine, avaient défendu sous des peines sévères à

leurs orateurs de parler de la perte de Salamine. Solon brava la défense, proposa au peuple de réparer ce honteux échec, le détermina à reprendre cette île, et en fit la conquête.

Plutarque dit que ce fut par ruse qu'il s'en empara. Apprenant que les Mégariens voulaient enlever les jeunes filles grecques qui dansaient sur le rivage de l'île, il fit prendre à de jeunes Athéniens des habits de femmes. Ils cachèrent des armes sous leurs robes, attaquèrent les Mégariens, les tuèrent presque tous, et se rendirent maîtres de Salamine.

Le plus grand malheur de l'État était alors la guerre des pauvres contre les riches. Les premiers demandaient hautement l'abolition des dettes et un nouveau partage des terres; les seconds s'y opposaient avec opiniâtreté. Solon refusa le partage des propriétés; mais il abolit les dettes, et rendit la liberté aux citoyens que leurs créanciers retenaient en prison.

Le mécontentement fut d'abord extrême dans les deux partis; mais bientôt les propriétaires, se voyant à l'abri des tumultes qui troublaient leurs possessions, et les pauvres, se sentant affranchis de toute

crainte de servitude, se livrèrent tranquillement à des travaux qui firent renaître l'industrie et le commerce. La confiance se rétablit, les éloges succédèrent aux plaintes, et le peuple revêtit Solon d'une autorité plus étendue.

Il corrigea les lois de Dracon, conserva celle qui punissait l'homicide, et adoucit les autres.

Solon disait lui-même qu'il ne pouvait pas faire de lois parfaites, mais qu'il devait seulement donner aux Athéniens la meilleure législation dont ce peuple fût susceptible.

La majorité des habitans d'Athènes voulait la démocratie. Le législateur conserva cette forme de gouvernement, et se contenta de remédier, autant que possible, à ses inconvéniens.

Il établit donc que la puissance souveraine existerait dans l'assemblée du peuple, qui devait statuer sur la paix, sur la guerre, sur les lois et sur tous les grands intérêts du pays.

Tout citoyen avait le droit d'assister à cette assemblée. Mais, après avoir fait cette concession à l'esprit populaire, voulant prévenir les écarts d'une multitude igno-

rante, éclairer sa volonté et diriger ses décisions, il forma un sénat de quatre cents personnes, qui devaient examiner et discuter toutes les propositions avant qu'elles fussent soumises au peuple. Il exigea de plus qu'aucun orateur ne pût se mêler des affaires publiques, sans avoir subi un examen de sa conduite et de ses mœurs.

Il ordonna que les hommes âgés de plus de cinquante ans opineraient toujours les premiers dans les assemblées du peuple.

Les riches seuls pouvaient être sénateurs et magistrats; mais ils étaient élus par le peuple, et lui rendaient compte de leur administration.

Toutes les magistratures administratives étaient annuelles; les unes éligibles, les autres tirées au sort.

Les juges étaient pris indifféremment dans toutes les classes de citoyens. Le sort les nommait.

L'aréopage, composé des hommes les plus vénérés, fut chargé de veiller au maintien des lois et des mœurs. Cette charge était conférée pour la vie. L'aréopage avait le droit de censure et l'exerçait sur les magistrats comme sur les particuliers. On

appelait à l'aréopage de toutes les décisions des tribunaux. Cette puissance supérieure devait ramener constamment les autorités aux principes de la constitution, et les particuliers aux règles de la morale. Les archontes, en sortant de place, devaient, après un sévère examen, être inscrits au nombre des membres de l'aréopage.

Solon avait remarqué que, dans les troubles publics, un petit nombre de méchans et de factieux profitaient avec audace, pour dominer, de l'inaction des gens de bien et de leur amour pour le repos. Afin d'éviter cet inconvénient, il décréta des peines graves contre tout citoyen qui, dans un temps de trouble, ne se déclarerait pas ouvertement pour un des partis. Cette loi, long-temps admirée et rarement suivie, forçait la vertu au courage.

Une autre loi condamnait à mort tout citoyen qui voudrait s'emparer de l'autorité souveraine. Elle permettait à chacun de tuer un tyran et ses complices, et même tout magistrat qui aurait continué ses fonctions sous la tyrannie.

Tel était l'esprit de ses lois générales. Celles qui concernaient les particuliers re-

gardaient le citoyen, dans sa personne, comme portion de l'État; dans ses obligations, comme membre d'une famille qui appartient à l'État; dans sa conduite, comme faisant partie d'une société dont les mœurs doivent constituer la force.

Une des maximes de Solon était qu'il n'y aurait point d'injustice dans une ville, si chaque citoyen regardait comme personnelle à lui toute injure faite à un autre citoyen. Aussi la loi, voulant protéger les faibles et les pauvres contre les puissans et les riches, permettait et prescrivait même à tout Athénien d'attaquer et de poursuivre en justice quiconque aurait insulté un enfant, une femme, un homme libre, ou même un esclave.

Personne ne pouvait engager sa liberté pour dettes, ni disposer de celle de ses enfans. Le citoyen pouvait cependant vendre sa fille ou sa sœur, dans le cas où elle se serait déshonorée.

Le suicide était mutilé et flétri. La loi gardait le silence sur le parricide, Solon le supposait impossible.

La calomnie était soumise à des peines graves. Chacun pouvait arrêter un homme

en l'accusant de vol; mais s'il ne pouvait pas prouver le crime, il payait une forte amende. Si ce risque effrayait les pauvres, ils pouvaient dénoncer le vol à des arbitres : la cause devenait alors civile et n'entraînait pas d'amende. Les citoyens étaient partagés en quatre classes réglées par la quotité de leurs fortunes. Les étrangers n'obtenaient la naturalisation que sous des conditions difficiles à remplir.

La patrie n'étant composée que de familles, la loi veillait à leur conservation. Un chef de maison devait toujours être représenté par un enfant légitime ou adoptif. Dans le cas de décès sans postérité, on obligeait juridiquement un des héritiers à prendre le nom du mort et à perpétuer sa famille.

Le plus proche parent d'une fille unique avait droit de l'épouser.

Solon, pour éviter la concentration des biens territoriaux, avait limité les acquisitions permises aux particuliers. Nul ne pouvait vendre ses terres, hors le cas d'une extrême nécessité.

Le législateur, voulant que la jeunesse soignât la vieillesse, permit aux citoyens

de disposer par testament d'une partie de leurs biens, pourvu que la force et la liberté de leur raison fussent prouvées. Cette institution, nouvelle alors, fut applaudie.

Conformément aux lois égyptiennes, tout particulier fut obligé de rendre compte à l'aréopage de sa fortune et de ses ressources. L'oisiveté était notée d'infamie. La loi réglait l'éducation des enfans, les études des écoles et les exercices du gymnase.

On élevait aux dépens du public les enfans des citoyens morts au champ d'honneur. Les grands services rendus à l'État étaient récompensés par des couronnes. Les lâches étaient punis par un jugement qui les déclarait infâmes.

Tout homme de mauvaises mœurs se voyait exclus des fonctions publiques et des assemblées du peuple.

Le fils devait nourrir son père dans sa vieillesse. L'enfant né d'une courtisane était dispensé de ce devoir.

On punissait de mort le magistrat qui paraissait ivre en public.

La législation politique de Solon ne prévint pas les révolutions : les passions du

peuple furent plus fortes que sa raison; mais ses lois civiles et criminelles, respectées constamment par les Athéniens comme des oracles, furent prises pour modèle par les autres peuples. La plupart des villes grecques les adoptèrent, et Rome, tourmentée par l'anarchie, les invoqua comme un remède salutaire contre les maux qui la déchiraient.

Les magistrats et le peuple athénien jurèrent d'observer ces lois pendant un siècle. On les inscrivit sur des rouleaux qu'on attachait aux bâtimens publics. Solon, importuné par la foule des gens qui s'adressaient à lui pour demander des interprétations ou des modifications de son code, laissa au temps le soin de consolider son ouvrage, et s'absenta pour dix ans, après avoir fait promettre aux Athéniens de ne rien changer à ses lois jusqu'à son retour.

Il parcourut encore l'Égypte et voyagea en Crète. Il donna sa législation à un canton de cette île, et son nom à une ville dont ses réglemens assurèrent le bonheur.

A son retour dans Athènes il trouva la république déchirée de nouveau par les factions. Elles voulaient toutes changer la

constitution, et ne pouvaient s'accorder sur ce qu'on devait lui substituer.

Solon, voulant apaiser ces troubles, se crut d'abord secondé par Pisistrate, qui était à la tête de la faction la plus populaire; mais il dut s'apercevoir bientôt que cet homme ambitieux ne s'était fait démagogue que pour devenir tyran.

PISISTRATE.

La multitude est toujours facilement trompée par celui qui la flatte. Aucun ambitieux ne fut jamais plus propre à la dominer que Pisistrate. Secourable pour les pauvres, affectant un grand amour pour la démocratie, prodigue de ses richesses, nul ne parla plus éloquemment de la liberté en marchant à la tyrannie. Ses amis comptaient sur son zèle; ses ennemis se reposaient sur sa douceur; et son ambition avait si bien pris les dehors de la vertu, qu'adoré par son parti, il se faisait respecter par les autres.

Lycurgue, à la tête des habitans de là plaine, et Mégaclès, fils d'Alcméon, que

les riches regardaient comme leur chef, augmentaient l'autorité de Pisistrate en la combattant.

Ne pénétrant point ses desseins secrets, ils lui reprochaient son zèle pour l'égalité et pour la liberté, et renforçaient ainsi l'amour que le peuple lui portait.

Cependant Mégaclès avait un parti considérable. Son père, ayant rendu d'importans services à Crésus, roi de Lydie, et comblé de biens par ce monarque, était devenu lui-même possesseur d'une fortune immense, en épousant Agariste, fille de Clisthène, prince de Sicyone.

Cette opulence le mettait à portée de s'attacher les principaux citoyens et de solder les plus corrompus.

Lorsque Pisistrate se fut bien assuré de l'affection du peuple, en défendant ses droits contre les partisans de l'oligarchie, il se blessa lui-même et parut sur la place publique, faisant entendre à la multitude que les riches et les grands l'avaient ainsi maltraité, et qu'il était victime de son zèle pour la liberté.

Le peuple, indigné, se rassembla; et, sans avoir égard aux déclarations de Ly-

curgue, aux menaces de Mégaclès et aux sages remontrances de Solon, on accorda à Pisistrate une garde de cinquante hommes pour la sûreté de sa personne. Il en accrut bientôt le nombre, en y recevant tous ceux qui lui offraient leurs services; et, avec leur secours, il se rendit maître de la citadelle.

Tous ses ennemis alors prirent la fuite. Les amis des lois étaient consternés; chacun tremblait dans la ville, excepté Solon qui reprochait hautement aux Athéniens leur lâcheté et au tyran sa perfidie.

Il osait rappeler au peuple sa propre loi qui ordonnait à tous les citoyens d'arracher la vie à celui qui voudrait usurper l'autorité; et comme on lui demandait ce qui pouvait lui donner une telle audace, il répondit : « Ma vieillesse. »

Pisistrate était trop habile pour répandre le sang d'un homme aussi respecté que Solon. Il trouvait bien plus avantageux pour lui de le gagner que de le punir. Unis tous deux par les liens du sang, ils l'avaient été davantage par une amitié longue et si vive que les détracteurs de Solon en avaient blâmé l'excès.

L'adroit tyran n'ignorait pas les moyens qui pouvaient séduire un vieillard : il ne l'abordait qu'avec respect, témoignait pour lui la plus tendre amitié, vantait sans cesse ses lois, les faisait exécuter et les observait toutes rigoureusement lui-même, hors celle qui lui refusait le rang suprême.

Solon, trompé par cette fausse déférence et plus encore, sans doute, par son amour-propre, crut qu'il pourrait vaincre l'ambition par la sagesse. Il se rapprocha de Pisistrate, répondit à sa confiance, entra dans son conseil, et conçut l'espoir d'adoucir une domination qu'il n'avait pu renverser.

Le chagrin que lui donna l'inutilité de ses efforts, termina ses jours. Il ne survécut pas deux ans à la liberté de sa patrie. Solon mourut âgé de quatre-vingts ans, sous l'archonte Hégestratus, la seconde année de la cinquante-unième olympiade.

Pisistrate ne jouit pas d'abord tranquillement de son autorité. Les regrets excités par la mort de Solon avaient réveillé l'amour de l'indépendance. Les partis de Lycurgue et de Mégaclès, réunis, chassèrent le tyran d'Athènes ; mais les grands suivent

plutôt leurs intérêts que leurs opinions. Mégaclès, jaloux de Lycurgue, dont le crédit faisait des progrès, promit à Pisistrate de le rétablir sur le trône, s'il voulait épouser sa fille. Il y consentit : leurs partisans, ralliés, chassèrent Lycurgue ; et, pour gagner l'esprit du peuple, on aposta une femme, d'une grande beauté, qui parut tout-à-coup au milieu d'Athènes, sur un char magnifique, et telle qu'on représente Minerve. Elle annonça hautement que les dieux allaient ramener Pisistrate. Le peuple, croyant obéir à la divinité, reçut avec transport le tyran.

Ses fils, Hipparque et Hippias, craignaient que des enfans d'un second lit ne leur enlevassent l'amitié et l'héritage de leur père. Ils parvinrent à lui inspirer une forte aversion pour sa nouvelle épouse. Mégaclès, irrité, prit le parti de sa fille ; il prodigua ses richesses pour gagner les Athéniens, et les excita à la révolte. Pisistrate fut obligé de se sauver une seconde fois d'Athènes et de se retirer dans l'île d'Eubée.

Après onze ans d'exil, plusieurs villes maritimes s'étant déclarées pour lui, il ras-

sembla quelques troupes, surprit la ville d'Athènes, et y rentra en vainqueur.

Dans les premiers momens de son triomphe il fit périr Mégaclès, Lycurgue et leurs principaux partisans. Depuis, sa justice fit oublier sa cruauté.

L'adresse, l'audace et l'artifice lui avaient donné le trône ; la modération le lui conserva. Tout le peuple obéit aux lois, parce qu'il s'y soumettait lui-même le premier. Il n'abusa jamais de son pouvoir; et, comme le dit Rollin, la douceur de sa domination fit honte à plus d'un souverain légitime.

Actif et populaire, en protégeant l'industrie et l'agriculture, il attira dans les campagnes une foule de pauvres citoyens qui ne servaient dans la ville qu'à entretenir les factions.

Les temples, les bâtimens publics et les fontaines dont il enrichit Athènes, occupèrent l'oisiveté d'un peuple indocile.

Il publia une nouvelle édition d'Homère, et fit présent aux Athéniens d'une bibliothéque.

Abordable pour tous les citoyens, il donnait aux uns, prêtait aux autres, et offrait l'espérance à tous. Ses jardins, son

palais étaient ouverts au public. Il souffrait les reproches et ne se vengeait pas des injures.

Un jour quelques jeunes gens ivres avaient insulté sa femme. Ils vinrent en larmes demander un pardon aussi difficile à espérer qu'à accorder : « Vous vous » trompez, leur dit Pisistrate, ma femme » ne sortit point hier de toute la jour» née. »

Un jeune homme avait voulu enlever sa fille; sa famille l'excitait à la vengeance: « Si nous haïssons, dit-il, ceux qui nous » aiment trop, que ferons-nous à ceux qui » nous haïssent! » Et ce jeune homme devint son gendre.

Quelques-uns de ses anciens amis, voulant secouer son joug, s'étaient révoltés et retirés dans un fort. Il alla les trouver, seul, sans gardes et avec son bagage: « Je viens, leur dit-il, pour que vous me » persuadiez de rester avec vous, si je ne » puis pas vous déterminer à revenir avec » moi. »

Il fallait que l'esprit de la liberté fût bien fortement imprimé dans l'âme des Athéniens pour qu'une si douce servitude

ne les fît pas revenir à l'amour de la monarchie.

Son règne fut long et tranquille; il mourut trente-trois ans après son usurpation, dont dix-sept années s'étaient écoulées dans la plus profonde paix. Il transmit son pouvoir à ses enfans Hipparque et Hippias.

TYRANNIE D'HIPPARQUE ET D'HIPPIAS.

Les fils de Pisistrate, moins habiles que leur père, gouvernèrent cependant avec la même sagesse. Ils aimaient tous deux les lettres; deux poëtes fameux, Anacréon et Simonide, furent attirés par eux dans Athènes, et en reçurent beaucoup d'honneurs et de présens. Comme ils croyaient, avec raison, qu'on ne peut adoucir les mœurs des peuples qu'en les éclairant, ils s'occupèrent beaucoup de l'instruction publique, répandirent partout les œuvres d'Homère, et firent inscrire sur le piédestal des statues de Mercure, placées dans les lieux publics, des maximes qui faisaient connaître à la multitude les pensées des sages et les élémens de la morale.

Leur tyrannie ne ressemblait point à celle des autres usurpateurs du pouvoir suprême. Imitant la modestie de Pisistrâte, ils ne prirent point le titre de roi, se contentèrent d'être les premiers citoyens de la république, et ne portèrent aucune atteinte aux lois de Solon. Pisistrate même, étant accusé d'un meurtre, s'était soumis au jugement de l'aréopage.

Quoiqu'ils se crussent descendus des anciens rois d'Athènes, ils laissèrent aux magistrats leurs prérogatives. Ils levèrent un impôt d'un vingtième sur les terres; mais le produit en fut consacré aux besoins publics plus qu'à leurs dépenses personnelles. Leur pouvoir était absolu, mais ils le cachaient sous des formes légales.

On accusait Hipparque d'être trop adonné aux voluptés. Ce penchant aurait plutôt corrompu que révolté le peuple. Mais il commit une injustice; elle excita la haine contre lui, et causa sa perte.

Deux jeunes citoyens d'Athènes, Harmodius et Aristogiton, unis tous deux par une tendre amitié et plus encore par une ardente passion pour la liberté, projetèrent la mort des deux tyrans. Leur objet était

de rétablir la liberté publique, et de venger la sœur d'Harmodius d'un affront qu'Hipparque lui avait fait en la chassant d'une cérémonie publique. Pour exécuter cette entreprise ils cachent leurs poignards sous des branches de myrte, et entrent dans le temple de Minerve, où les princes offraient un sacrifice. Ils devaient attendre la réunion de leurs amis ; mais, voyant Hippias qui parlait tout bas à l'un des conjurés, ils se croient trahis, n'écoutent que leur fureur, se jettent sur Hipparque, qui se trouvait près d'eux, et lui plongent leur poignard dans le sein. La garde massacra dans l'instant même Harmodius ; Aristogiton fut arrêté. On le mit à la torture ; mais, au lieu de nommer ses complices, il accusa les propres amis d'Hippias, qui, sans examen, les fit mourir. « As-tu encore d'autres scé-» lérats à me faire connaître ? » dit le tyran. — « Non, répondit le jeune homme expirant ; » il ne reste plus que toi. J'emporte au » tombeau le plaisir de t'avoir trompé et de » t'avoir fait égorger tes meilleurs amis. »

Depuis ce temps Hippias, n'écoutant que la peur, le plus funeste des conseillers, se fit détester par ses injustices et par

ses cruautés. Tout ce qui est violent ne peut durer : au bout de trois ans il fut renversé, malgré l'appui qu'il avait cru se donner en mariant sa fille au fils du tyran de Lampsaque.

Les Alcméonides, famille puissante dans Athènes, en avaient été exilés par les Pisistratides. Pendant leur exil Clysthène, leur chef, obtint des Amphictyons la direction des travaux entrepris pour construire un nouveau temple à Delphes. Les Alcméonides employèrent leurs richesses à embellir cet édifice : par cette magnificence ils gagnèrent la prêtresse d'Apollon, qui faisait parler ce dieu comme ils le voulaient. Aussi toutes les fois que Sparte l'envoyait consulter, l'oracle ne promettait aux Lacédémoniens l'assistance divine que lorsqu'ils auraient délivré Athènes du joug de la tyrannie.

Cette ruse eut une pleine réussite. Lacédémone donna des troupes aux Alcméonides pour rentrer dans leur patrie. Leur première tentative n'eut pas de succès; Hippias les battit. Mais dans une seconde invasion, ses enfans ayant été pris, il fut obligé, pour

racheter leur liberté, d'abdiquer et de sortir de l'Attique.

Son règne avait duré dix-huit ans. Il s'exila en Asie et s'établit à Sigée, ville phrygienne, sur les bords du Scamandre.

Athènes chassa ainsi ses tyrans à la même époque où les rois furent bannis de Rome*. Les Athéniens, délivrés de leur prince, rendirent les plus grands honneurs à la mémoire d'Harmodius et d'Aristogiton, qu'on révérait, long-temps après, comme des Dieux. Leurs statues, érigées dans la place publique, entretenaient dans l'esprit des citoyens la haine de la tyrannie et l'amour de la liberté, dont ils avaient été les martyrs. Dans les fêtes publiques on chantait en leur honneur un hymne qu'Athénée nous a transmis. Nous le rapporterons comme un monument de l'esprit et des mœurs de ce siècle.

« Je porterai mon épée couverte de » feuilles de myrte, comme firent Harmo- » dius et Aristogiton quand ils tuèrent le » tyran et qu'ils établirent dans Athènes » l'égalité des lois.

*An du monde 3496.—Avant Jésus-Christ 508.

» Cher Harmodius, vous n'êtes point
» encore mort. On dit que vous êtes dans
» les îles des bienheureux, où sont Achille,
» aux pieds légers, et Diomède, ce vail-
» lant fils de Tydée.

» Je porterai mon épée couverte de
» feuilles de myrte, comme firent Harmo-
» dius et Aristogiton lorsqu'ils tuèrent le
» tyran Hipparque dans le temps des Pa-
» nathénées.

» Que votre gloire soit éternelle, cher
» Harmodius, cher Aristogiton, parce que
» vous avez tué le tyran et établi dans
» Athènes l'égalité des lois. »

Athènes immortalisa aussi l'action d'une femme qui avait signalé son courage dans le temps de la conjuration. C'était une courtisane nommée Lionne. Elle avait gagné le cœur d'Harmodius et d'Aristogiton par ses charmes et par ses talens. Le tyran, connaissant leur intimité, fit mettre cette femme à la torture pour apprendre les noms des conjurés. Elle opposa une constance invincible aux plus affreux tourmens, et se coupa la langue, afin que la violence de la douleur ne lui arrachât aucune parole indiscrète. Pour conserver le souvenir

de cette mort glorieuse, les Athéniens, n'osant décerner une statue à une courtisane, firent sculpter une lionne sans langue.

Enfin, long-temps après, ayant su qu'une petite-fille d'Aristogiton vivait à Lemnos dans la misère, le peuple la fit venir à Athènes, la dota et la maria à un des hommes les plus riches de la ville.

On ne peut trop condamner toute usurpation et trop louer l'amour des lois, de la patrie et de la liberté. Cependant l'histoire, attentive à ne jamais séparer la gloire de la morale, commet, je crois, une faute dangereuse lorsqu'elle ne fait pas sentir à la jeunesse que l'excès des éloges donnés par l'enthousiasme à des actions que la vertu réprouve, est également contraire à la raison et à l'humanité. Celui qui combat un tyran peut acquérir une gloire pure; mais cacher ses poignards sous des myrtes, assassiner au lieu de vaincre, dénoncer des innocens, ce sont des actes auxquels nous donnerons justement le nom de crimes, malgré les louanges éloquentes de tous les auteurs anciens et modernes. Jamais un noble but ne peut justifier des moyens coupables.

Athènes avait recouvré sa liberté, mais non sa tranquillité. Clysthène et Isagoras, à la tête de deux factions, se disputaient l'autorité. Le premier l'emporta et fit quelques changemens à la constitution. Il établit la loi de l'ostracisme. Elle donnait le droit au peuple de bannir pour dix ans les citoyens qui lui faisaient ombrage par leurs richesses ou par leur mérite. On avait donné ce nom à cette sorte de jugement, parce que les citoyens écrivaient sur une coquille le nom de l'accusé qu'ils voulaient bannir.

Isagoras implora l'appui des Lacédémoniens. Cléomène, roi de Sparte, vint à son secours, força Clysthène de sortir de la ville avec les Alcméonides et sept cents familles attachées à son parti.

Ces bannis furent vainqueurs à leur tour, rentrèrent dans la ville, et reprirent leurs rangs et leurs biens.

Sur ces entrefaites les Lacédémoniens découvrirent la fourberie de Clysthène pour faire parler l'oracle de Delphes. Irrités de cette supercherie et jaloux d'Athènes, dont la liberté pouvait augmenter la puis-

sance, ils formèrent le projet de relever le trône des Pisistratides.

Hippias, appelé par eux, vint de Sigée à Sparte; mais on ne pouvait exécuter un tel dessein sans l'aveu et le secours des peuples alliés. Leurs députés s'assemblèrent; l'éloquence de Cléomène ébranla d'abord les esprits; mais un député de Corinthe, nommé Sosicle, prenant la parole, reprocha hautement aux Lacédémoniens de vouloir établir dans Athènes la tyrannie qu'ils détestaient à Sparte. Il fit le tableau des malheurs que la domination d'un tyran avait récemment fait éprouver à sa patrie; il conjura les peuples libres de renoncer à l'injuste projet d'asservir un autre peuple.

Tous les alliés se rangèrent à son avis, et ce projet des Lacédémoniens n'eut d'autre résultat que de dévoiler leur jalousie et leur ambition.

Hippias retourna en Asie, chez Artapherne, satrape de Lydie. Cet ambitieux, rompant tous les liens qui l'attachaient à son pays, employa son adresse et sa coupable éloquence pour déterminer le roi de

Perse à prendre son parti et à se rendre maître d'Athènes, dont la possession lui soumettrait toute la Grèce.

L'orgueilleux satrape ordonna aux Athéniens de rappeler Hippias et de lui rendre son autorité. La république refusa avec mépris de se soumettre à une influence étrangère : telle fut l'origine de la guerre qui ne tarda pas à éclater entre les Perses et les Grecs.

LA BÉOTIE.

Avant de terminer l'histoire de ce second âge, il est nécessaire de faire connaître, en peu de mots, la situation où se trouvaient quelques cités et quelques peuples remarquables par leur puissance, sans être aussi fameux que les Athéniens et les Lacédémoniens par leur législation et par leurs lumières.

Soixante ans après la guerre de Troie, les Béotiens, descendant des montagnes de Thessalie, marchèrent contre la ville de Thèbes et se joignirent aux habitans de la campagne qui avaient une origine commune avec eux. Ils détrônèrent la famille de Cadmus, et conquirent toute la pro-

vince, à laquelle ils donnèrent leur nom.

La grossièreté de ces montagnards les rendit pendant long-temps l'objet de la raillerie des Athéniens et des Spartiates, qui les trouvaient lourds et peu spirituels; mais à la guerre on admirait leur courage. Ils étaient plus habiles dans l'art militaire que dans celui de la législation : aussi ils détruisirent facilement chez eux la tyrannie et ne surent pas y bien établir la liberté.

Leur constitution était trop militaire et leur gouvernement trop concentré pour former une bonne république. Tout citoyen était soldat et soumis à la discipline dans la ville comme dans les camps.

Quatre magistrats les gouvernaient. Quelquefois ils furent portés au nombre de sept. On les élisait pour un an : leur autorité était semblable à celle des rois. Ces magistrats s'appelaient Béotarques. Les conseils et les tribunaux conduisaient et jugeaient les affaires sous leur surveillance. Dans les occasions extraordinaires les petites villes de Béotie envoyaient des députés à Thèbes. Les Béotarques présidaient leur assemblée.

Cette république fut troublée, comme presque toutes les autres, par deux fac-

tions, dont l'une soutenait la démocratie et l'autre l'oligarchie.

Avant de chasser ses rois, Thèbes fut souvent en guerre contre Athènes. Lorsque le dernier prince de la famille de Thésée commandait l'armée athénienne, le roi des Thébains lui proposa de vider leur querelle par un combat singulier. Thymètes, se trouvant trop vieux, refusa cette proposition; mais, comme elle était agréable aux deux peuples, dont elle épargnait le sang, Mélanthus, prince messénien, chassé de son pays par les Héraclides, s'offrit pour champion aux Athéniens. Il fut accepté, combattit, tua le roi de Thèbes, et obtint le sceptre d'Athènes, après l'abdication de Thymètes. Mélanthus laissa le trône à son fils Codrus.

ARCADIE.

Cette nation, divisée en peuples peu nombreux, conserva long-temps les petits rois qui les gouvernaient; mais enfin la nécessité de se défendre contre des États plus puissans les força de se réunir et de se former en république. Leurs villes les plus cé-

lèbres furent Tégée et Mantinée. Leurs mœurs étaient douces, leur vie pastorale. Courageux comme les autres Grecs, mais moins ambitieux, ils défendaient plutôt leur bonheur que leur gloire.

A l'honneur de passer pour les plus anciens habitans de la Grèce, ils joignaient celui d'être regardés comme les plus invincibles.

L'oracle avait déclaré aux Lacédémoniens qu'avec les secours des dieux mêmes ils ne pourraient soumettre un peuple aussi frugal.

Le tableau riant que présentaient les plaines fertiles, les fraîches vallées, les sources limpides et les riches troupeaux de l'Arcadie fut souvent tracé par les peintres les plus habiles et par les poëtes les plus célèbres. On admirait les autres peuples, on aimait les Arcadiens.

En décrivant les danses de leurs bergers, leurs fêtes champêtres, en répétant leurs chansons pastorales, on éprouvait, on inspirait le désir d'habiter ce beau pays qu'on pouvait nommer le temple de la nature et des vrais plaisirs. Le voyageur qui s'en éloignait, en conservait un doux souvenir, et

répétait ces mots, inscrits par un peintre ancien sur le tombeau d'une jeune bergère : « Et moi aussi j'ai vécu en Arcadie. »

Ce peuple hospitalier et vertueux était sévère contre le crime. Le dernier roi d'Arcadie, nommé Aristocrate, trahit les Messéniens, ses alliés, et les livra aux Spartiates. Les Arcadiens le firent mourir, jetèrent son corps hors de leurs limites, et placèrent sur une colonne cette inscription : « Le lâche, » en trahissant les Messéniens, a mérité » son sort. La perfidie n'échappe point au » châtiment. »

L'ÉLIDE.

La religion rendait le territoire de l'Élide sacré pour tous les peuples de la Grèce : les jeux olympiques s'y célébraient. De toutes parts on voyait accourir à Olympie les rois, les sages, les poëtes et les guerriers. Tout homme doué d'un rare talent, d'une grande force, ou d'une extrême légèreté, tout écuyer habile dans l'art de conduire des chars et de dompter des coursiers, venait en Élide disputer une couronne qui donnait l'immortalité et qu'on croyait re-

cevoir de la main des dieux; car l'imagination vive des Grecs les portait à penser que toutes les divinités de l'Olympe, partageant leurs passions, quittaient leurs célestes demeures pour présider aux jeux qu'on célébrait sur les rives de l'Alphée.

Ainsi l'Élide ne devait ressembler à aucun pays du monde. La guerre ne pouvait la troubler. Chacun déposait les armes en entrant sur ce territoire sacré. La politique de son gouvernement n'avait ni invasions à craindre ni alliances à rechercher.

Tous les autres peuples augmentaient les richesses de ce pays par les tributs qu'y versait l'ambition des prétendans à la gloire olympique.

Cette nation paisible conserva longtemps des rois de la race d'Iphitus; mais l'exemple des autres contrées et l'esprit général de la Grèce y établirent enfin la démocratie. L'État connut alors les dissensions intestines; chaque ville soutint ses prétentions à la supériorité. Celle d'Élis obtint la suprématie; mais les habitans de Pise, située au nord de l'Alphée, prétendaient à la garde d'Olympie et à la surintendance des fêtes. Les habitans d'Élis la

lui disputaient; cette querelle amena la guerre. Phédon, tyran d'Argos, profitant de ces troubles, s'arrogea, comme descendant d'Hercule, la garde du temple qui lui était dédié. Après sa mort les habitans de Pise s'en emparèrent; mais, au bout de quelques olympiades, les troupes d'Élis assiégèrent Pise et la détruisirent de fond en comble.

Depuis ce temps la république fut paisible, et les peuples de l'Élide ne se mêlèrent qu'aux guerres de religion qui troublèrent rarement la Grèce.

Pélops était le fondateur des jeux olympiques. Leur célébration n'eut point d'abord d'époque déterminée. Iphitus, roi d'Élis, ordonna qu'ils auraient lieu tous les cinq ans. Cette loi fut donnée l'an du monde 3288 : on réduisit depuis cet espace à quatre ans. Le nombre des olympiades était la grande chaîne de la chronologie grecque. Cette ère ne commença que la première année de la vingt-huitième olympiade.

Les jeux olympiques étaient consacrés à Jupiter. Les vainqueurs, couverts de gloire, se voyaient presque divinisés. On datait

l'année par leurs noms ; les poëtes les chantaient, et chacun admirait avec un respect mêlé d'envie la couronne de laurier qui couvrait leurs fronts. Le premier prix était celui de la course, qui se faisait dans un lieu appelé stade. Il y avait plusieurs genres de course : la course à pied, la course à cheval, la course des chars. Cette dernière était la plus renommée. Gélon, Hiéron, roi de Sicile, Philippe, roi de Macédoine, s'enorgueillirent d'y remporter le prix. Les chars étaient attelés de deux ou de quatre chevaux de front. Lorsqu'Alcibiade fut proclamé vainqueur, il donna un festin où tout le peuple de la ville et tous les étrangers furent invités. Après ces courses les athlètes combattaient. Leurs différens jeux s'appelaient le pugilat, la lutte, le disque et le saut. Plusieurs beaux génies de la Grèce lisaient leurs ouvrages au milieu de l'assemblée olympique. Hérodote y fit entendre son histoire : chacun des livres qui la composaient reçut le nom d'une muse. Lysias y lut une harangue sur la chute de Denys le tyran.

Un des plus habiles athlètes de la Grèce fut Milon de Crotone. On le vit remporter

six victoires aux jeux olympiques ; il porta sur ses épaules, dans toute la longueur d'un stade, un bœuf de quatre ans, l'assomma d'un coup de poing, et le mangea tout entier.

La force qui avait fait sa gloire causa sa mort. Ayant voulu ouvrir entièrement un tronc de chêne qui était fendu, ses mains se trouvèrent tellement prises et serrées, qu'il devint la proie des animaux féroces qui le surprirent dans cet état et le dévorèrent.

ARGOS, CRÈTE, THESSALIE, ETC., ETC.

La capitale du royaume d'Agamemnon, qui avait si long-temps dominé la Grèce, perdit sa gloire avec ses rois. La république d'Argos, déchirée par des factions, tomba sous le joug du fameux tyran Phédon, de la race d'Hercule : son pouvoir finit avec lui.

Les Argiens, mal gouvernés, furent malheureux au-dedans et sans influence au-dehors. Mycène, Asinée, Nauplie se rendirent indépendantes; Hermione, Épi-

daure formèrent des républiques séparées. Thyrrée et quelques autres conquêtes restèrent aux Lacédémoniens.

Le royaume de Crète, après la mort d'Idoménée, fut entraîné par l'esprit général de la Grèce : on abolit la royauté. Les Crétois, sous le gouvernement républicain, conservèrent une grande réputation militaire : leurs archers passaient pour les meilleurs du monde. Mais la législation de Minos, qui avait servi de modèle à celle de Solon et de Lycurgue, fut abolie ; et le peuple crétois, malheureux chez lui et méprisé par les étrangers, se déconsidéra par sa mauvaise foi, tellement que son nom devint une injure.

La Thessalie, aussi favorisée par la nature que l'Arcadie, ne jouit pas, comme elle, des douceurs de la paix. La délicieuse vallée de Tempé ne garantissait pas ses bergers des fureurs de la guerre : elle en fut souvent le théâtre et la proie. La patrie d'Achille devait être guerrière, et cependant la cavalerie thessalienne, qui faisait la force principale des armées grecques, contribua moins à la gloire du pays qu'à celle

des autres peuples qu'elle servait tour à tour.

Les Phocéens, voisins de la Thessalie, furent continuellement en guerre avec elle. Dans leurs plaines les Thessaliens avaient l'avantage; mais les montagnes de la Phocide leur opposaient des obstacles qu'ils ne pouvaient vaincre. Ces indociles montagnards résistèrent même à toute la Grèce, qui voulait les punir d'avoir labouré un terrain consacré à Apollon. Possédant au milieu de leur pays le temple de Delphes, ils ne surent point tirer parti de cet avantage qui pouvait rendre leur territoire inviolable et sacré. La religion aurait fait leur sûreté; une avidité impie leur attira le courroux des autres peuples de la Grèce. Leur opiniâtreté devint célèbre sous le nom de *désespoir phocéen*, parce qu'ils prouvèrent dans plusieurs occasions qu'ils aimaient mieux périr avec leurs familles et leurs biens, que de céder aux lois d'un vainqueur.

Telle était, à la fin du second âge de la Grèce, la situation de ces différens peuples, tous gouvernés en république, tous passionnés pour la gloire et la liberté. Ces deux

nobles sentimens, qui agitaient tous les esprits, électrisèrent toutes les âmes, peuplèrent en peu de temps cette petite contrée de tant d'hommes de talent et de génie, qu'elle occupe plus de place dans l'histoire que les grands empires, et remplit encore le monde, après trois mille ans, des plus grands et des plus brillans souvenirs.

Dans le premier âge, à cette époque où les Pélages reçurent d'Égypte les premiers principes de la civilisation, la lumière pénétra lentement dans ces esprits sauvages, et les mœurs conservèrent long-temps une antique grossièreté.

La force tenait lieu de tout mérite et de tout droit; ils ignoraient jusqu'au mot de vertu : celui dont ils se serv aient pour l'exprimer était *arétè* (bravoure). On traitait les vaincus avec férocité. L'esclavage fut regardé comme un adoucissement de cette politique barbare, puisqu'il préservait les prisonniers de la mort.

Les Grecs furent long-temps guerriers avant de connaître les élémens de la guerre; la force de corps faisait tout; une bataille n'était que l'ensemble de plusieurs duels. Les Thessaliens qui domptèrent les pre-

miers des chevaux furent presque divinisés; on les nomma Centaures. Le cheval de Troie fut la première machine de guerre. Le principal objet de la guerre était le pillage. Les vaisseaux grecs n'étaient que des canots sauvages. Ignorans en astronomie, ils avaient des années de trois, de quatre et de six mois. La sûreté individuelle n'avait aucune garantie contre l'homme enrichi par le pillage. Le ravisseur, l'adultère et le meurtrier n'étaient punis que par une amende : les mœurs des princes n'étaient guère moins cruelles que celles de leurs sujets. Ils injuriaient leurs adversaires avant de les combattre, et outrageaient leurs corps après les avoir vaincus. Les princesses lavaient elles-mêmes leurs vêtemens. On voyait Agamemnon, le roi des rois, assommer un taureau, le rôtir, le découper, et en servir le dos à son convive Ajax.

Les Grecs établis dans l'Asie-Mineure s'éclairèrent les premiers; ceux d'Europe ne marchèrent que lentement sur leurs pas. Ce ne fut qu'environ trois cents ans après la guerre de Troie, que l'illustre Homère fut connu des Spartiates et des Athéniens. Mais le beau ciel de la Grèce ne

devait pas éclairer toujours une grossière population. Ce pays, où la diversité des aspects et des saisons présente sans cesse un tableau mouvant et varié, n'attendait qu'un rayon de lumière pour réveiller l'imagination de ses habitans, et pour la rendre plus riante, plus active et plus riche que celle de tous les autres peuples du monde.

Les Grecs, sortant de leurs sombres forêts, se réunirent dans les plaines, se répandirent sur les fleuves, se rassemblèrent dans les villes. La douce chaleur de leur climat électrisa leur esprit, colora leurs idées, orna leur langage d'expressions figurées.

Charmés de la beauté du tableau que présentait à leurs yeux une si délicieuse contrée, ils adorèrent la cause qui produisait tant de merveilles. L'admiration et la reconnaissance donnèrent la première idée d'un Dieu, ou plutôt en rappelèrent le souvenir effacé; car nos auteurs modernes se trompent en croyant que notre religion seule et celle des Juifs ont fait connaître au genre humain l'Être Suprême. Aristote dit formellement qu'une tradition reçue par les plus anciens des hommes

nous apprend « Que Dieu est le créateur » et le conservateur de toutes choses ; qu'il » n'y a rien dans la nature qui puisse maintenir sa propre existence, sans la protection constante de ce Dieu : de là, disait-il, » on a conclu que l'univers était plein de » dieux qui voyaient, entendaient et surveillaient tout. Cette opinion est conforme » à la puissance et non à la nature de la » Divinité. Dieu, étant un, a reçu plusieurs noms relatifs à la variété des effets » dont il est la cause. »

Orphée avait enseigné cette théologie sublime. Les fables des autres poëtes firent oublier depuis cette doctrine simple et vraie. On n'en a gardé que ce passage cité par Proclus : « Tout ce qui est, tout ce » qui a été, tout ce qui sera, était contenu » dans le sein fécond de Jupiter. Jupiter » est le premier et le dernier, le commencement et la fin ; de lui dérivent tous les » êtres. »

L'imagination grecque, voulant donner une âme à chaque objet, écoutant plus les poëtes que les sages et le sentiment que la raison, peupla la terre de dieux et le ciel de passions. « Alors, comme le dit l'abbé

» Barthélemi, se forma cette philosophie,
» ou plutôt cette religion païenne, mé-
» lange confus de vérités et de mensonges,
» de traditions respectables et de fictions
» riantes : système qui flatte les sens et
» révolte l'esprit, qui respire le plaisir en
» préconisant la vertu. »

Ainsi on divinisa la nature, et les fables d'Hésiode et d'Homère devinrent la religion des Grecs. Selon cette croyance, une puissance infinie, une lumière pure, un amour divin qui établissait partout l'harmonie, tira l'univers du chaos et créa les dieux et les hommes. Ils se disputèrent l'empire. La terre fit la guerre au ciel. Les Titans attaquèrent les dieux; ceux-ci furent vainqueurs, et nous soumirent pour toujours.

La race immortelle se multiplia; Saturne, né du ciel et de la terre, eut trois fils qui se partagèrent l'univers.

Jupiter gouverna le ciel, Neptune régna sur les mers, et Pluton dans les enfers.

Tous les autres dieux exécutaient leurs ordres; Vulcain présidait au feu; Cérès aux moissons; Mars à la guerre; Vénus inspira les tendres passions; Minerve don-

nait la sagesse; Mercure conduisait les orateurs à la tribune et les ombres dans le Tartare; Thémis tenait les balances de la justice; Jupiter lançait la foudre pour effrayer le crime. Sa cour, centre de lumière éternelle, était le séjour du bonheur. Chaque fleuve avait sa divinité, chaque fontaine sa naïade. Bacchus animait la gaîté des vendangeurs; les Grâces répandaient leurs charmes sur les traits de la beauté, sur les écrits des poëtes; Apollon et les muses électrisaient tous les talens; Vulcain forgeait des armes; la gaîté même était protégée par Momus et par la Folie; les rayons de Diane éclairaient doucement l'obscurité des nuits, et les pavots rafraîchissans de Morphée faisaient oublier aux mortels leurs travaux, leurs fatigues et toutes leurs douleurs, excepté celle du remords.

Les hommes recevaient des dieux tous les biens, et les accusaient d'être les auteurs de leurs maux. La divinité punissait les fautes par le malheur.

Les Grecs, croyant les dieux semblables aux hommes, leur créaient un bonheur pareil à celui qui était l'objet de leurs désirs.

Le ciel avait ses fêtes, ses banquets; la jeunesse, sous les traits d'Hébé, distribuait l'ambroisie, versait le nectar. La lyre d'Apollon faisait retentir les voûtes de l'Olympe de son harmonie. Dès le matin l'Aurore ouvrait les portes du ciel, et répandait sur la terre la fraîcheur de l'air et le double parfum de Flore, déesse des fleurs, de Pomone, déesse des fruits. Phébus, montant sur le char du soleil, inondait le monde de torrens de lumière; et lorsque Éole, dieu des vents, rassemblant les orages en furie, avait épouvanté les Dryades et les Silvains, divinités des bois, la brillante messagère de Junon, la légère Iris, annonçait à la terre, par la trace vivement colorée de ses pas, le retour du calme et de la paix des cieux.

Les dieux, toujours présens, inspirent les vertus et les vices, dirigent tous les penchans des hommes, sont témoins de toutes leurs actions et lisent dans leurs pensées.

Ainsi des milliers de divinités combattent dans le cœur des mortels. Si les unes les égarent, si d'autres s'efforcent de les mener à la vertu, la Mort et les Parques terminent ce débat : son inexorable faux et leurs ci-

seaux cruels tranchent les destinées humaines. Alors Mercure ne protége plus le larcin; Vénus ne sourit plus à la volupté; le terrible Mars n'excite plus au carnage; les lois de Jupiter s'exécutent. L'homme a passé le Styx dans la barque du vieux Caron; il entre dans le sombre empire de Pluton. Minos, Éaque et Rhadamante le jugent à l'inflexible tribunal des enfers. S'il a fait le bien pendant sa vie, il est conduit dans les bosquets charmans de l'élysée où il jouit d'une paix constante, d'un printemps éternel, au milieu des héros vertueux, des beautés fidèles, des rois bienfaisans, des sages respectés, des orateurs et des poëtes célèbres; et là il retrouve, sans nuages et sans mélange, les douceurs d'un chaste hymen, les épanchemens d'une tendre amitié, les affections innocentes, les jeux, les occupations, les exercices et tous les plaisirs qui faisaient le charme de sa vie. Mais, s'il a commis des crimes, l'implacable Némésis, divinité vengeresse, s'empare de son cœur; les noires Furies le frappent de leurs fouets, le déchirent par leurs serpens, le traînent dans les gouffres de l'Averne, et là le livrent aux plus affreux supplices.

On voit que les Grecs, élevés par les Égyptiens, croyaient à l'immortalité de l'âme : dans leur opinion, l'âme spirituelle ou l'entendement était, pendant la vie, enveloppée d'un âme sensitive, matière subtile et lumineuse, image parfaite et, pour ainsi dire, ombre de notre corps; après la mort, l'âme intellectuelle rejoignait dans le ciel la lumière céleste dont elle était émanée, et l'âme sensitive, conduite par Mercure, descendait dans les enfers pour y recevoir le prix de ses vertus ou le châtiment de ses forfaits.

Plusieurs pensaient qu'au bout d'un certain nombre de siècles, les ombres buvaient l'onde du fleuve d'Oubli ou Léthé, et qu'alors elles revenaient sur la terre reprendre une nouvelle vie.

Tout était sensuel dans cette religion, les peines comme les récompenses. Les dieux mêmes éprouvaient les passions des hommes : la Discorde les divisait; l'Amour les blessait de ses flèches, et les portait souvent à revêtir une forme humaine pour s'unir à de simples mortelles.

Jupiter séduisait Danaé, poursuivait Io, enlevait Europe, faisait naître Hercule du

sein de la belle Alcmène. La jalousie portait Junon à la vengeance; Vulcain était trahi par Vénus, qui se livrait au dieu de la guerre; et la chaste Diane elle-même se laissait toucher par les charmes du bel Endymion.

Les guerres de la terre se répétaient dans les cieux. Minerve, Apollon, Mars et Junon combattaient, les uns pour détruire, les autres pour sauver Troie, jusqu'au moment où Jupiter, monarque de l'univers, dont un signe faisait trembler la terre et les cieux, rassemblait son immense et céleste conseil, prononçait l'arrêt dicté par le Destin, et forçait toutes les autres divinités à s'y soumettre.

Ainsi la religion des Grecs, inconséquente dans son système, mêlait une foule d'erreurs funestes à un petit nombre de vérités utiles. Elle animait, mais elle altérait tout; et si, d'un côté, elle enseignait l'existence des dieux et l'immortalité de l'âme, si elle promettait des récompenses à la vertu et des punitions au crime, de l'autre elle favorisait les passions coupables et divinisait les vices.

Ce culte imparfait ne pouvait donner

qu'une morale relâchée; mais il présentait à la politique de grands moyens pour profiter de la crédulité des peuples. On les occupait par des fêtes; on leur en imposait par des mystères; on les effrayait, on les rassurait par des oracles, par des augures. L'imagination, que ne réglait aucun principe certain, ne connaissait aucunes bornes. Rien n'était raisonnable, tout était merveilleux; et ces nations héroïques ressemblaient à des enfans brillans et crédules, occupés par des contes, élevés par des fables et gouvernés par une religion poétique.

L'histoire n'était pour eux qu'un drame, dont l'intrigue merveilleuse et remplie de miracles était tracée par la destinée et dénouée par l'intervention de quelques divinités de l'Olympe.

Ce tableau, ou plutôt cette esquisse de la religion des Grecs, fait comprendre l'influence qu'elle dut avoir sur leur caractère et sur leurs actions.

Les peuples, gouvernés par des principes si contradictoires, livrés à leur imagination qu'égaraient tant de fables, vivaient dans un monde de prestiges, et devaient

nécessairement nous offrir ce mélange de lumières et d'ignorance, de sagesse et de folie, d'héroïsme et de superstition, de vertus et de passions, qui plaît encore à notre esprit, même en choquant notre raison, et qui, dans la maturité des siècles, malgré la sévérité d'une religion vraie et d'une morale éclairée, exalte encore notre pensée, se reproduit sous le pinceau de nos peintres, dans les chants de nos poëtes, et charme toujours nos souvenirs, comme dans la vieillesse nous aimons à nous rappeler les fables qui entouraient notre berceau et les jeux qui amusaient notre enfance.

Quelques sages, abandonnant au peuple les fables et les prodiges, étudiaient la nature et cherchaient la vérité. Personne, dans les temps modernes, ne les a encore surpassés dans cette partie de la morale qui enseigne à maintenir l'âme dans un état calme et à placer le bonheur loin des excès. Leurs écrits sont une source féconde où puisent avec fruit tous les moralistes qui veulent peindre et combattre les passions. Mais leur métaphysique, leurs explications de la création, de la destinée et des phénomènes de

notre nature intellectuelle ne reposent sur aucun principe certain, sont souvent dénuées de raison, quoique brillantes d'esprit, et leurs rêves philosophiques sont tout aussi peu sages que cette théogonie poétique et cette mythologie populaire, objet de leur culte public et de leur secret mépris.

Trois siècles après la ruine de Troie, il ne restait plus dans la Grèce aucune trace de barbarie. La civilisation, les lettres, les arts avaient fait les progrès les plus rapides. Partout on voyait des villes bâties, des temples élevés, des codes de lois établis; les autels fumaient de sacrifices; de pompeuses cérémonies, des jeux célèbres attiraient de toutes parts les étrangers. La liberté fortifiait les âmes; les arts adoucissaient les mœurs; la tribune retentissait de discours éloquens; les écrits ingénieux de plusieurs philosophes célèbres se lisaient dans toutes les écoles et donnaient à la jeunesse le goût de l'éloquence et des lettres.

Les édifices publics étaient ornés des images des dieux et des héros, qui animaient le marbre et la toile; et la Grèce, en peu de siècles, devint, sous l'empire d'un doux climat et d'une imagination

riante, un pays enchanté, un tableau magique où se réunissait tout ce qui peut échauffer l'âme, exalter l'esprit et charmer les sens.

A la fin des deux premiers âges de son existence, la Grèce comptait déjà plus d'hommes éclairés et célèbres que les vieux empires qui l'avaient tirée de la barbarie.

Nous avons fait connaître les héros des temps fabuleux et ceux de la première époque historique; mais la Grèce, avant de combattre les Perses, comptait aussi des poëtes fameux et des philosophes célèbres. Le temps ne nous a laissé connaître que les noms de Linus et de Musée; peu de vers d'Orphée ont échappé à ses ravages. Hésiode chanta les campagnes et les travaux de l'agriculture. Nous n'avons de connaissances certaines des dieux de l'Olympe que par la théogonie de ce poëte. Sa description du bouclier d'Hercule fut aussi célèbre que les travaux de ce demi-dieu.

Homère, antérieur à l'ère des olympiades, fut le premier des grands poëtes, et leur sert encore de modèle. L'Odyssée raconte les voyages d'Ulysse après la prise de Troie. Le sujet de l'Iliade est la colère d'Achille, si

funeste aux Grecs. Alexandre-le-Grand regardait ces deux poëmes comme le chef-d'œuvre de l'esprit humain.

Cicéron place Homère au nombre des plus grands peintres; Horace le préfère aux plus profonds philosophes; Quintilien le met au-dessus des plus illustres orateurs.

La ceinture de Vénus, les touchans adieux d'Hector et d'Andromaque, la douleur de Priam dont les larmes fléchissent le courroux d'Achille, les prières personnifiées dont les pleurs adoucissent la vengeance du maître des dieux, et tant d'autres fictions admirables, ornées d'une éloquence divine dont nous ne pouvons plus apprécier qu'imparfaitement les charmes, méritèrent à cet homme étonnant le beau titre de prince des poëtes, qu'aucun génie antique ni moderne n'a pu, jusqu'à présent, lui disputer.

Homère devint aveugle et vécut pauvre. Tous les siècles ont répété ses vers, et nous ont laissé ignorer le lieu de sa naissance. Plusieurs villes d'Europe et d'Asie se disputèrent l'honneur de lui avoir donné le jour.

Paros se vantait d'avoir vu naître Archiloque, inventeur des vers ïambes. Ce poëte était plein de force et de licence.

Alcée honora Mitylène, sa patrie, par ses talens lyriques. Passionné pour la liberté, il attaqua par de vives satires le tyran de Lesbos. Quintilien trouvait quelque ressemblance entre son style et celui d'Homère.

Sapho brillait dans le même lieu et dans le même temps; l'amour fit son génie et causa ses malheurs. Nul poëte ne sut mieux peindre la passion; l'excès des siennes ternit sa gloire.

Thespis, contemporain de Solon, inventa la tragédie. Ses acteurs, ambulans et montés sur des trétaux, intéressèrent par le récit des exploits héroïques qu'interrompaient des chœurs chantans. Ce fut ainsi que, parcourant la Grèce, il répandit partout les germes et le goût de ces fictions dramatiques qui devinrent la passion des Grecs, influèrent sur leurs mœurs et contribuèrent à leur gloire.

Simonide se distingua presque également par ses vers élégiaques et par sa philosophie. Hiéron lui demandait une définition qui lui fît connaître l'essence de Dieu : Simonide prit un jour pour répondre, ensuite deux, et puis quatre, enfin un nombre infini pour prouver l'immensité du sujet proposé à sa

méditation. S'étant embarqué avec des marchands, ils s'étonnaient de le voir partir sans bagages. Le vaisseau périt; Simonide leur dit : « Vous êtes ruinés et je n'ai rien » perdu, car je porte tout avec moi. »

Anacréon vivait dans la soixante-douzième olympiade; il était de Téos en Ionie. Sa vie était consacrée au plaisir, la volupté fut son but et son étude. Il chanta jusqu'à près de cent ans le vin, l'amour et les plaisirs. Ce poète aimable fut long-temps l'ornement de la cour de Polycrate à Samos et de celle d'Hipparque, tyran d'Athènes.

Tandis que la poésie chantait les merveilles du ciel et de la terre, la philosophie cherchait à en pénétrer les causes. Les philosophes grecs, parmi lesquels se distinguèrent sept hommes décorés du beau titre de sages, s'occupaient à tracer les principes de la politique, les règles de la morale et les élémens de la physique.

Thalès, chef de la secte ionique, regardait l'eau comme un principe universel dont un Dieu suprême et intelligent s'était servi pour tout créer. Thalès était un grand astronome et un bon mathématicien pour son siècle, puisqu'il fixa le cours de l'année

solaire, prédit l'éclipse de soleil qui arriva sous le règne d'Astiage, et trouva le moyen de mesurer la hauteur des pyramides par un calcul proportionnel entre leur ombre et celle de son corps. Il remerciait les dieux de trois choses principalement, de l'avoir créé de nature humaine et non animale, de l'avoir fait homme et non femme, Grec et non barbare.

Sa mère voulait qu'il se mariât; il répondit d'abord qu'il n'était pas temps, et quelques années après qu'il n'était plus temps. En examinant les astres, il tomba dans un puits; une vieille femme, le raillant de cette chute, lui dit : « Comment voulez-» vous connaître ce qui est dans les cieux, » vous qui ne voyez pas ce qui est à vos » pieds? »

Le législateur d'Athènes, Solon, était au nombre des sept sages. Ses reparties ingénieuses et profondes furent presque aussi célèbres que ses lois. Crésus, roi de Lydie, voulut en vain l'éblouir par l'éclat de ses richesses et par le tableau de son bonheur; Solon lui montra son mépris pour l'opulence et ses doutes sur la durée de la félicité humaine. « On ne peut juger, lui dit-il, du

» malheur ou du bonheur d'un homme qu'à
» la fin de sa vie. »

Crésus, vaincu, détrôné et près de mourir, se rappela la maxime de Solon. Ce souvenir frappa Cyrus, le désarma et sauva les jours du roi captif.

Chilon de Lacédémone doutait également du bonheur des mortels. Ésope lui demandant à quoi Jupiter s'occupait, il répondit : « A abaisser ceux qui s'élèvent et à élever » ceux qui s'abaissent. » Sa prétendue sagesse ne lui avait pas appris à maîtriser ses passions; car il mourut de joie à Pise en voyant le triomphe de son fils, qui avait remporté le prix du pugilat aux jeux olympiques.

Pittacus de Mitylène, banni de Lesbos, avec Alcée, chassa le tyran qui opprimait cette île. Quelque temps après la guerre éclata entre Athènes et Mitylène. Pittacus, pour épargner le sang de ses concitoyens, défia en duel Phrynon, général des Athéniens, et le tua. La reconnaissance des habitans de Lesbos lui décerna la couronne.

Alcée, ennemi de toute tyrannie, l'attaqua et fut fait prisonnier. Pittacus lui rendit la liberté, régna dix ans avec modé-

ration, et abdiqua. Il disait qu'un bon gouvernement était, non celui qu'on craignait, mais celui pour lequel on craignait.

Bias, consulté par les sages et les législateurs de son temps, eut la gloire de sauver la ville de Priène, sa patrie, dont il fit lever le siége au roi de Lydie.

Cléobule illustrait l'île de Rhodes. L'histoire ne nous a point conservé ses ouvrages: mais il suffit peut-être à sa gloire de rappeler que ce fut chez lui que Solon chercha un asile, lorsqu'il s'exila d'Athènes.

Les mœurs de ce temps peuvent seules expliquer la futilité des questions et des énigmes que les sages et les princes de la Grèce s'amusaient à proposer et à résoudre.

Bias se trouvait à un festin chez Périandre, ce tyran de Corinthe que son habileté fit compter au nombre des sages, malgré son usurpation et ses injustices. Il arriva un courrier d'Amasis, roi d'Égypte, pour demander à Bias comment ce prince répondrait au roi d'Éthiopie, qui lui avait dit : « Buvez toutes les eaux de la mer, et je vous » céderai dix de mes villes ; à condition » que vous m'en abandonnerez un égal » nombre, si vous ne pouvez y parvenir. »

Bias lui conseilla d'accepter la proposition, pourvu que le roi d'Éthiopie arrêtât la marche de tous les fleuves, parce qu'il voulait bien boire la mer, mais non les rivières qui s'y jetaient.

Anacharsis, né dans le pays des Scythes, qu'Homère appelait *la nation juste*, fut adopté, malgré son origine, par les sages. Il avait composé un poëme sur l'art militaire et une histoire des rois de Scythie. Un Athénien lui reprochait d'avoir vu le jour dans un pays barbare. « Si ma patrie, » répliqua le Scythe, me fait peu d'hon- » neur, vous en faites peu à la vôtre. » Il plaisantait Solon sur ses lois : « Elles » ressembleront, disait-il, aux toiles d'arai- » gnée, qui arrêtent les petites mouches et » laissent passer les grosses. »

Crésus voulait le combler de présens; il les refusa, disant qu'il ne voyageait pas pour augmenter sa fortune, mais pour enrichir son esprit.

Le Phrygien Ésope fut le père de la fable. Il était esclave. La servitude devait inventer l'apologue, ayant besoin de voiler la vérité pour la faire écouter par la puissance.

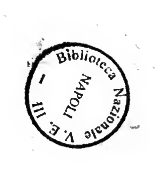
Il était si laid qu'on ne pouvait trouver à le vendre. Xanthus l'acheta : un philosophe seul pouvait faire une pareille acquisition et en sentir le prix. Son maître lui dit un jour de prendre au marché tout ce qu'il trouverait de meilleur pour sa table. Tout le dîner fut composé de langues apprêtées de différentes manières. Xanthus paraissant surpris, Ésope lui dit : « La » langue est tout ce que je connais de » meilleur; c'est le lien de la vie civile, la » clef des sciences, l'organe de la vérité; » par elle on s'instruit, on gouverne les » hommes et on loue les dieux. » Le lendemain, Xanthus lui commanda d'acheter ce qu'il trouverait de plus mauvais. Le dîner fut encore le même. La surprise du maître redouble. « De quoi vous étonnez- » vous ? dit le Phrygien; la langue est ce » qu'il y a de pire au monde; c'est la mère » des disputes, la nourrice des procès, la » source des guerres, l'organe du mensonge, de la calomnie et du blasphême. »

Devenu libre, il parut à la cour de Crésus; sa figure lui attira d'abord des mépris; mais il fit bientôt comprendre qu'on

devait considérer, non la forme du vase, mais la liqueur qu'il contenait.

Plusieurs princes le chargèrent de leurs affaires. Il vint à Athènes pendant la tyrannie de Pisistrate. Les Athéniens étaient agités; il les exhorta à la résignation, en leur racontant la fable des grenouilles qui demandèrent un roi à Jupiter. Crésus l'avait chargé de porter de l'argent à Delphes; mais il le lui renvoya, parce qu'il trouvait ce peuple turbulent et corrompu indigne d'un tel présent. Les habitans, furieux, le précipitèrent du haut d'un rocher. Les dieux parurent venger sa mort en répandant sur la contrée les fléaux de la peste et de la famine.

Ces sages qui portaient partout la lumière, se réunissaient quelquefois pour s'éclairer réciproquement. On nous a conservé le souvenir de ce banquet fameux qui eut lieu chez Périandre, où les sept sages étaient rassemblés. La question principale qu'ils agitèrent fut celle-ci : « Quel est le » gouvernement le plus parfait? » Solon répondit : « Celui où l'injure faite à un par» ticulier intéresse tous les citoyens. » Bias :



Biblioteca Nazionale
NAPOLI
V. E. III



BATAILLE DE MARATHON.



Hist. anc. 2. 1.re Livr.on

« Celui où la loi tient lieu de roi. » Thalès : « Celui où les habitans ne sont ni trop » riches, ni trop pauvres. » Anacharsis : « Celui où la vertu est en honneur et le » vice flétri. » Pittacus : « Celui où les em- » plois sont donnés aux gens de bien, et ja- » mais aux méchans. » Cléobule : « Celui » où les citoyens craignent plus le blâme » que la loi. » Chilon : « Celui où la loi est » plus écoutée que les orateurs. » Périandre : « Celui où l'autorité est entre les mains » d'un petit nombre d'hommes vertueux. »

Nous avons suivi l'enfance et l'éducation de la Grèce dans ses deux premiers âges. Le troisième va nous la montrer dans sa force, développant tous ses moyens, tout son courage, tous ses talens, et remplissant l'Europe, l'Asie et l'Afrique du bruit de sa gloire.

TROISIÈME AGE DE LA GRÈCE.

Première guerre contre les Perses.

Cyrus avait fondé dans l'Orient un empire immense que sa famille ne sut pas

long-temps conserver. Les folies et les vices de ses successeurs les renversèrent du trône élevé par le génie de ce grand homme.

Un mage imposteur l'occupa sous le nom de Smerdis. Mais il fut bientôt démasqué et massacré par les grands de la Perse, qui élurent pour roi Darius, fils d'Hystaspe.

Son empire comprenait toute l'étendue de la Perse moderne et de la Turquie d'Asie. Il était maître de la Thrace, dominait en Phénicie et en Palestine, et possédait même quelques parties de la Macédoine.

Pour rendre sa puissance plus respectable aux yeux des peuples, il avait épousé Atossa, fille de Cyrus. Cette femme ambitieuse et vaine fut trompée par un médecin grec, nommé Démocède, que le roi retenait malgré lui en Perse, et qui cherchait les moyens d'échapper à sa tyrannie.

Cette légère intrigue devint une des causes de la guerre qui éclata bientôt entre l'Asie et l'Europe. Darius voulait combattre les Scythes ; la reine voyait avec peine une entreprise qui n'offrait que des dangers, et ne promettait que des

déserts. Démocède lui dit qu'elle devait engager son époux à tourner plutôt ses armes contre la Grèce, dont la conquête serait facile, lucrative et glorieuse. Il flatta surtout sa vanité par l'espoir d'avoir à son service des femmes de Corinthe et d'Athènes, dont on vantait partout la beauté, l'esprit et les talens.

Darius aimait la gloire et ne croyait pas qu'une si petite contrée, divisée en tant d'États faibles, pût lui opposer une grande résistance. Il chargea Démocède de parcourir la Grèce et l'Italie, et de reconnaître la force des différentes républiques et les dispositions des esprits. Quinze officiers perses l'accompagnèrent dans cette expédition; ils furent arrêtés à Tarente comme espions. Démocède trouva le moyen de s'échapper et de se retirer à Crotone, sa patrie, qui refusa de le livrer à Darius.

Un événement plus important acheva bientôt d'aigrir les esprits, et alluma cette forte haine qui devait ensanglanter tout l'Orient.

L'île de Naxos, l'une des Cyclades, se voyait agitée par des troubles qu'excitait,

dans toutes les républiques grecques, la querelle interminable de la pauvreté contre la richesse, de la démocratie contre l'aristocratie. Le peuple l'emporta et bannit de Naxos les citoyens les plus opulens. Ils se réfugièrent à Milet, où commandait Aristagore, et implorèrent son secours pour rentrer dans leur patrie.

Aristagore courut à Sardes, où résidait le satrape Artapherne, frère du roi de Perse. Il lui fit entrevoir que la conquête de Naxos serait facile, que sa chute ferait tomber l'île d'Eubée (aujourd'hui Négrepont), et ouvrirait un libre passage en Grèce.

Darius, informé par son frère de cette proposition, l'accueillit avidement et chargea un de ses parens, nommé Mégabaze, de commander l'expédition sous la direction d'Aristagore. L'entreprise n'eut point de succès. Mégabaze souffrait avec impatience qu'on soumît un prince tel que lui aux ordres d'un Grec, d'un Ionien. Il avertit secrètement le gouvernement de Naxos de l'attaque qui allait être dirigée contre lui. Les Naxiens, qu'on croyait surprendre, se défendirent avec opiniâtreté.

Après quatre mois de siége les Perses furent obligés de se retirer.

Mégabaze attribua son échec à une trahison d'Aristagore, et l'accusa devant Artapherne, qui jura sa perte.

Aristagore chercha son salut dans la révolte : il parcourut l'Ionie pour la soulever. Cette province était remplie de colonies fondées par les Grecs que les Héraclides avaient chassés du Péloponèse. Aristagore sut réveiller leur amour pour leur ancienne patrie, et leur persuada facilement de faire cause commune avec les Grecs. Les Ioniens, convaincus que la servitude deviendrait leur partage, s'ils laissaient asservir la Grèce, coururent aux armes, cessèrent de reconnaître l'autorité du roi de Perse, chassèrent ses troupes de leurs villes, et s'emparèrent des vaisseaux qui se trouvaient dans leurs ports.

Aristagore se rendit à Sparte : Cléomène y régnait. Il lui représenta qu'il était digne d'un peuple libre d'affranchir les Ioniens d'un joug honteux et pesant, de faire échouer les projets de Darius en les prévenant, et de porter la guerre au sein de la

Perse, au lieu de l'attendre dans la Grèce.

Quelques auteurs prétendent que Cléomène, persuadé par ces raisons et gagné par le don de cinquante talens, promit de s'allier aux Ioniens. D'autres disent, et cette version est plus croyable et plus conforme aux mœurs de Sparte, qu'il chassa Aristagore de la ville. On raconte même que Gorgo, fille de Cléomène et âgée de huit ans, témoin de cet entretien, s'écria : « Mon père, fuyez cet étranger ; il vous » corrompra. » Ce qui est certain c'est qu'Aristagore, sans avoir obtenu de secours de Lacédémone, vint dans Athènes, où il fut beaucoup mieux accueilli. Les Athéniens, inquiets de la mission de Démocède, alarmés de l'expédition de Naxos, étaient violemment irrités des menaces d'Artapherne, qui voulait les forcer à se remettre sous le joug d'Hippias. Ils donnèrent vingt vaisseaux à Aristagore, qui les réunit aux forces de l'Ionie soulevée.

Sans perdre de temps il marcha sur la ville de Sardes; Artapherne surpris l'évacua, n'ayant pu la mettre en état de défense. Un soldat ionien mit le feu à une maison ; comme toutes étaient bâties en bois,

l'incendie fit des progrès rapides et toute la ville fut réduite en cendres.

Des troupes perses, réunies, arrivèrent trop tard pour sauver Sardes; mais elles défirent les Ioniens et les forcèrent à se retirer.

Lorsque Darius apprit que les Athéniens, par leurs secours, avaient contribué à la ruine d'une de ses plus belles villes, il entra en fureur, jura de se venger des Grecs, et voulut que tous les jours, à table, un de ses officiers lui criât: « Seigneur, souvenez- » vous des Athéniens. »

Aristagore, ne pouvant résister aux forces d'Artapherne, porta ses armes contre Byzance; mais les Perses le battirent et le tuèrent. Ils se réunirent tous ensuite pour attaquer Milet. Les Ioniens et leurs alliés leur opposèrent des forces considérables et trois cent cinquante vaisseaux.

Les peuples libres, invincibles quand ils sont unis, sont perdus dès qu'ils se divisent. Les intrigues de la cour de Perse et de trompeuses insinuations séparèrent les intérêts et rompirent la ligue des alliés. Le roi de Perse, profitant de cette discorde,

s'empara de Milet et en passa les habitans au fil de l'épée.

Hystiée, oncle d'Aristagore et prince de Milet, avait, peu de temps avant, rendu un grand service à Darius et sauvé son armée, en empêchant les Thraces de couper un pont dont la rupture aurait privé le roi de tous moyens de retraite, lorsqu'il était poursuivi par les Scythes. Aussi, malgré tous les efforts d'Artapherne pour perdre Hystiée, le roi, même en le combattant, lui avait toujours conservé quelque bienveillance. Après la ruine de Milet, Hystiée, à la tête de quelques troupes ioniennes, entra en Mysie. Le satrape Harpagus le défit, le prit et le livra à Artapherne, qui, sans attendre aucun ordre, le fit périr et envoya sa tête au roi.

La révolte d'Ionie, la destruction de Sardes et la résolution de rétablir la tyrannie d'Hippias rendaient la guerre inévitable et toute conciliation impossible. Darius crut qu'un seul effort lui suffirait pour écraser les Grecs. Il rassembla trois cents vaisseaux et une forte armée de terre, et en donna le commandement à Mardonius, son gen-

dre, prince rempli d'orgueil, général sans talens et sans expérience.

La flotte, en doublant le mont Athos, fut détruite par une tempête. Mardonius, arrivé en Thrace, négligea de se garder; les Thraces surprirent de nuit son camp et y firent un grand carnage. Le général s'enfuit précipitamment en Perse avec les débris de son armée, et termina ainsi honteusement cette première campagne.

Un tel échec affaiblit la terreur qu'inspirait la puissance colossale des Perses, et fit entrevoir aux Athéniens la possibilité de leur résister.

Les habitans de la ville d'Égine, située sur la côte du Péloponèse, non loin d'Athènes, s'étaient hâtés de se soumettre aux Perses. Les Lacédémoniens indignés envoyèrent Cléomène à Égine pour enlever les magistrats coupables de cette lâcheté. Les Éginètes refusèrent de les livrer, sous prétexte que Cléomène parlait seul et était arrivé sans son collégue Démarate. Celui-ci fut accusé de leur avoir suggéré cette défaite. Comme sa naissance était illégitime, on voulut le faire descendre du trône. Cléomène avait gagné la prêtresse de Delphes.

Elle rendit un oracle d'après lequel Démarate fut déposé. Il chercha un asile en Perse, et s'y fit aimer et respecter, sans jamais trahir sa patrie.

Son successeur Leutichydes, d'accord avec Cléomène, enleva dix citoyens d'Égine et les livra aux Athéniens. Ceux-ci, ne voulant pas borner là leur vengeance, attaquèrent par mer les Éginètes. Il y eut de part et d'autre plusieurs combats dont le succès demeura incertain. Mais, si cette guerre n'amena pas de résultat décisif, elle eut pour les Athéniens l'avantage d'exercer leur marine, et de la préparer à résister aux Perses.

Depuis l'expulsion des Pisistratides, la république d'Athènes était heureuse, florissante. L'amour de la gloire et de la liberté y faisaient éclore de grands talens. Trois hommes, remarquables par leur génie, y jetaient alors le plus vif éclat : Miltiade, Aristide et Thémistocle.

Miltiade joignait à une grande valeur et à un caractère ferme l'expérience de la guerre et des affaires. Héritant de la fortune d'une partie de sa famille établie en Thrace, il était devenu prince d'un canton de cette

contrée. Après une vive résistance Mardonius et les Perses l'avaient chassé de son trône. Sa haine contre eux et son habileté portèrent les Athéniens à lui donner un commandement dans leur armée.

Thémistocle, éloquent, brave, adroit, ambitieux, insinuant, populaire, savait tous les noms des citoyens d'Athènes, s'occupait de leurs intérêts pour qu'ils servissent les siens. Aucun homme n'aima plus la gloire et ne fut plus indifférent sur les moyens honnêtes ou illicites d'y arriver. Jaloux de tous ses rivaux, il avouait que les exploits de Miltiade l'empêchaient de dormir.

Aristide, aussi vaillant, aussi habile que ses deux émules, les surpassait en vertu. Aristocrate, parce qu'il aimait l'ordre, partisan des lois de Lycurgue conformes à ses mœurs, sévère et inébranlable dans ses principes, il ne cherchait à plaire à personne, n'aimait que la justice et ne servait que sa patrie. Formé par les leçons de Clysthène, qui chassa les Pisistratides, Athènes trouvait en lui le plus implacable ennemi de la tyrannie et le plus ferme soutien de la liberté.

Darius, déterminé à subjuguer la Grèce, envoya des hérauts dans toutes les villes pour demander la terre et l'eau (c'était la formule antique pour ordonner de reconnaître son autorité). Égine, Thèbes, la Béotie et presque toutes les cités grecques tremblèrent, se soumirent ou gardèrent le silence. Elles redoutaient la nombreuse population des Perses et des invasions qui se renouvelleraient sans cesse. La guerre ne leur paraissait pas juste, parce qu'Athènes, en détruisant Sardes, avait offensé Darius. L'hommage que ce monarque demandait n'était pas, disait-on, une servitude, puisque, sous sa protection, les colonies grecques d'Ionie, même après leur révolte, conservaient leurs lois, leur culte, leur liberté et leurs propriétés. Enfin la crainte suggérait à la faiblesse tous les prétextes qui pouvaient colorer la lâcheté; et, sans les vertus inspirées à deux peuples par Lycurgue et par Solon, la Grèce, vaincue sans combattre, serait tombée sans gloire et aurait grossi le nombre des petites provinces de l'empire de Perse, dont les noms sont à peine venus jusqu'à nous.

Athènes et Sparte repoussèrent avec mépris les propositions insolentes de Darius. Éréthrie et Platée suivirent leur exemple; mais l'esprit humain ne sait jamais rester dans de justes bornes. Ces peuples libres et fiers, n'écoutant que leur indignation, violèrent le droit des gens, et jetèrent les hérauts de Darius dans des puits, leur disant ironiquement d'y prendre *la terre et l'eau* que demandait leur maître.

Le ministère des hérauts fut toujours inviolable et sacré dans l'antiquité : on avait même divinisé Táltybius, héraut d'Agamemnon. Dans la suite, plusieurs malheurs arrivés en Grèce firent croire que le dieu Taltybius voulait venger les hérauts immolés ; et plusieurs citoyens distingués de Sparte et d'Athènes se rendirent en Asie, et livrèrent leur tête à Xerxès en réparation de cette injure et de cette impiété. Le roi, plus généreux que ses ennemis, ne leur fit aucun mal et les renvoya dans leur patrie.

Darius, instruit de l'effroi de tous les Grecs et voyant que trois petites républiques osaient seules lui résister, dut compter sur une conquête facile. Il rassembla cinq

cents vaisseaux et une forte armée que quelques auteurs portent à cinq cent mille et d'autres à cent mille hommes. Il les envoya en Grèce sous les ordres d'Artapherne et de Datis : l'ambitieux Hippias leur servait de guide. Tout céda aux premiers efforts des Perses; ils conquirent les îles de la mer Égée, s'emparèrent de l'Eubée, réduisirent en cendres la ville d'Éréthrie, qui, la première, avait bravé la puissance du roi. Ils entrèrent ensuite dans l'Attique, campèrent à Marathon, sur le bord de la mer, et menacèrent Athènes du sort d'Éréthrie.

Lacédémone avait promis un secours de trois mille hommes; mais une antique superstition défendait aux Spartiates de partir pour la guerre au commencement de la pleine lune. Leur départ fut retardé, et ils n'arrivèrent qu'après la bataille. Platée envoya mille soldats. Le reste de la Grèce, immobile, attendait dans la stupeur l'événement qui devait décider de sa destinée.

Les Athéniens, déterminés à vaincre ou à périr, armèrent tout ce qui pouvait combattre et jusqu'aux esclaves. Leurs forces ne

montaient pas à plus de dix mille hommes, soumis aux ordres de dix chefs, qui commandaient chacun à leur tour.

Ce changement continuel de chefs pouvait compromettre le salut de l'armée; mais le défaut des peuples libres est d'écouter plus souvent la méfiance et la jalousie que la raison. Dans cette circonstance critique Aristide, sacrifiant son amour-propre à sa patrie, céda à Miltiade, comme au plus habile, l'honneur du commandement. Les autres généraux imitèrent son exemple.

Il fallait décider si on attendrait l'ennemi derrière les remparts ou si on l'attaquerait. Miltiade, voyant que les Perses s'étaient placés dans une position resserrée par une montagne, entre la mer et le marais de Marathon, et qu'ils ne pouvaient, dans un lieu si étroit, déployer leur immense cavalerie, voulait qu'on profitât de cette faute pour les déconcerter par une attaque audacieuse et prompte. Aristide appuyait son avis. D'autres généraux pensaient qu'il était téméraire et presque insensé d'abandonner les murs de la ville et de courir à une perte certaine, en se jetant avec dix mille hommes au milieu

d'une armée innombrable qui devait les écraser.

Les opinions étaient partagées. Miltiade, s'adressant avec chaleur au polémarque Callimaque, lui dit : « Vous voyez notre » incertitude; Athènes attend de vous seul » l'arrêt qui fera sa destinée. Elle va de- » venir la plus glorieuse ville du monde ou » l'esclave de Darius et la proie d'Hippias. » Si nous laissons refroidir l'ardeur de nos » concitoyens, ils compteront les ennemis » et se courberont sous leur joug; si nous » les entraînons rapidement au combat, » notre audace, protégée par les Dieux, » nous donnera la victoire. Un seul mot de » vous, Callimaque, va nous condamner à » la servitude ou consolider notre liberté. » Callimaque opina pour le combat, et il fut résolu.

Miltiade craignait de rendre ses collègues responsables de l'événement; il ne voulut pas profiter d'une générosité que le peuple, en cas de malheur, leur aurait reprochée, et il attendit le jour où le commandement lui appartenait de droit.

Dès l'aurore de ce jour propice, il rangea son armée en bataille à huit cents toises

de l'ennemi (environ huit stades). Callimaque commandait l'aile droite, les Platéens formaient l'aile gauche, Aristide et Thémistocle conduisaient le centre. Miltiade devait se porter partout où sa présence serait nécessaire. Pour éviter d'être entouré, il avait adossé ses troupes à une montagne; et une grande quantité d'arbres parsemés dans la plaine garantissaient ses ailes des efforts de la cavalerie ennemie.

Miltiade avait laissé peu de monde à son corps de bataille, et porté la plus grande partie de ses forces aux deux ailes. Lorsque le signal fut donné, les Grecs, au lieu de marcher contre les Perses, se précipitèrent sur eux à toute course. Les ennemis, surpris de ce nouveau genre d'attaque, cédègent d'abord à cette impétuosité; mais leurs forces, sans cesse renouvelées, rétablirent bientôt le combat; et, malgré le courage de Thémistocle et d'Aristide, le centre des Grecs, après quelques heures d'une résistance opiniâtre, fut obligé de reculer devant la masse des Perses qui s'accumulait contre eux.

Miltiade profita de cet instant critique

pour décider la victoire. Voyant que tous les efforts des Perses se dirigeaient sur son centre, il fit avancer rapidement ses deux ailes qui prirent les ennemis en flanc, les culbutèrent et les poussèrent sur un marais, dans lequel la plupart périrent.

Aristide et Thémistocle, dégagés par cette attaque, enfoncèrent à leur tour le corps d'élite que Datis dirigeait contre eux; la déroute devint générale. Les Perses, battus et dispersés, coururent au rivage pour chercher un asile sur leur flotte. Les Athéniens les poursuivirent, les prévinrent, prirent, brûlèrent et coulèrent à fond plusieurs vaisseaux : le reste trouva son salut dans la fuite.

L'athénien Cynégire, frère du poëte Eschyle, voyant qu'une galère persanne voulait quitter le rivage, retint son câble de la main droite; on la lui coupa; il le prit de la gauche, qui fut tranchée; enfin, l'ayant saisi avec ses dents, il fut percé de coups et périt sans le lâcher.

L'armée des Perses perdit dans cette journée sept mille hommes, et celle d'Athènes deux cents guerriers. Miltiade reçut une

blessure; Stésilée et Callimaque, deux généraux athéniens, périrent glorieusement. Hippias y termina sa honte et sa vie.

Un soldat athénien, malgré la fatigue d'un si long combat, voulait porter le premier à ses concitoyens la nouvelle de leur salut. Il vole, arrive devant les archontes, annonce la victoire et meurt à leurs pieds.

Datis, éloigné de la côte, espéra réparer sa défaite et surprendre Athènes qui était sans défense. Sa flotte, favorisée par les vents, doublait le cap de Sunnium; mais Miltiade, qui n'était ni enivré ni endormi par la victoire, ne laissa que mille hommes à Marathon, sous les ordres d'Aristide, et, franchissant avec son infatigable armée les quinze lieues qui le séparaient d'Athènes, il arriva le même jour dans la ville, et força l'ennemi déconcerté à se retirer en Asie.

Cette bataille célèbre eut lieu la troisième année de la soixante-douzième olympiade, quatre cent quatre-vingt-dix ans avant Jésus-Christ.

Les Spartiates arrivèrent le lendemain du combat; ils avaient parcouru quarante-six lieues en trois jours. Ils trouvèrent

Aristide sur le théâtre de sa gloire, entouré de prisonniers chargés de fers et d'un immense butin que sa sévérité avait garanti du pillage.

Les Lacédémoniens rendirent aux vainqueurs un hommage public, et conçurent une jalousie secrète qui fit naître par la suite de longues querelles et de grands malheurs.

On éleva dans la plaine des demi-colonnes sur lesquelles furent gravés les noms des guerriers d'Athènes morts au champ d'honneur.

Dans les intervalles de ces colonnes brillaient des trophées formés avec les armes des vaincus. On devait une récompense à Miltiade : il en obtint une digne de lui par sa noble simplicité. Les Athéniens placèrent sous un de leurs portiques un tableau qui représentait la bataille de Marathon. On y voyait Miltiade à la tête des généraux, haranguant les troupes qu'il allait conduire à la victoire.

Cette bataille, qui décida du sort de la Grèce, apprit au monde que la victoire ne dépend pas du grand nombre, que la faiblesse courageuse peut résister à la

puissance, et qu'un peuple qui sait vouloir être libre est invincible.

Les Athéniens s'étaient vus abandonnés dans un si grand péril par plusieurs peuples qui auraient dû concourir à la défense commune; ils chargèrent Miltiade de partir avec soixante-dix vaisseaux et de punir les îles grecques soumises aux Perses.

Il en conquit plusieurs; mais Paros lui opposa une vive résistance. Blessé devant les murs de cette ville et trompé par un faux bruit qui annonçait l'arrivée des Perses, il leva le siége et revint à Athènes avec sa flotte.

Les peuples sont souvent aussi injustes que les rois. La blessure de Miltiade l'empêchait de paraître en public. L'envie, toujours irritée contre sa gloire, l'accusa de s'être laissé gagner par Darius. La multitude, qui croit ce qu'elle craint, repoussa toutes les objections de la raison, et le peuple condamna à mort le héros qui l'avait sauvé.

Tous les citoyens vertueux gémissaient en vain de cette atrocité; en vain ils s'écriaient : « Athéniens, souvenez-vous de

» Marathon ! » ils n'obtinrent qu'une commutation de la peine de mort : elle fut remplacée par une amende de cinquante talens. Miltiade, hors d'état de la payer, resta en prison ; le chagrin irrita sa blessure et termina ses jours. Cimon, son fils, héritier de ses vertus et de ses talens, obtint de ses amis l'argent nécessaire pour faire ensevelir son père et pour payer l'amende à laquelle il avait été condamné.

Les Athéniens honorèrent la mémoire de ce grand homme par des regrets tardifs, par d'inutiles larmes; mais bientôt ils donnèrent à la Grèce une nouvelle preuve de leur ingratitude et de leur légèreté. Thémistocle aimait plus la gloire que sa patrie ; jaloux de la vertu d'Aristide, il craignait de voir cet homme sévère porté par l'estime publique au gouvernement de l'État. Son adresse trouva le moyen d'exciter la méfiance du peuple ; mais, ne pouvant accuser d'aucun crime, avec vraisemblance, un homme si juste, il décida les Athéniens à exécuter contre lui la loi qui permettait d'exiler tout citoyen dont le mérite pouvait porter ombrage aux amis inquiets et jaloux de la liberté.

Le vertueux Aristide fut banni. Un citoyen de la basse classe, qui ne le connaissait pas, vint s'adresser à lui-même, et le pria de mettre le nom d'Aristide sur sa coquille. « Quel mal vous a fait cet homme, dit » le noble accusé, pour le condamner ainsi? » — Aucun, répondit le citoyen; mais je » suis ennuyé de l'entendre toujours ap- » peler *le juste.* » Aristide, sans répliquer, écrivit son nom.

En partant pour son exil, il pria les dieux de préserver sa patrie de tout malheur qui pourrait la forcer à le rappeler.

Cet homme rare, comme nous l'avons dit plus haut, s'était formé à la vertu par les leçons de Clysthène. Une sage coutume voulait, dans ces temps anciens, que les jeunes gens s'attachassent aux vieillards les plus considérés. C'est ainsi qu'Aristide fut élevé par Clysthène, Cimon par Aristide, Polybe par Philopœmen. Le peuple athénien avait souvent reçu de ce magistrat de justes reproches sur son inconséquence. Ayant été nommé trésorier de la république, il administra avec intégrité, et découvrit sans ménagement les infidélités de ses pré-

décesseurs et même de Thémistocle. Il s'attira par là beaucoup d'ennemis qui, sous un faux prétexte, l'accusèrent : on le condamna à une amende. L'intrigue fut découverte ; on le dispensa du paiement, et ses amis le firent même renommer trésorier.

Se montrant alors plus facile, il ne parut point exercer une surveillance si rigide ; tous ceux qui voulaient malverser le comblèrent d'éloges et firent tant par leurs brigues, qu'à la fin de l'année tous les suffrages se déclarèrent unanimement pour lui. Aristide alors se leva et dit : « Athé-
» niens ! j'ai administré comme un homme
» de bien ; vous m'avez abreuvé d'affronts.
» Aujourd'hui, quand je parais fermer les
» yeux sur les vols publics, vous me re-
» gardez comme le plus admirable des ad-
» ministrateurs. L'année dernière je m'ho-
» norais de votre condamnation ; j'ai honte
» aujourd'hui de vos éloges. Je vois qu'il
» est plus glorieux chez vous de ménager
» les méchans que d'épargner les trésors
» de l'État. »

Cette réprimande augmenta l'estime publique pour Aristide. La réputation de sa

justice était telle qu'on désertait les tribunaux pour recourir à son arbitrage.

Un jour, lorsqu'on jouait à Athènes une tragédie d'Eschyle, dans laquelle le poëte, en parlant d'Amphiaraüs, dit : « Il veut » être juste et non le paraître ; » tous les spectateurs, entendant ce vers, se tournèrent du côté d'Aristide avec de grands applaudissemens.

Cet enthousiasme populaire fut un des principaux griefs de la faction de Thémistocle ; elle trouvait son pouvoir d'autant plus redoutable qu'il avait pour base l'amour du peuple.

Si Thémistocle était trop ambitieux, il faut convenir que cette ambition tournait presque toujours à l'avantage de la république.

Tandis que les Athéniens ne songeaient qu'à jouir de leurs triomphes, Thémistocle, prévoyant le nouvel orage qui se formait contre la Grèce, persuada au peuple d'employer à construire des vaisseaux le revenu des mines qui, jusque-là, avait été partagé annuellement entre tous les citoyens.

L'événement prouva bientôt la sagesse de ce conseil, puisque Athènes, attaquée

de nouveau, ne dut son salut qu'à sa flotte.

Darius, furieux de la défaite de ses armées, méditait une vengeance éclatante : il employa trois années à faire les préparatifs d'une invasion plus formidable que les précédentes, et qu'il voulait diriger lui-même. La mort l'arrêta dans ses projets. Son fils Xerxès hérita de son trône, de ses passions, mais non des vertus qui le distinguaient. Sa violence menaça la Grèce d'une ruine totale; et le monde, qu'il voulait remplir de sa gloire, ne retentit que du bruit de sa honte et de ses folies.

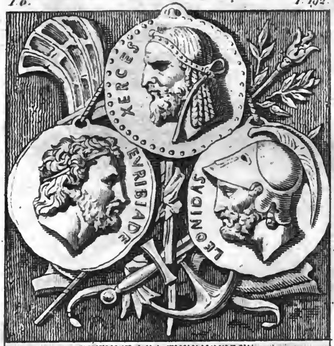
SECONDE GUERRE DES GRECS CONTRE LES PERSES.

Expédition de Xerxès.

(An du monde 3520. — Avant Jésus-Christ 484.)

L'effrayant orage qui devait fondre sur la Grèce ne tarda pas à éclater et à vérifier la prévoyance de Thémistocle. Les préparatifs commencés par Darius étaient achevés. Xerxès venait de subjuguer l'Égypte dont il avait confié le gouvernement à son

T. 6. Beau Siècle de Lacédémone. p. 192.



DÉFENSE DES THERMOPYLES.



Hist. anc. 1.er Livr.on


Biblioteca Nazionale V. E. III
NAPOLI

frère Achéménès. Cet orgueilleux roi, défendant qu'on lui achetât dorénavant des figues de l'Attique, disait qu'il les cueillerait bientôt lui-même dans Athènes.

Mardonius, dont les fautes n'avaient pas éclairé la vanité, flattait les passions de Xerxès, qui, malgré les sages avis d'Artabane, son oncle, se décida à exécuter les projets de son ambition.

On prétend qu'il y fut déterminé principalement par l'apparition répétée d'un fantôme qui le poussait à la guerre. C'était probablement le rêve de l'orgueil ou le produit de la supercherie des mages, qui détestaient la religion des Grecs et voulaient la détruire.

Ce fut cette même année que naquit Hérodote à Halicarnasse. Ainsi la vie de ce célèbre historien commença avec les événemens qu'il devait raconter.

Le roi de Perse fit alliance avec les Carthaginois, qui lui promirent d'attaquer les Grecs en Sicile et en Italie. La folie de son caractère se montra dès ses premiers pas : il fit percer le mont Athos et lui écrivit une lettre injurieuse. Arrivé sur l'Hellespont, il fit fouetter la mer qui avait ren-

versé un de ses ponts. La bassesse de ses courtisans, qui le traitaient comme un dieu, lui faisait croire qu'il devait commander aux élémens. La flatterie est de tous les poisons celui qui donne le plus de vertiges.

Un empire immense, cédant à tous ses caprices, semblait assurer par ses efforts l'entier succès de cette invasion. Un seul prince de Lydie, Pithius de Célène, lui offrit quarante millions.

Mille de ses vaisseaux couvraient la mer. Quelle que soit la diversité du calcul des historiens, son armée de terre se montait à trois ou quatre millions d'hommes.

Il envoya par toute la Grèce des hérauts, excepté à Athènes et à Sparte, pour demander la terre et l'eau. L'effroi fit des traîtres; plusieurs villes se soumirent, et plus de cinquante mille Grecs combattirent honteusement dans les rangs des Perses.

Cependant le souvenir de Marathon rendit cette fois la terreur moins générale; et la gloire d'Athènes et de Sparte leur valut des alliés.

Tout, néanmoins, promettait la victoire à Xerxès. Fier de ses forces, il demandait

ironiquement à son oncle Artabane ce qui pouvait encore l'effrayer. « C'est précisé» ment, lui répondit ce prince sage, la » terre et l'eau que vous demandez. Je ne » connais point de terre capable de nour» rir une si nombreuse armée, ni de port » assez large pour mettre tant de vaisseaux » à l'abri des vents. »

Xerxès voulait que le roi lacédémonien, Démarate, lui dît s'il croyait que les Grecs oseraient l'attendre. Celui-ci lui répondit : « La Grèce est pauvre en métaux, mais » riche en vertus. Elle aime ses lois, elle » déteste toute influence étrangère. Les » Lacédémoniens seront plutôt morts qu'es» claves. Quand ils seraient réduits à mille, » ils viendraient au-devant de vous : la loi » le veut, ils la craignent plus que vos su» jets ne vous redoutent. »

Ce roi déposé et banni, mais toujours digne de Sparte, loin d'assister ses ennemis, informa secrètement les éphores de toutes les dispositions des Perses.

Gélon, roi de Syracuse, avait promis vingt-quatre mille hommes aux Athéniens, et deux cents vaisseaux ; mais il voulait être généralissime. Athènes le refusa, aimant

mieux être privée de secours que d'avoir un tyran.

Les Crétois supposèrent un oracle pour rester neutres; Argos disputa le commandement pour ne point combattre; Corcyre promit des troupes, mais attendit l'événement.

Thespies, Tégée, Platée firent de francs et vigoureux efforts pour la liberté publique.

Dans une circonstance si critique les Athéniens, éblouis par la richesse, par les libéralités et par la jactance d'un de leurs concitoyens, nommé Épicyde, homme vain et malhabile, se montraient disposés à lui donner le commandement de leurs troupes; mais Thémistocle l'écarta en achetant les suffrages, rappela les bannis pour augmenter les forces de la république, et consentit même au retour de son rival Aristide.

La prévoyance de Thémistocle fut le salut des Grecs. Ils avaient tous, et Miltiade lui-même, considéré la bataille de Marathon comme la fin des périls: lui seul l'avait regardée comme le commencement de la guerre, et, par ses soins, Athènes possédait deux cents vaisseaux, lorsque la Grèce,

endormie dans une fausse sécurité, se trouvait sans flottes. Thémistocle fit encore plus pour sa patrie, il lui sacrifia son amour-propre, et, pour satisfaire la fierté lacédémonienne, il eut la modestie de céder le commandement au Spartiate Eurybiade, qui fut nommé généralissime.

Comme les alliés délibéraient pour savoir si on attendrait les Perses, ou si l'on irait au-devant d'eux, les Thessaliens déclarèrent qu'ils se soumettraient à Xerxès si on les abandonnait. On envoya donc dix mille hommes pour garder le passage qui sépare la Macédoine de la Thessalie, près du fleuve Pénée, entre le mont Olympe et le mont Ossa. Mais le roi de Macédoine, Alexandre, fils d'Amyntas, avertit Eurybiade que ce poste serait tourné et qu'il n'était pas susceptible de défense. D'après cet avis on se retira aux Thermopyles, et les Thessaliens prirent le parti des Perses.

Les Thermopyles, immortalisés par la valeur lacédémonienne, sont un défilé du mont Æta, entre la Thessalie et la Phocide, qui n'a pas plus de vingt-cinq pieds de largeur. Le roi de Sparte, Léonidas, s'y arrêta avec quatre mille hommes. Les sept

autres mille hommes de l'armée des Grecs se retirèrent en Attique.

Cependant Xerxès s'avançait rapidement, répandant partout la dévastation, le carnage et l'effroi. Sa flotte suivait la côte et portait toutes les denrées d'Europe et d'Asie à son armée, qui dévorait tous les fruits, tous les troupeaux et toutes les moissons de la Grèce.

Un seul prince de Thrace refusa d'obéir. Six de ses fils se rendirent malgré lui, au camp des Perses; à leur retour ce père inhumain leur fit crever les yeux.

Le roi, arrivé aux Thermopyles, vit avec surprise que quatre mille Grecs osaient disputer le passage à trois millions d'hommes. Il tenta d'abord de corrompre Léonidas, et lui promit l'empire de la Grèce, s'il voulait reconnaître son autorité; celui-ci lui répondit qu'il aimait mieux mériter l'estime de sa patrie, que de l'asservir. Xerxès alors lui ordonna de rendre les armes: « Viens » les prendre, » répliqua le fier Spartiate.

Les Mèdes s'avancèrent les premiers pour forcer le défilé. Les Grecs, serrés en masse, les enfoncèrent, les mirent en déroute et en firent un grand carnage. Les dix mille

immortels qui les suivirent n'eurent pas un meilleur succès. Leur impétueuse valeur échoua contre le courage ferme et discipliné des Lacédémoniens.

Le roi de Perse était découragé par tant d'efforts inutiles, lorsqu'un habitant du pays lui découvrit un sentier par lequel il franchit la montagne et tourna la position des Grecs. Léonidas alors, voyant le mal sans remède, renvoya les alliés et resta seul sur la montagne avec trois cents Spartiates décidés, comme lui, à périr dans le poste dont la défense leur avait été confiée. Avant de combattre, il dina gaîment avec eux, en leur annonçant qu'ils souperaient tous ensemble, le soir même, chez Pluton.

Ces intrépides guerriers virent bientôt fondre sur eux la foule innombrable des Perses. Léonidas succomba le premier, après avoir immolé un grand nombre d'ennemis. Ils tombèrent tous percés de coups. Un seul, Aristomène, se sauva et arriva à Sparte. Il y fut traité comme un lâche, et répara depuis sa honte par une mort glorieuse à la bataille de Platée.

Les Amphictyons firent placer des inscriptions aux Thermopyles : l'une disait

que quatre mille Grecs avaient résisté à trois millions de Perses. On lisait sur l'autre deux vers de Simonide, qu'on peut traduire ainsi :

Passant, va dire à Sparte, aux éphores, aux rois,
Que nous sommes tous morts pour défendre nos lois.

Plusieurs années après Pausanias fit transporter à Sparte les os de Léonidas. On lui éleva un superbe tombeau, et sa mémoire fut honorée par des jeux funèbres. Xerxès avait perdu dans ces deux combats vingt mille hommes, et les avait tous enterrés, ne laissant que mille morts sur le champ de bataille. Il espérait que la terre couvrirait ainsi la gloire des Grecs et la honte des Perses.

Démarate augmenta son inquiétude, en lui disant que Sparte seule contenait encore plus de huit mille guerriers prêts à égaler le courage et le dévouement des trois cents qui avaient péri aux Thermopyles.

La détermination héroïque de Léonidas ne venait pas d'une folle témérité. Elle avait un grand but politique : il voulait prouver à l'Europe et à l'Asie jusqu'à quel point le courage pouvait braver le nombre, et la

liberté la puissance. Aussi, lorsque les éphores lui représentèrent qu'il choisissait trop peu de braves, il répondit : « Sparte » ne doit pas faire un plus grand sacrifice. » Si dans cette guerre il était question du » nombre d'hommes, la Grèce ne pourrait » me fournir assez de soldats; mais, pour » prouver en mourant ce que peut l'amour » de la liberté, mes trois cents hommes » sont plus que suffisans. »

Il prévoyait si bien leur destinée qu'avant de partir de Sparte, il fit célébrer pour eux des jeux funèbres. Son généreux dessein eut tout le succès qu'entrevoyait son âme héroïque; et ce fut aux Thermopyles que la Grèce apprit qu'elle pourrait un jour faire trembler le grand roi sur les remparts de Suze et dans les murs de Babylone.

La flotte des Perses, maltraitée par une tempête, venait de perdre quatre cents vaisseaux. Celle des Grecs l'attaqua près d'Artémise et du promontoire de l'Eubée. La victoire resta indécise après trois jours de combats. Cependant les vents, toujours funestes à Xerxès, détruisirent, sur la côte, deux cents de ses navires, ce qui fit dire de-

puis à Hérodote que les dieux avaient voulu égaliser les forces des deux partis.

Thémistocle, qui commandait la flotte athénienne, ayant appris sur ces entrefaites la mort de Léonidas et la marche de Xerxès au-delà des Thermopyles, fit sa retraite sur Salamine; mais, pendant sa route, il écrivit sur des rochers qui bordaient la côte : « Ioniens, souvenez-vous de vos pères; » prenez le parti de la Grèce et de la li- » berté, ou, si vous ne le pouvez pas ou- » vertement, jetez la confusion parmi les » Perses, et faites-leur, dans la mêlée, le » plus de mal que vous pourrez. »

Xerxès, ne trouvant plus d'obstacles devant lui, traversa et saccagea la Doride et la Phocide.

Les peuples du Péloponèse, effrayés et ne songeant qu'à défendre leur presqu'île, abandonnèrent les Athéniens.

L'oracle de Delphes avait dit qu'Athènes ne trouverait son salut que dans des murailles de bois. Les uns pensaient qu'il voulait parler de la citadelle, entourée de palissades : Thémistocle soutenait que l'oracle désignait les vaisseaux comme seul

refuge pour la liberté. Il voulait qu'on évacuât la ville et qu'on la livrât déserte à l'ennemi. Le peuple s'y opposait vivement.

La lutte fut violente ; mais l'éloquence de Thémistocle triompha. Un décret plaça la ville sous la sauve-garde de Minerve, et ordonna que tous les hommes en état de porter les armes se retireraient sur les vaisseaux. Les autres devaient se sauver, eux et leur famille, comme ils le pourraient.

Au milieu de la consternation générale, Cimon, fils de Miltiade, jeune encore, ranima les esprits en montant gaîment à la citadelle avec quelques jeunes Athéniens, qui parcouraient la rue du Céramique, pour consacrer dans le temple de Minerve un mors de bride qu'il portait à la main, montrant par-là qu'il ne s'agissait plus de combattre sur la terre, et que la mer était désormais leur seule ressource.

Rien ne peut peindre le désespoir des femmes, des vieillards, des enfans, lorsqu'ils virent cette jeunesse guerrière s'embarquer et s'éloigner d'eux. L'air retentit de leurs gémissemens, et les cris des animaux domestiques mêmes se confondaient

avec leurs sanglots. Le chien de Xantippe, père de Périclès, ne pouvant se séparer de son maître, suivit à la nage son vaisseau et mourut en arrivant sur le rivage de Salamine.

Toute la population d'Athènes qui ne faisait point partie de l'armée, courut chercher un asile à Trézène, où elle fut accueillie et nourrie généreusement.

Tandis que le grand roi jouissait de la terreur qu'il répandait, et croyait la Grèce aux abois et prête à recevoir son joug, il apprit avec étonnement que les jeux d'Olympie se célébraient avec la tranquillité, l'affluence, les solennités ordinaires, et que les Grecs semblaient s'occuper moins de ses menaces que des couronnes d'olivier qu'ils se disputaient. « Quels ennemis m'a-» t-on conseillé d'attaquer? dit le monar-» que consterné ; ils méprisent l'argent, et » n'aiment que l'honneur. »

Dans ce même temps sa cupidité lui fit entreprendre de piller le temple de Delphes; mais une tempête horrible s'éleva tout-à-coup; des rochers énormes écrasèrent en tombant un grand nombre de Perses.

Ce désastre augmenta la superstition, ranima la confiance des Grecs, et força les Perses à se désister de cette entreprise.

Le roi, voulant assouvir sa vengeance, entra dans Athènes; il y mit le feu. Quelques vieillards, qui avaient voulu y mourir, défendirent bravement les restes de leur vie et périrent dans les flammes. La ville et la citadelle furent réduites en cendres.

Xerxès, n'ayant pu enchaîner des hommes libres, envoya à Suze les statues d'Harmodius et d'Aristogiton, qui avaient péri pour la liberté.

Après la ruine d'Athènes il s'éleva parmi les alliés une vive discussion sur le parti qu'on devait prendre. Eurybiade voulait que la flotte s'approchât de Corinthe et de l'armée de terre commandée par Cléombrote, frère de Léonidas, afin de défendre le Péloponèse, puisque l'Attique était perdue sans ressource.

Thémistocle insistait pour qu'on n'abandonnât pas le poste avantageux de Salamine. La dispute fut vive à tel point qu'Eurybiade, dans un mouvement de colère, leva son bâton sur Thémistocle. L'Athénien, sans s'émouvoir, dit : « Frappe,

» mais écoute. » Il prouva ensuite que, si on se séparait des Athéniens, qui ne voulaient pas quitter leur patrie, la Grèce serait sans flottes, que chacun se disperserait dans ses foyers, et que le Péloponèse, qu'on prétendait défendre, serait bientôt la proie de l'ennemi.

Euribiade, vaincu par tant de sang-froid et d'éloquence, se rendit à son avis.

Dans le camp des Perses, on délibérait avec autant de chaleur sur une autre question : Xerxès avait rassemblé son conseil pour décider s'il fallait temporiser ou combattre. Mardonius, les rois de Sidon, de Tyr, de Cilicie et de Chypre, voulaient qu'on finît promptement la guerre par un combat; Artémise, reine d'Halicarnasse, s'opposait à cette précipitation. « Seigneur,
» dit-elle à Xerxès, la marine grecque est
» plus exercée que la vôtre; une bataille
» peut compromettre le succès de la guerre.
» Vous êtes maître d'Athènes et vous le se-
» rez bientôt de la Grèce si vous savez atten-
» dre; car la flotte ennemie ne peut renou-
» veler ses vivres à Salamine. Envoyez quel-
» ques vaisseaux sur la côte du Péloponèse;
» chacun, tremblant pour sa cité, y re-

» tournera, et la confédération dispersée ne
» vous opposera plus de résistance. »

Le présomptueux Mardonius répliquait que l'inaction serait honteuse, découragerait les Perses et inspirerait une funeste confiance aux Grecs. Xerxès se décida à combattre, mais en même temps il suivit le conseil d'Artémise, et envoya quelques vaisseaux vers le Péloponèse.

Cette opération fut au moment d'amener la dispersion des confédérés, qui revenaient déjà à l'avis d'Eurybiade, et voulaient courir au secours de leurs foyers.

Thémistocle, instruit de cette disposition, fit passer secrètement à Xerxès un faux avis qui l'engagea à hâter le combat. La flotte des Perses entoura la rade et n'en permit plus la sortie à aucun navire.

Dans le même moment Aristide arrivait d'Égine. Ce vertueux citoyen, sacrifiant de justes ressentimens, vint trouver Thémistocle, et lui dit : « Oublions nos dissen-
» sions ; nous ne devons avoir qu'un seul
» intérêt. Sauvons la Grèce, vous en don-
» nant des ordres et moi en vous obéis-
» sant. Avertissez le conseil que toute dé-
» libération pour la fuite est inutile, que

» les Perses sont maîtres de tous les passages, et qu'il n'y a plus de salut que » dans la victoire. »

Thémistocle, touché de sa générosité, lui avoua le stratagème dont il s'était servi, le fit entrer au conseil, et tous deux d'accord firent les dispositions du combat.

On attendit pourtant, d'après l'avis de Thémistocle, l'heure à laquelle devait s'élever un vent favorable aux Grecs : alors on donna le signal, le choc fut violent; mais la brise, contraire aux Perses, porta le désordre dans leurs vaisseaux.

La trahison des Ioniens augmenta la confusion; la valeur athénienne et spartiate fit le reste.

Xerxès, témoin du combat, qu'il regardait du haut d'une montagne, vit bientôt sa flotte battue, ses bâtimens pris ou coulés à fond, et ses alliés en fuite. Artémise seule opposa une résistance opiniâtre. Le roi dit lui-même que, dans cette bataille, une femme s'était conduite en homme.

Cependant, restée sans secours au milieu des ennemis, elle courait le plus grand danger; car sa vie était mise à prix. Un strata-

gème la sauva. Elle fit arborer le pavillon greo sur son vaisseau, attaqua un bâtiment perse, le coula à fond, et, à la faveur de cette ruse, s'éloigna sans être poursuivie par les Grecs, qui prirent son navire pour un des leurs.

Xerxès, malgré ses défaites, pouvait encore en peu de temps réunir des forces navales; et son armée de terre, intacte, devait lui laisser l'espoir d'écraser et de subjuguer la Grèce. Mais les hommes les plus présomptueux avant le péril sont les plus lâches après un échec. La terreur qu'avait voulu inspirer Xerxès, était entrée dans son âme.

Thémistocle, jugeant bien son caractère, le fit avertir secrètement que la flotte grecque voulait partir pour rompre les ponts et lui couper tout moyen de retraite.

Le roi résolut alors de se retirer avec la plus grande partie de ses troupes. Ses flatteurs lui dirent qu'il suffisait de laisser Mardonius en Grèce avec trois cent mille hommes: « Si ce général, disaient-ils, soumet les Grecs, vous aurez l'honneur du » succès; s'il échoue, lui seul en aura la » honte. »

Le grand roi, déterminé par ce conseil, se retira, ou plutôt s'enfuit, emmenant avec lui cette foule d'esclaves qu'une poignée d'hommes libres avait vaincue, et laissant sur les côtes de Salamine les débris de deux cents de ses vaisseaux détruits ou brûlés.

En arrivant sur l'Hellespont, il apprit qu'une tempête venait de renverser ses ponts; et, n'osant point attendre les bâtimens nécessaires pour l'embarquement de ses troupes, ce fier monarque, qui avait récemment menacé la Grèce du poids de l'Asie entière, se vit obligé de passer seul la mer sur une petite barque, comme un obscur banni.

Cette célèbre bataille de Salamine commença la gloire de Cimon, qui s'y distingua par une valeur brillante.

Une antique coutume voulait qu'après la victoire chaque capitaine écrivît sur un billet le nom du guerrier qui lui semblait mériter le prix du courage. Chacun ne manqua pas de s'assigner à lui-même le premier rang: mais tous donnèrent, sur leur billet, le second rang à Thémistocle. Ainsi, chacun d'eux eut pour lui la voix

de la vanité, et Thémistocle celle de la justice.

La république de Lacédémone décerna le prix de la valeur à Eurybiade et celui de la sagesse à Thémistocle.

Lorsque le héros athénien parut aux jeux olympiques, tout le monde se leva pour lui faire honneur, et il avoua que ce triomphe avait été le plus beau de sa vie.

Athènes le chargea, pour réparer ses pertes, de parcourir les îles de la Grèce avec quelques vaisseaux, et de leur demander des contributions au nom de deux divinités, la Persuasion et la Force.

Les habitans d'Andros refusèrent d'obéir, au nom de la pauvreté et de l'impuissance.

Malgré la ruine presque générale des Grecs, ils déposèrent au temple de Delphes tout le butin fait sur les Perses. Ce grand désastre apprit au monde que l'Asie produisait des hommes, et la Grèce des soldats.

Les Thermopyles assurèrent à Sparte une gloire éternelle; chacun citait en Europe et en Asie les moindres mots de Léonidas et de ses braves compagnons. On

rapportait qu'un Thessalien étant venu l'avertir que les Perses étaient près de lui, il répliqua : « Dites plutôt que nous sommes » près d'eux. » Un prisonnier disait aux Spartiates que le nombre des flèches des Perses suffisait pour obscurcir le soleil. « Tant mieux, répondit Dénécès, nous » combattrons à l'ombre. »

Cependant, malgré le mauvais succès de cette invasion, la présence de Mardonius, avec trois cent mille hommes d'élite, effrayait et trompait encore quelques esprits timides; la crainte de ses vengeances retenait dans son parti les Béotiens et les Thessaliens, qui redoutaient aussi le juste ressentiment de leurs compatriotes qu'ils avaient trahis.

Mardonius passa l'hiver en Thessalie. Avant d'ouvrir la campagne, il essaya la voie des négociations. Alexandre, roi de Macédoine, vint, par ses ordres, proposer aux Athéniens d'éviter leur destruction totale, et de se soumettre à l'autorité d'un monarque dont les forces inépuisables se renouvelaient sans cesse; il leur promit, s'ils voulaient se séparer de la confédération, de rebâtir leurs temples,

leurs villes, d'accroître leur terroire et d'étendre leur domination sur tous les autres peuples de la Grèce.

Les ambassadeurs de Lacédémone prirent la parole après Alexandre, et s'efforcèrent de démontrer aux Athéniens qu'ils se déshonoreraient en trahissant la cause commune, que leur ruine serait la suite de cette faiblesse, et que, ne pouvant pas les vaincre réunis, on cherchait à les diviser pour les détruire tous plus facilement.

Aristide, qui gouvernait alors la république, reprocha aux Lacédémoniens leur harangue inutile et leurs soupçons injurieux à la foi d'Athènes. Il déclara à Mardonius que le peuple athénien poursuivrait sa vengeance contre les Perses, tant que le soleil continuerait sa marche ordinaire; il avertit le roi Alexandre que, s'il se chargeait encore de messages si peu convenables à son caractère et à son rang, on ne respecterait plus en lui les droits du trône ni ceux de l'hospitalité.

Enfin on rendit un décret solennel pour dévouer aux dieux infernaux tous ceux qui entretiendraient quelque intelligence

avec les Perses ou qui proposeraient de traiter avec eux.

Mardonius, irrité de cette réponse altière, entra dans l'Attique et renouvela ses propositions, qu'il accompagna de violentes menaces. Un membre de l'aréopage, Lycidas, proposa de négocier; le peuple, furieux, le lapida et enveloppa dans son aveugle vengeance ses enfans et sa femme.

Les Athéniens se retirèrent de nouveau à Salamine; Mardonius entra dans la ville, qu'il trouva déserte, détruisit ce que les flammes avaient épargné l'année précédente, et envoya un courrier à Suze pour annoncer, comme un triomphe, cette stérile victoire sur des débris. Il se retira ensuite prudemment en Béotie, où les plaines étaient plus favorables au développement de ses forces et de sa cavalerie.

Les alliés d'Athènes, au lieu de presser les secours promis, s'occupaient à fortifier l'isthme de Corinthe. Les ambassadeurs de l'Attique reprochèrent vivement à Sparte sa lenteur. On différa huit jours de leur répondre, afin d'achever les fortifications commencées.

Le soir du dernier jour Pausanias partit pour la Béotie avec sept mille Spartiates, accompagnés chacun de cinq Ilotes armés : le lendemain on déclara aux ambassadeurs athéniens que leurs plaintes étaient sans fondement et que le secours promis était déjà sorti de la presqu'île.

Mardonius campait dans la plaine de Thèbes, le long du fleuve Asopus. Les Grecs occupèrent une position peu éloignée de son camp, au pied du mont Cythéron.

Aristide commandait les Athéniens, et Pausanias toute l'armée. Ces deux généraux firent prêter à tous les Grecs un serment qui exprimait les sentimens unanimes. « Je » préfèrerai, disait chacun de ces guerriers, » je préfèrerai la mort à l'esclavage; je » n'abandonnerai pas mes chefs, même après » leur mort; j'honorerai la mémoire des » alliés qui périront au champ d'honneur; » je n'attaquerai aucune ville qui aura com- » battu pour nous; je décimerai toutes celles » qui se seront soumises à l'ennemi. Je ne » veux pas qu'on rebâtisse nos temples; il » faut que leurs ruines rappellent sans » cesse à nos neveux la fureur des barbares, » et rallument leur juste haine contre eux. »

L'armée des Perses était de trois cent mille hommes; cinquante mille Béotiens et Thessaliens combattaient avec eux.

La force des alliés montait à cent dix mille hommes, car les victoires de Marathon et de Salamine avaient enfin décidé les timides à se joindre aux vaillans.

Mardonius, instruit de l'approche des Grecs, envoya contre eux sa nombreuse cavalerie, espérant les accabler par cette seule attaque. Les piques serrées des Athéniens et des Spartiates arrêtèrent l'impétuosité des barbares. Masysthius, qui les commandait, fut tué; sa troupe se débanda, et ce premier échec présagea le triomphe de la liberté.

Cependant les Grecs, craignant de s'exposer à être enveloppés, se retranchèrent dans leurs positions, et y attendirent tranquillement l'ennemi.

On resta huit jours en présence. L'orgueil de Mardonius lui faisait regarder la prudence des alliés comme une lâcheté, et il les provoquait tous les jours par des insultes. Sa cavalerie s'empara d'un grand convoi. Artabaze lui conseillait d'attendre sans combattre, près de Thèbes, l'im-

manquable dispersion des alliés, que le défaut de subsistances devait bientôt forcer à se désunir.

Mardonius, toujours présomptueux, ne sentit pas la sagesse de cet avis, et résolut d'attaquer le lendemain. Au milieu de la nuit, un cavalier arrive dans le camp des Grecs, appelle Aristide et lui dit : « Malgré » le silence des oracles et le conseil des gé- » néraux les plus sages, Mardonius veut » combattre; il vous attaquera demain à » la pointe du jour. Souvenez-vous après » la victoire que j'ai risqué ma vie pour » vous avertir : je suis Alexandre, roi de » Macédoine. »

La plupart des historiens citent ce trait sans le blâmer, comme si la trahison, dans quelque circonstance que ce soit, pouvait jamais cesser d'être infâme.

Au moment où cet avis parvint aux généraux, les Grecs, étant privés d'eau, parce que les Perses avaient comblé les fontaines, changeaient de position; les Lacédémoniens, qui commandaient l'aile droite, s'approchaient déjà de Platée : les Athéniens et la gauche de l'armée marchaient pour les suivre.

Mardonius, informé de ce mouvement, opposa les Béotiens et les Thessaliens aux troupes d'Athènes pour les arrêter et les couper. Il se mit ensuite lui-même à la tête de sa cavalerie, poursuivit les Lacédémoniens, les atteignit et leur reprocha de manquer aux lois de Lycurgue, en se retirant devant l'ennemi.

Les Spartiates, mécontens des auspices, se laissèrent quelque temps insulter et tuer sans combattre, tant était grand chez eux l'empire de la superstition. Mais enfin les Tégéates les entraînèrent; ils se précipitèrent sur les barbares. La mêlée devint furieuse; Mardonius y fut tué, et sa mort jeta le désordre parmi les Perses, qui prirent la fuite pour regagner leur camp.

Les Athéniens, de leur côté, battirent les Thessaliens et les Béotiens qui leur étaient opposés. Ils rejoignirent ensuite les Lacédémoniens.

Ceux-ci, très braves dans les combats de plaines, étaient malhabiles pour forcer des retranchemens, et attaquaient avec mollesse ceux des Perses. Aristide, à la tête des Athéniens, franchit les fossés et les remparts, et pénétra dans le camp des en-

nemis, qui se laissèrent égorger comme des victimes.

Tout y périt, excepté quatre mille hommes. Artabaze, apprenant la mort de Mardonius, s'était déjà retiré sur Byzance avec un corps de quarante mille Perses.

Cette victoire complète assura la liberté de la Grèce, et, depuis la bataille de Platée, aucune armée persane ne se montra en-deçà de l'Hellespont.

Les Éginètes voulaient que Pausanias fît attacher le corps de Mardonius à une potence; il répondit qu'il préférait l'estime de sa patrie à la vengeance, et que les mânes de Léonidas étaient suffisamment apaisés par la mort de deux cent mille Perses.

Peu de jours après ce général fit préparer deux repas: l'un brillant de toute la magnificence asiatique, l'autre apprêté avec toute la simplicité spartiate. « Voyez, » dit-il, combien Mardonius, accoutumé » à de telles voluptés, était insensé en es- » pérant vaincre des hommes qui savent » se passer de tout. »

Les Lacédémoniens et les Athéniens se disputèrent l'honneur de cette grande jour-

née. Un tel débat aurait pu avoir les résultats les plus funestes pour la paix publique; la sagesse d'Aristide en prévint les suites. D'après son avis on s'en rapporta aux alliés, et on prit pour arbitres Cléocrite de Corinthe et Théogiton de Mégare, qui donnèrent le prix aux Platéens.

Le camp des Perses laissait à la merci du vainqueur un immense butin et toutes les richesses de l'Orient. On en consacra la dixième partie au temple de Delphes; le reste, partagé entre les villes grecques, y répandit l'amour de l'or et les germes de la corruption.

La bataille de Platée se donna la seconde année de la soixante-quinzième olympiade, quatre cent soixante-dix-neuf ans avant Jésus-Christ.

Après la victoire, les alliés, voulant se venger des Grecs déserteurs de leur cause, assiégèrent Thèbes, la prirent et firent périr les béotarques qui avaient conseillé cette défection.

Le même jour qui éclaira la défaite de Mardonius fut témoin d'un autre triomphe de la Grèce. La flotte des alliés, commandée par Leutichyde, roi de Sparte, et par

l'athénien Xantippe, poursuivait celle de Xerxès. Les Perses, s'étant retirés à Cumes, près du promontoire de Mycale, avaient, suivant une ancienne coutume, traîné leurs navires sur la terre. Ils y étaient à l'abri d'un bon rempart, et défendus par cent mille hommes revenus en Asie avec le roi.

Leutichyde, secondé par les Ioniens, enflamma l'esprit de ses troupes en faisant courir le bruit de la défaite de Mardonius, quoiqu'il l'ignorât encore : profitant de leur enthousiasme, il força les retranchemens, extermina un grand nombre de Perses, mit le reste en fuite et brûla leur flotte.

Xerxès, apprenant à Sardes tous ces désastres, déchargea son inutile fureur sur les temples des villes grecques; il les détruisit d'après le conseil des mages qui attribuaient ses malheurs à sa tolérance pour le culte ennemi. Il se retira ensuite à Suze, dévoré de honte et de regrets.

FIN DU TOME SIXIÈME.

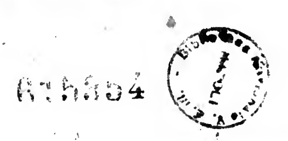


TABLE DES MATIÈRES

DU TOME SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE.




BIBLIOTECA